

814190

ACADEMIA ROMÂNĂ  
INSTITUTUL DE ISTORIE „NICOLAE IORGA”

STUDII ȘI MATERIALE  
DE  
ISTORIE  
MODERNĂ

VOL. XXVI



EDITURA ACADEMIEI ROMÂNE

**ACADEMIA ROMÂNĂ**  
**INSTITUTUL DE ISTORIE „NICOLAE IORGA”**

*COLEGIUL ȘTIINȚIFIC*

JEAN-PAUL BLED (Universitatea Sorbona, Paris VI), VLADISLAV IAKIMOVICI GROSUL (Institutul de Istorie a Rusiei, Moscova), FRANCESCO GUIDA (Universitatea Roma III), KEITH HITCHINS (Universitatea Urbana-Champaign, Illinois).

*COMITETUL DE REDACȚIE*

Acad. DAN BERINDEI (redactor-șef), ALEXANDRU MAMINA (redactor-șef adjunct) BOGDAN POPA (secretar de redacție), DANIELA BUȘĂ, ADRIAN-SILVAN IONESCU, MARIAN STROIA, RALUCA TOMI.

Revista „STUDII ȘI MATERIALE DE ISTORIE MODERNĂ” apare o dată pe an.  
La revue „STUDII ȘI MATERIALE DE ISTORIE MODERNĂ” paraît une fois par an.

Revista se poate procura contracost de la:

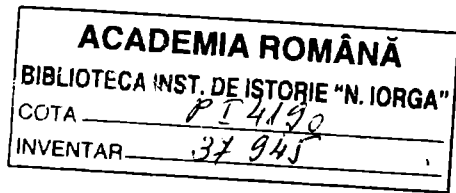
**EDITURA ACADEMIEI ROMÂNE**, Calea 13 Septembrie nr. 13, sector 5, 050711, București, România, Tel.: 40-21-318 81 46; 40-21-318 81 06; Fax: 40-21-318 24 44; E-mail: edacad@ear.ro.

Comenzile pentru abonamente se primesc la:

**ORION PRESS IMPEX 2000 S.R.L.**, P.O. Box 77-19, sector 3, București, România, Tel/Fax 40-21-610 67 65, 40-21-210 67 87; Tel.: 0311 044 668; E-mail: office@orionpress.ro  
**S.C. MANPRES DISTRIBUTION S.R.L.**, Piața Presei Libere nr. 1, Corp B, Etaj 3, Cam. 301-302, sector 1, București  
Tel.: 4021 314 63 39, fax: 4021 314 63 39  
**DEREX COM S.R.L.**, E-mail: derex\_com@yahoo.com

Correspondența, manuscrisele și publicațiile vor fi trimise pe adresa Comitetului de redacție:  
B-dul Aviatorilor 1, 01 1851, București, tel. (21) 212 53 37.

Redactor: Alis ALEXĂ  
Tehnoredactor: Doina STOIA  
Coperta: Mariana ȘERBĂNESCU



# STUDII ȘI MATERIALE DE ISTORIE MODERNĂ

Vol. XXVI, 2013

## SUMAR

### JEAN-JACQUES ROUSSEAU ȘI ROUSSEAUISMUL

CLAUDE KARNOUOH, <i>Le «bon sauvage» et la fondation de la politique moderne: l'hypothèse de la société naturelle et de l'homme sauvage chez Rousseau a-t-elle résisté a l'épreuve du temps?</i> .....	3
ALEXANDRU MAMINA, <i>Natură – societate civilă – stat. Condiția umană în modernitate ...</i>	22

### INTERESE ȘI CONFLICTE ÎN EUROPA DE SUD-EST

CONSTANTIN ARDELEANU, <i>Stephen Goldner și fabrica de conserve din Galați (1844–1852)</i> .....	31
DANIELA BUȘĂ, <i>Romania and the Balkan Wars – Some Considerations on the Balkans</i> .....	59

### SURSE ȘI INTERPRETĂRI DOCUMENTARE

RALUCA TOMI, <i>Corespondența dintre Elisabeta van Suchtelen și domnitorul Alexandru Dimitrie Ghica – izvor inedit al perioadei regulamentare</i> .....	67
MIRCEA-CRISTIAN GHENGHEA, <i>Un eveniment editorial în Principatul Moldovei în anul 1853 – „Coliba lui Moșu' Toma”</i> .....	86
BOGDAN POPA, <i>Travellers and Readers: Edmund von berg Reviewed by Saint-René Taillandier</i> .....	93

### OPINII

ALEXANDRU MAMINA, <i>Istoriografia actuală despre revoluția română de la 1848. Evaluare orientativă</i> .....	101
---	-----

### ÎN DEZBATERE

Criza economică și cercetarea umanistă. Răspund prof. univ. ZOE PETRE ( <i>Facultatea de Istorie, Universitatea București</i> ), ADRIAN-PAUL ILIESCU ( <i>Facultatea de Filosofie, Universitatea București</i> ), ALEXANDRU-FLORIN PLATON ( <i>Facultatea de Istorie, Universitatea „Alexandru Ioan Cuza”</i> ) .....	111
---	-----

## ACTIVITATE ȘTIINȚIFICĂ

„Revoluții, reforme, modernități în lungul secol al XIX-lea” .....	115
„Războiul modern: dimensiuni culturale și politice” .....	115

## REVISTA REVISTELOR ISTORICE

„Revista Istorică”, nr. 1–2, 2012.....	117
„Annales. Histoire, sciences sociales”, n° 2, 2013.....	117
„Cultural History. Journal of the International Society for Cultural History”, volume 2, Number 1, 2013.....	118

## RECENZII

VLAD BOȚULESCU DE MĂLĂIEȘTI, <i>Scrieri I. Viața lui Scanderberg tradusă din italiană de Vlad Boțulescu Mălăiești în 1763</i> , ediție critică, București, Editura Univers Enciclopedic Gold, 2013, 284 p. + 4 pl. (Bogdan Popa).....	121
FLORIN BANU (editor), „Amorsarea” revoluției. <i>România anilor '80 văzută prin ochii Securității</i> , Cetatea de Scaun, 2012, 398 p. (Alexandru Mamina) .....	121
FELICIA WALDMAN, ANCA CIUCIU, <i>Istorie și imagini din Bucureștiul evreiesc</i> , București, Noi Media Print, 2011, 143 p. (Bogdan Popa).....	122
CONSTANTIN ARDELEANU, <i>Gurile Dunării – o problemă europeană. Comerț și navigație la Dunărea de Jos în surse contemporane (1829–1853)</i> , Brăila, Editura Istros a Muzeului Brăilei, 2012, 226 p. (Elena Loredana Mirea) .....	123
ROGER SCRUTON, <i>Vestul și restul. Globalizarea și amenințarea teroristă</i> , București, Humanitas, 2004, 154 p. (Alexandru Mamina) .....	125

**LE « BON SAUVAGE » ET LA FONDATION DE LA POLITIQUE  
MODERNE : L'HYPOTHÈSE DE LA SOCIÉTÉ NATURELLE  
ET DE L'HOMME SAUVAGE CHEZ ROUSSEAU  
A-T-ELLE RÉSISTÉ À L'ÉPREUVE DU TEMPS ?\***

CLAUDE KARNOUOH

(*Facultatea de Sociologie, Universitatea București*)

« La justice sans la force est impuissante; la force sans la justice est tyrannique [...]. Il faut donc mettre ensemble la justice et la force; et pour cela faire que ce qui est juste soit fort ou que ce qui est fort soit juste »<sup>1</sup>.

« La raison du plus fort est toujours la meilleure : Nous l'allons montrer tout à l'heure »<sup>2</sup>.

« Tout est grand chez ces peuples\*\* qui ne sont pas asservis. C'est le sublime de la nature dans ses horreurs et ses beautés »<sup>3</sup>.

**I. EN GUISE DE PRÉAMBULE UNE REMARQUE GÉNÉRALE  
ÉTHICO-MÉTHODOLOGIQUE**

La véritable naïveté est la vertu des saints comme la détenaient Saint François d'Assise ou Sainte Thérèse d'Avila... Lorsqu'il s'agit de penser, c'est alors que les ennuis et les angoisses commencent, que les impasses et les échecs pointent à l'horizon et qu'il faut donc faire preuve d'une grande humilité... Quant à moi, n'étant, loin s'en faut, habité d'une quelconque sainteté, et voulant me confronter à nouveau à ce grand et bel esprit que fut Rousseau, je suis contraints d'assumer publiquement une approche que d'aucuns qualifieraient d'élitiste vis à vis de la problématique de l'homme sauvage, du primitif. Je repousse toute

\* Comunicare susținută la 19 noiembrie 2012, în cadrul colocviului *Jean-Jacques Rousseau și rousseauismul la 300 de ani de la naștere: o lectură critică*, organizat în cadrul „Atelierului pentru studiul ideilor politice contemporane” la Institutul de Istorie „Nicolae Iorga”.

<sup>1</sup> Blaise Pascal, *Pensées et opuscules*, Léon Brunschvicg (éd.), Paris, Hachette, 1946, p. 470.

<sup>2</sup> Jean de La Fontaine, *Fables*, « Le Loup et l'agneau », Livre premier, fable X, Éd. Livre de Poche, Paris, 1985.

\*\* Il s'agit des Amérindiens du Canada... Algonquins, Hurons, Mohicans, Iroquois...

<sup>3</sup> In abbé Guillaume Raynal, *Histoire philosophique et politique du commerce et des établissements des Européens dans les deux Indes*, Paris, Plusieurs éditions, 1772.

complaisance ethnologique et philosophique rendues à la mode passée et présente du politiquement correcte. En effet, depuis une quarantaine d'années la prétendue démocratisation des savoirs s'est imposée au travers un nivellement émotionnel général dirigé vers le bas, un nivellement dont le modèle serait soit le journalisme pseudo-philosophique, le bavardage à la Onfray ou à la Comte Sponville soit l'anthropologie des bons sentiments sans conséquences qui oublie les ravages des nouvelles formes les plus violentes d'acculturation, les guerres néocoloniales, le trafic d'armes, le tourisme, la drogue et la prostitution. D'autre part, nos temps postmodernes ont eu aussi affaire aux discours savant surchargés d'érudition, présentant l'état du moment (par exemple celle des États occidentaux en temps de guerre froide et de post guerre froide) d'une manière fort sérieuse, toute emprunte de cette lourdeur germanique caractéristique d'un Habermas par exemple, chez qui l'élaboration de pseudo-réalités politiques ou de réalités réduites à la schizophrénie de quelques cercles politico-universitaires, mais hautement appréciées par les pouvoirs politico-financiers, tenaient lieu de vérités transcendantes indépassables, comme en face le communisme dans sa version soviétique le proclamait pour lui-même ! Ainsi on vit se publier des fadaises comme la transparence de la société communicationnelle par exemple<sup>4</sup> qui s'articulent sur la base d'un *néo-Aufklärung* s'offrant comme la vérité transcendante d'une démocratie renouvelée, celle de la post-Seconde-Guerre mondiale, où le patriotisme constitutionnel (*Verfassungspatriotismus*) sans enracinement, sans langue propre (comme la Raison pure kantienne), en bref sans *Heimat*, devait servir d'identité au nouveau citoyen européen. On est obligé de remarquer aujourd'hui combien cette construction de l'esprit était artificielle et, de fait, profondément idéologique, en constatant une simple factualité, la faillite de l'exercice de la démocratie au sein de l'Union européenne, sa citoyenneté abstraite et creuse, sans consistance populaire, sans enracinement spacio-historique, ni linguistique, sauf pour la turbo-jet bureaucratie, se reconnaissant dans un anglais de supermarché et de *stock options* ! La parole d'Habermas est parole morte, en revanche celle de Heidegger, qu'il vilipenda naguère, celle qui nous aide à nourrir le constat d'une catastrophe culturelle et politique malheureusement bien actuelle, cette parole donc demeure toujours plus vivante et pertinente que jamais.

Or, l'exercice de la pensée, même au niveau modeste qui est le mien, repose sur un événement initial, l'étonnement, lequel ne ressortit pas à la naïveté des saints<sup>5</sup>, loin s'en faut, mais au souci (*Sorge*) devant le fait que justement les choses se passant ainsi, c'est bien là la preuve de la catastrophe selon la formule de Benjamin, à la fois pertinente et tragique. Oui, c'est çà la catastrophe, l'événement-avènement (*Ereignis*) de la modernité ou du nihilisme triomphant qu'il nous est

<sup>4</sup> Jürgen Habermas, *Theorie des kommunikativen Handelns*, Frankfurt am Main, 1981 et *Moralbewusstsein und Kommunikatives Handeln*, Frankfurt am Main, 1983.

<sup>5</sup> Et comment pourrais-je l'être saint ? Éduqué comme Rousseau dans la Réforme calviniste je ne connais de saints que les évangélistes et Paul de Tarse : les initiateurs, les innovateurs...

donné à penser, et rien que cela qui commence bien avant Rousseau. Or donc, au moment où cette modernité première se déployait, encore confuse certes dans certains de ses aspects technico-capitalistes (l'Angleterre venait de commencer sa révolution industrielle, tandis que la France la balbutiait à peine et que les États allemands ne comptaient pas) et offrait un modèle négatif ou positif du monde civilisé selon le choix philosophique de chacun, comment penser et repenser Rousseau au XXI<sup>e</sup> siècle après l'avènement de l'hypermodernité et la catastrophe humaine du XX<sup>e</sup> siècle sans toutefois donner dans l'anachronisme ? En d'autres termes plus appropriés à ce propos, comment penser aujourd'hui la fin de toutes les traditions archaïques, celles des temps terminaux de la révolution néolithique selon la dichotomie hypothético-déductive que Rousseau opéra entre l'homme naturel dans la société naturelle d'une part et l'homme socialisé grâce à la fondation du contrat social d'autre part... En bref, a-t-on encore besoin de l'hypothèse de la naturalité humaine solitaire telle que l'a formulée Rousseau contre Hobbes (la naturalité en soi selon Rousseau et non la naturalité déduite de l'homme contemporain en société selon Hobbes) pour comprendre la naissance non point de *la société humaine* originaire, abstraite, une et indivisible, mais celle de l'homo sapiens en *ses sociétés humaines*, dans l'« arc-en-ciel » de leurs cultures selon la belle formule de Lévi-Strauss. Vaste programme s'il en est, dont on n'abordera ici que quelques bribes.

## II. LE QUESTIONNEMENT DE L'HYPOTHÈSE DE ROUSSEAU QUANT À L'HOMME SAUVAGE...

Dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité entre les hommes* publié en 1755, Rousseau présente l'état de nature comme une situation heureuse, où les Hommes vivaient dans l'abondance, libres et égaux, bien qu'étant proche d'une condition animale. Rousseau estime qu'il ne peut y avoir ni domination ni droit fondé sur la nature, et donc qu'il ne peut y avoir d'inégalité de droit à l'état de nature. « L'amour de soi, l'amour d'autrui (pitié) et le désir de conservation » sont les seules passions naturelles que Rousseau conçoit. Voilà rapidement brossé un résumé de la thèse que Rousseau défendra dans tous ses écrits ultérieurs sur la société, ses fondements, ses origines et ses transformations.

Ce qui définit la méthode Rousseau contre celle de Hobbes, c'est de ne point tirer les caractères de l'état de nature par l'application d'une méthode régressive partant de celle de l'homme contemporain socialisé dont on chercherait « en vain » la nature originaire, mais de tenter d'en saisir *a priori* l'essence selon une démarche purement hypothético-déductive très caractéristique de l'esprit des Lumières. Cependant, pour concevoir cette hypothèse sur les actions humaines comprises comme possibilités hypothétiques, il faut néanmoins s'appuyer sur des faits possibles et non mettre en œuvre une description purement imaginaire, car il ne

s'agit point de faits mathématiques, ni physiques, mais bien d'affaires humaines. Pour poser un état de nature avant le social il eût fallu en appeler plus ou moins à des descriptions réelles, ou du moins pouvant s'en approcher, par exemple au travers des sociétés primitives déjà connues, pour ensuite les traduire en concepts. En effet, il ne s'agit pas ici de reconstruire une citée idéale platonicienne à partir de postulats sur l'éthique et la vérité, mais partir d'une hypothèse sur l'état de la nature humaine incluse dans la nature en général, comme stade premier, afin de comprendre comment l'homme est devenu d'abord social, puis contractuel. Or pour cette hypothèse de l'homme naturel solitaire, Rousseau repousse toutes les preuves contradictoires apportées vers la fin des années 1750 (le contrat est publié en 1762), aucun récit d'explorateur n'entame sa certitude, tous sont repoussés comme dénués de pertinence. Rousseau va même jusqu'à identifier l'état de nature humain à l'état sauvage commun aux hommes naturels et aux animaux, en ce que l'homme n'y est préoccupé que de sa conservation sans avoir besoin de « toutes ces inutilités que nous croyons nécessaires » (*Discours sur l'inégalité*, p. 133). Aussi écrit-il « l'animal et l'homme on été traité également par la nature » (*ibidem*, p. 133). Ce qui préoccupe Rousseau, comme ses prédécesseurs Hobbes, Grotius et Pufendorf, c'est l'égalité humaine et animale de l'état de nature, mais alors que pour Hobbes l'état de nature est une « identité de fait », pour Pufendorf une « égalité de droit », pour Rousseau elle est la traduction d'une « identité de droit (puisque « la nature est législatrice », *ibidem*, p. 141) en une égalité biologique »<sup>6</sup>. Plus précis encore sur le thème de la nature législatrice, Goldschmidt remarque que chez Rousseau : « comme la loi, encore qu'elle s'y prenne autrement, la nature s'applique à redresser les transgressions »<sup>7</sup>. Et il ajoute, toujours paraphrasant Rousseau, « ...tout se passe comme si la nature prévoyait cette origine et ses conséquences en donnant aux hommes des facultés en puissance (*la raison*\*) et propres à l'occasion à rétablir l'équilibre »<sup>8</sup>. Une remarque intervient immédiatement, à savoir que si c'est l'homme qui par l'exercice de la raison rétablit l'équilibre après les dérèglements opérés par la nature, alors ce n'est pas la nature commune aux animaux et aux hommes qui réagirait contre ces dérèglements, mais bien la raison humaine déjà soulignée, et non pas dans ce qu'elle aurait de naturel, mais bien selon son exercice particulier, c'est-à-dire selon des solutions culturellement différenciées qui dès l'origine donnent à l'homme contre les animaux une

<sup>6</sup> Il faut souligner combien était moderne Pufendorf face de Rousseau sur ce thème, en ce qu'il souligne que l'« égalité n'est pas une loi de la nature, la nature n'a rien fait d'égal, seulement la souveraine subordination et dépendance », cité par Victor Goldschmidt, *Anthropologie et politique. Les principes du système de Rousseau*, Vrin, Paris, 1974. Aussi c'est la subordination qui engendre une égalité de droit.

<sup>7</sup> *Ibidem*, p. 227-228.

\* C'est moi qui souligne.

<sup>8</sup> *Ibidem*, p. 228.



dimension spiritualo-culturelle qui est la qualité la plus propre à l'homme et que seule une langue naturelle articulée est à même de formuler. La raison étant précisément le spécifique humain que les animaux, même les plus évolués, ne possèdent guère ou très peu, dussent-ils avoir une organisation sociale parfois assez complexe et savoir employer, comme les chimpanzés, un morceau de bois pour aller chercher des fourmis cachées dans une souche d'arbre pourrie ou, comme une espèce de capucins brésiliens, une pierre pour casser une noix et en extraire les graines. C'est Heidegger qui écrit quelque part : « les animaux sont pauvres en Être ». Aussi, ce qui est commun aux hommes et aux animaux ne peut-il être qu'une nature sans véritable raison raisonnante, c'est la partie biologique de l'homme, sa mort inéluctable comme tout être vivant, mais, même la sexualité humaine, et quoique modelée par des poussées de testostérone et d'œstrogène selon le sexe, est profondément modelée par la culture, interdictions et permissions réglementées selon des normes complexes, manipulation des organes sexuels (subincision, infibulation, excision) à des fins de contrôle social et d'impératifs rituels, jeux sexuels, parfois érotisme, même si le résultat procréatif ultime est identique à celui des mammifères (et même si l'on sait présentement que les singes les plus évolués manifestent quelques aspects de jeux sexuels, mais plutôt pour apaiser les tensions dans le groupe que pour de véritables jeux amoureux)<sup>9</sup>. Avec ces quelques remarques, on conçoit aisément que la conception de l'homme naturel doit être reprise à nouveaux frais pour tenter de préciser, à la lumière des découvertes récentes de l'anthropologie préhistorique et des interprétations renouvelées de l'anthropologie culturelle, ce que fut ou ce qu'eût pu être les premiers temps humains.

Dans tous ses écrits politiques Rousseau avance une série d'affirmations qui définissent l'homme naturel ou physique et peuvent, aujourd'hui, à bon droit, surprendre un lecteur qui s'exerce à autre chose qu'à reconstruire une exégèse pointilliste et épistémologique. Regardons ses affirmations point par point. D'abord ceci qui a fait fortune chez les suivants de Rousseau : dans l'état de nature l'homme n'est préoccupé que par sa conservation et n'éprouve nul besoin « de toutes ces inutilités que nous croyons nécessaires ». De cette activité conservatoire Rousseau déduit la « marche uniforme de la nature et la manière de vivre simple, uniforme et solitaire qui nous était prescrite par cette même nature »<sup>10</sup>. Il s'agit donc d'une vision antéhistorique et anhistorique de cette permanence de la nature, laquelle est donc hors de toute histoire, et c'est pourquoi cette notion d'uniformité de la nature excède toutes les variétés de climats, de changements fortuits qui ont pu bouleverser la face de la terre. Or cette dernière hypothèse me semble faible, elle n'est pas réellement pertinente pour une intelligence de l'homme naturel ou

<sup>9</sup> Le contrôle chimique des naissances est une possibilité technique de l'extrême modernité que je n'envisage pas dans ce texte.

<sup>10</sup> *Ibidem*, p. 233.

sauvage si l'on en croit les descriptions de l'abbé Raynal parues en 1772<sup>11</sup>, l'un des plus fervents admirateurs de Rousseau et un continuateur immédiat, auteur d'un ouvrage captivant<sup>12</sup>, car rempli d'observations détaillées sur la vie des Amérindiens d'Amérique du Nord et du Sud. L'abbé y rapporte nombre de témoignages forts pertinents sur leur vie quotidienne, sur la cueillette et la chasse, parfois sur une agriculture très primitive, mais surtout sur leur manière de mener les guerres entre tribus, entre les associations de tribus, ainsi qu'avec ou contre les colonisateurs anglais, français, espagnols et portugais. On y lit en particulier des descriptions sur l'extrême violence dans la manière de traiter les prisonniers de guerre : sur les longues tortures auxquelles participent et les femmes et les enfants, sur les pratiques cannibales, et simultanément sur l'extrême courage physique des hommes tant à la guerre qu'à la chasse, tant sous la torture que devant les canons des Européens. Nombres de ses descriptions ont été corroborées par des rapports ultérieurs et visuellement par des tableaux peints au cours des années 1820-1830 par Georges Catlin, quand les Indiens Iowa, Mandans, Shoshones, Comanches, n'étaient pas encore repoussés hors de leurs terres ancestrales vers diverses réserves. Or, en dépit de descriptions d'une étonnante précision, l'abbé Raynal ne peut à son tour s'empêcher de spéculer sur l'essence de la l'homme naturel (i.e. les « sauvages » dont il parle). Aussi rencontre-t-on en maints passages de son ouvrage, la « description » de la solitude de l'homme naturel antérieur même à l'homme sauvage que ses descriptions démentent.

« L'homme jeté comme par hasard sur ce globe, environné de tous les maux de la nature, obligé sans cesse de défendre et protéger sa vie contre les orages et les tempêtes de l'air [...] l'intempérie des zones ou brûlantes ou glacées, contre la stérilité de la terre qui lui refuse des aliments [...] enfin contre les dents des bêtes féroces [...] l'homme, dans cet état, *seul et abandonné à lui-même*<sup>13</sup>, ne pouvait rien contre sa conservation. Il a donc fallu qu'il se réunît et s'associât avec ses semblables pour mettre en commun leur force et leur intelligence »<sup>14</sup>. Sur ce point précis, Raynal reprend directement la position de Rousseau dans le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité* où il est écrit : « Son âme (à l'homme naturel = sauvage\*) que rien n'agite se livre au seul sentiment de son existence actuelle »<sup>15</sup>. L'on y retrouve la conception anté- ou antihistorique de ce que Rousseau appelle la « conscience primitive » où, comme le précise Goldschmidt, « ...la permanence de l'état de nature ne doit se comprendre ni comme histoire ni

<sup>11</sup> *Le Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité* paraît à Amsterdam chez Marc Michel et Rey en 1755, et *Du Contrat social*, toujours à Amsterdam chez Marc Michel et Rey en 1762. Rousseau meurt en 1778.

<sup>12</sup> Abbé Guillaume Raynal, *op. cit.* Voir aussi dans cet esprit rousseauiste Pierre Poivre, *Voyages d'un philosophe ou observations sur les mœurs et les arts des peuples de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique*, Paris, 1769.

<sup>13</sup> C'est moi qui souligne.

<sup>14</sup> Abbé Guillaume Raynal, *op. cit.*, p. 322.

\* Précisé par moi.

<sup>15</sup> Rousseau, *Discours sur l'origine de l'inégalité...*, p. 144.

même comme mythe ». Elle s'explique donc comme exigence méthodologique, elle même accordée à son objet : le postulat d'une conscience anhistorique de l'homme primitif. Voilà qui résume la position de Rousseau et des rousseauistes sur l'homme primitif ou sauvage d'où il convient de partir pour le repenser à nouveaux frais, à la lumière des plus récentes découvertes de la paléanthropologie (ADN mitochondrial et chromosome Y) et des cent cinquante ans d'anthropologie (milieu du XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles) pendant lesquels le monde européen a détruit définitivement les cultures archaïques dont nous avons néanmoins réussi à garder quelques descriptions et témoignages portant sur les plus anciennes cultures humaines vivantes : celle des Aborigènes d'Australie (50.000 avant J.C), des Bochimans ou Hottentots du Kalahari (44.000 avant J.C) et des divers Negritos des îles de l'Asie du Sud-Est (50 à 70.000 avant JC) dont les Andamans qui, avant l'arrivée des Anglais, connaissaient le feu, mais ne savaient pas le produire. Avec ces derniers on avait donc le témoignage de l'un des plus anciens peuples de chasseurs-cueilleurs vivants, en dépit de la possession d'arcs, ne possédait pas l'une des techniques essentielles de l'évolution technologique, la production du feu. Cet état des choses nous renvoyait à des réminiscences de 400.000 ans avant J-C, c'est-à-dire à la fin du paléolithique inférieur, ce qui faisait de ces populations les descendants directs des groupes d'homo sapiens ayant quitté l'Afrique pour peu à peu peupler le monde en direction du Moyen-Orient et de l'Asie.

Je n'ai pas rapporté tous ces quelques faits pour faire assaut d'érudition. Je ne suis pas paléontologue, dussé-je me tenir au courant de l'état des recherches d'anthropopaléontologies car elles aident l'anthropologue culturel à repenser certains domaines très antiques de l'activité humaine comme par exemple la fabrication des premiers outils et les représentations pariétales les plus archaïques, ensemble, elles nous renvoient à des activités de très haute abstraction. Une autre assertion totalement fautive de Rousseau et qui cependant a fait fortune dans les analyses anthropologiques, c'est celle relative à cet homme sauvage non seulement individuel, mais préoccupé de l'amour d'autrui, c'est-à-dire habité de pitié. Voilà qui est à coup sûr bien étrange. Or Rousseau avait à sa disposition déjà quelques ouvrages d'explorateurs comme la *Relación* de Álvar Núñez Cabeza de Vaca<sup>16</sup> ou les rapports des explorations du Canada fait par les Français dès la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>17</sup>. Toutes ces relations de voyage rapportent, sauf quelques cas marginaux,

<sup>16</sup> Publié en 1542, à coup sûr l'une des plus fascinantes descriptions des tribus amérindiennes les plus primitives de Floride, du Sud, du Sud-Ouest des États-Unis actuel et de l'Ouest du Mexique.

<sup>17</sup> Cf. les publications de Jacques Cartier et Jean-François de La Rocque de Roberval au milieu du XVI<sup>e</sup>, puis celles Samuel Champlain durant le premier tiers du XVII<sup>e</sup> siècle, et pour force détails concernant la découverte et la colonisation des Grands lacs et du bassin du Mississippi, enfin de la Louisiane, cf., Henri Joutel, *Journal historique du dernier voyage que feu M. de La Sale fit dans le golfe de Mexique, pour trouver l'embouchure, & le cours de la rivière de Mississipi, nommée à présent la rivière de Saint Loüis, qui traverse la Louisiane. Où l'on voit l'histoire tragique de sa mort, & plusieurs choses curieuses du Nouveau monde*, Paris, E. Robinot, 1713. Pour le lecteur curieux, je recommande le film, *Black Robe*, reconstitution minutieuse d'après les documents d'époques des missions jésuites d'évangélisation vers le haut Saint Laurent, au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle.

l'extrême violence des Amérindiens, non seulement avec les blancs, ce qui paraît normal quand on vole les terrains de chasse des indigènes pour les exterminer ensuite, mais dans les luttes qu'ils menaient entre eux. Dans un ouvrage savant sur les guerres préhistoriques, le seul à ma connaissance de son espèce, l'auteur, Lawrence Keeley souligne à plusieurs reprises que, sauf exception (Esquimaux de Thulé, groupe de Pygmées ou de Bochimans) les sociétés les plus archaïques de chasseurs-cueilleurs étaient loin, voire très loin d'être pacifiques<sup>18</sup>. Il note ainsi que « Le nombre suffisant de tombes connues permet indubitablement de conclure à la banalisation de la violence homicide dès l'apparition de l'homme moderne (Homo Sapiens Sapiens) »<sup>19</sup> et ce en « remontant à l'Aurignacien »<sup>20</sup> en Europe, cela nous renvoie à une époque située entre trente-six mille et vingt-sept mille ans. On le constate, rien dans l'époque de sauvagerie de l'homme primitif ne ressemble de près ou de loin à ce qui aurait pu nourrir l'hypothèse théorique de Rousseau. Ni solitude depuis les origines antérieures à l'Homo Sapiens, le Néandertalien, ni pacifisme angélique (« rien ne pourrait être plus doux qu'un humain dans son état naturel » précise-t-il dans l'*Origine...*) ne ressortent à un quelconque caractère de l'homme primitif empirique. Seul point rencontrant une certaine réalité, le « désir de conservation », mais il s'agit d'un désir de conservation de l'espèce, ou plutôt du groupe, et c'est pourquoi, on peut penser selon la paléontologie et les quelques preuves des enquêtes ethnologiques que des groupes peu nombreux cherchant à se conserver, vingt à trente membres, aient développé des comportements plutôt pacifiques ou choisi de se soumettre momentanément aux plus forts dans des relations symbiotiques pour survivre comme le suggère plusieurs fois l'abbé Raynal et Keeley.

La version d'un homme naturel doux, et par contraste, celle que la guerre qui ne devient atroce qu'à partir du moment où les hommes s'inventent des « lois artificielles », soulève ensemble des doutes sévères. D'une part d'un point de vue logique, les lois naturelle sont des lois physiques et chimiques, et donc l'homme naturel serait dans ce cas comme l'équivalent d'une pierre, et la raison qui lui a été donnée (par qui ?) ne lui servirait qu'à subir la loi naturelle, à ne point pouvoir s'adapter à la nature, voire à ne pas tenter de la dominer, ou, au moins chercher, à l'appivoiser, comme il a apprivoisé et les animaux et les plantes. Or cette idée rousseauiste de la douceur innée de l'homme naturel a soit détourné nombre d'ethnologues de regarder en face la violence des sauvages (Lévi-Strauss et Clastres), soit a affaibli leur sagacité. En effet, si l'on remarque que la majorité des enquêtes d'anthropologie culturelle se sont déroulées à une époque où la colonisation avait déjà réalisé de grands ravages, où des peuples entiers avaient quasiment disparus, où des tribus démographiquement démantelées avaient été confinées dans des réserves (Amérique du Nord et Zoulous d'Afrique du Sud) où

<sup>18</sup> Lawrence Keeley, *War Before Civilization*, Oxford University Press, 1996.

<sup>19</sup> *Ibidem*, p. 71.

<sup>20</sup> *Ibidem*.

rejetées dans les zones plus arides du pays (Aborigènes d'Australie, Bochimans du Kalahari, Négritos des Philippines), en bref, quand presque tout le monde primitif était plus ou moins contrôlé par les puissances coloniales, on n'a donc pu étudier que les réminiscences de la violence de ces cultures. C'est pourquoi les ethnologues insistèrent beaucoup plus sur les rapports de force inégaux entre les indigènes et les blancs que sur les conflits intertribaux qui les avaient animés des siècles durant, bien avant l'arrivée des blancs. Dans le dernier contexte colonial, les hommes primitifs n'étaient plus que les ombres de leur passé, des caricatures d'eux-mêmes qui bientôt grossiraient le flot des friandises folkloriques offertes aux touristes en goguette, attraction de fêtes foraines comme au début du XX<sup>e</sup> siècle dans les villes des États-Unis ou mode plus hippy avec ces mendiants aborigènes qui jouent aujourd'hui du rhombe dans les rues de Sydney, moitié-nus, le corps peint de blanc et d'ocre. Tous les calculs réalisés par Lawrence Keeley dans son ouvrage sur les guerres préhistoriques nous montrent, sauf exceptions notables confirmant la règle, que la violence primitive dépassait en quantité relative, et de beaucoup, la violence contemporaines, en dépit des techniques modernes de mises à mort industrielle. Encore le vieux rêve du paradis perdu qui fonctionne si bien lorsque le chercheur est effrayé devant la catastrophe des temps modernes.

Même si l'argument rousseauiste de l'homme naturel individuel est comme il l'assume lui-même une fiction hypothétique, je ne vois pas en quoi elle nous est utile pour comprendre l'invention des sociétés contractuelles, celle de l'homme social. Certes, nul ne peut nier que l'homme appartient au même titre que les lions et surtout que ses lointains cousins les singes supérieurs au règne animal : par exemple les chimpanzés, sur 3,2 milliards de paires de nucléotides seuls 0,27% sont différents de ceux de l'homme, mais cette infra-mince différence semble organiser toutes les différences les plus essentielles entre les singes évolués et l'homme Néandertalien et Sapiens, la station debout et le langage articulé menant à l'abstraction, à l'accumulation de l'expérience des innovations techniques et esthétiques, et à leur transmission. Par ailleurs, nous le savons de longue date, nombre d'espèces de mammifères sont grégaires et vivent en groupes caractérisés par des formes de socialisations relativement complexes. Sans parler de la socialisation des lions ou des dauphins, celle des singes supérieurs, surtout celle des gorilles, des chimpanzés et des bonobos, ces deux dernières espèces ayant même des aspects de sexualité ludique (servant essentiellement à apaiser les conflits), il n'empêche, aucune d'entre elles ne montre des individus vivants seuls, isolés, luttant pour survivre, sauf, lorsque pour des raisons diverses, des individus sont exclus du groupe. Il en va de même de l'homme sauvage, de l'« homme naturel », jamais celui-ci n'a été un individu seul luttant pour sa survie, l'*Homo Neandertalis* comme plus tardivement *Homo Sapiens* venaient de l'*Homo Erectus*, et ce premier « animal » du genre homo semble avoir déjà été socialisé. Ces hommes vivaient en bandes, certes petites, mais en bandes, sans cela ils n'eussent point été capables de sortir d'Afrique et d'affronter un monde sauvage, des climats

hostiles et des animaux à eux totalement inconnus. Et surtout ils eussent été incapables de se reproduire, car cette nécessité de reproduction implique que l'homme ait eu au moins une femme avec lui. De plus en raison de la néo-natalité humaine, ce couple initial devait prendre un soin beaucoup plus attentif du nouveau-né que la plupart des mammifères... Il est vrai leurs cousins germains éloignés, les singes, accordent eux-aussi et collectivement des soins très attentifs aux nouveau-nés.

L'erreur fondamentale de Rousseau qui se lit dans cette phrase : « les hommes vivent dispersés parmi les bêtes et sans liaison entre eux »<sup>21</sup>, est aussi et en dépit de leur méthodologie différente, celle de Hobbes et de Grotius formulée en reprenant la formule de Plaute d'un « homme qui est un loup pour l'homme »<sup>22</sup> – quoique les loups ne se dévorent pas entre eux, ils dévorent les autres espèces ! Il apparaît donc que Hobbes et Rousseau, mais aussi Locke, aient confondu socialisation et contrat. Ils ont imaginé qu'avant le contrat l'humanité était plongée dans une sorte d'enfance, qu'elle balbutiait, et qu'avant ces balbutiements, elle était en gestation sous forme d'un ensemble d'individus atomisés sans aucune vie sociale. Ni comme hypothèse théorique ni comme hypothèse pratique cet homme solitaire dans l'adversité de la nature ne résiste à la critique, car une hypothèse qui s'appuie sur des prémisses fausses, est une mauvaise hypothèse, même en mathématiques. Il est, me semble-t-il, une interprétation bien plus riche de possibles dès lors qu'on s'interroge sur la socialisation primitive, et, partant de là, sur la contractualisation et la société civile en tant que forme moderne de la politique.

### III. DE LA SOCIALISATION À LA CONTRACTUALISATION...

La socialisation est une situation qui semble, selon les anthropo-préhistoriens commune à tous les hommes préhistoriques au moins depuis l'*Ergaster* et son contemporain l'*Habilis*, tous deux fabricants d'outils entre 1,8 et 1 million d'années avant notre ère, tous deux caractérisés par la néo-natalité propre au genre *Homo* qui suppose un minimum de vie collective nécessaire à sa reproduction. Les variations de la socialisation parentale sont l'une des caractéristiques fondamentales de tous les sauvages même les plus archaïques que l'homme moderne a rencontrés au cours des six derniers siècles, sur la route de sa conquête du monde. Il faut en convenir, en son essence d'humanité consciente d'elle-même et, dirais-je, « rationnelle », ensemble, la protection « familiale » pour la reproduction, la fabrication d'outils,

<sup>21</sup> Rousseau, Discours sur l'inégalité..., p. 160.

<sup>22</sup> *Homo hominis lupu* est chez Hobbes le rappel de la formule de Plaute, *Asinaria*, II, 4, 86, vers 495, dans la traduction d'Alfred Ernout, Paris, Les Belles Lettres, 1932, reprise en 2001, p. 113. Comme le signale Jacques Derrida, dans *La Bête et le Souverain (séminaire 2001-2002)*, vol. I, Paris, Éditions Galilée, 2008, le thème de l'homme loup pour l'homme est thématiqué par Rabelais, Montaigne, Bacon, Hobbes, Grotius, etc.

les incises, dessins et peintures sur des pierres ou les parois des grottes, ainsi que la présence de nécropoles qui supposent l'élaboration de rites funéraires, sont autant de marques primordiales de cette conscience de soi par l'abstraction à visées fonctionnelles, rituelles et donc spirituelles déjà remarquée chez plus anciens des hommes préhistoriques. C'est ce que suggèrent les dernières découvertes préhistoriques autour de l'*Ergaster*, lequel semble avoir enterré ses morts selon des bribes de rituels. A coup sûr, il n'y a pas eu d'humanité première sans une socialisation humaine raisonnée de quelque manière que ce soit, comme il n'y a pas d'humanité première sans une langue articulée à l'inverse de ce que pensaient, par exemple, Maupertuis et les encyclopédistes qui regardaient l'homme primitif comme n'ayant à sa disposition que des onomatopées, tant et si bien que le progrès se serait manifesté par le lent développement de l'articulation de ces onomatopées en mots et syntaxe pour faire une langue. C'est Herder qui le premier, dépassant d'une part l'analyse du *Cratyle* où Hermogène dit que les noms sont donnés par les dieux, et d'autre part le débat médiéval entre nominalisme et réalisme, affirma que si Dieu a donné la raison à l'homme il la lui a donné dans une langue. Retirons Dieu si l'on veut, il n'en demeure pas moins que l'homme dut émerger comme homme avec la raison dans sa langue ou avec une langue énonçant de la raison. On pourrait même avancer qu'une socialisation raisonnée dans une langue naturelle tient de l'essence (*Seiende*) irréductible de l'humanité<sup>23</sup>. De plus, Rousseau (comme Hobbes et Grotius) souligne que la « société naturelle » est celle où règne une « égalité naturelle entre les hommes », laquelle est possible en fonction d'une société « exempte d'institutions ». Or une association de type familiale, réduite ou plus vaste sous forme de parentèle, n'est-elle pas déjà une institution associative ? Une fois encore, il est là la vision de la société primitive construite par un esprit qui n'est jamais sorti de son cabinet de travail et qui a repoussé toutes les informations rapportées par les voyageurs et les explorateurs. Lorsque Rousseau regarde les origines de l'envie comme liées au mariage, à l'éducation, à la propriété, j'ai des doutes quant à l'identité de sens entre ceux que les primitifs pouvaient attribuer à l'envie ou à la convoitise et ceux que la société urbaine et savante européenne du XVIII<sup>e</sup> siècle définissait comme tels dans ses diverses langues. Il est vrai que les monographies d'ethnologie n'abordent que par le biais cette problématique de l'« envie », en revanche très présente dans les sociétés primitives dégradées par l'alcool, par le salariat et par l'arrivée de divers objets depuis la colonisation européenne (thématique abordée avec beaucoup d'humour dans le film botswanais,

<sup>23</sup> Johan Gottfried Herder, *Abhandlung über den Ursprung der Sprache*, Berlin, 1772. « Der Mann ist nicht der einsame Mann Wald Rousseau: er hat eine Sprache. Er ist nicht der Wolf Hobbes: er hat eine Sprachfamilie ». Il s'agissait de répondre à la question posée par l'académie de Berlin : « En supposant les hommes abandonnés à leur facultés naturelles, sont-ils en état d'inventer le langage? Et par quels moyens parviendront-ils à cette invention? On demande une hypothèse qui explique la chose clairement et qui satisfasse à toutes les difficultés ».

*Gods got Crazy, Les dieux sont tombés sur la tête*). En revanche nous savons que les règles matrimoniales et les normes réglant la descendance sont fort complexes parmi les sociétés les plus archaïques (les Aborigènes d'Australie, les Penans de Bornéo, les Indiens des plaines, en fournissent de bons exemples). Or qu'est-ce que les règles de la parenté sinon le contrôle de l'appartenance différenciée de chacun à un groupe particulier, ainsi que son complément direct, le droit positif que chaque groupe détient d'échanger ses femmes avec des groupes semblables et proches appartenant à la même culture afin d'assurer sa reproduction. D'où les systèmes classificatoires offrant dans des conditions de survies précaires propres à toutes les sociétés archaïques, plusieurs épouses potentielles : le mariage préférentiel avec la cousine croisée ou parallèle matri- ou patri- linéaire offre parfois plusieurs dizaines d'épouses possibles. On peut affirmer que dans les sociétés primitives, celles des chasseurs-cueilleurs ou celles des éleveurs primitifs, la parenté est la véritable infrastructure sociale en ce qu'elle fonde la possibilité de la reproduction sociale (la filiation) contrôlée par des alliances codées (les termes de parenté), et engendre une grande partie des cycles rituels, tandis que le ou les mythes des origines, souvent énoncés en termes d'un couple originaire établissent la Loi de la société : couplage des animaux avec des humains, ou représentation du vagin d'un animal femelle monstrueux qui donne naissance à la nature et aux hommes, ce qui renvoie au totémisme, autre manière que les groupes sociaux ont eu de se classer et donc de se différencier.

A chaque fois les indigènes affirment : « nous, nous sommes les hommes, les vrais, est-il dit en substance ». Cet aspect, Rousseau l'avait suggéré en parlant de la « famille restreinte », en la rétroprojetant pour en faire le premier modèle de la société politique immédiatement sortie de la « nature ». Mais, une question survient, était-ce le premier modèle de la société politique ou le premier modèle incarné de l'infrastructure parentale en ce qu'il convient de ne pas concevoir la famille restreinte comme les modernes l'ont conçue<sup>24</sup> ? Or, les plus primitifs des hommes connus de l'homme moderne, ceux qui venaient directement de l'*Homo Sapiens* sorti d'Afrique et installés dans la péninsule indienne, en Insulinde puis en Australie, les Négritos et les Aborigènes australiens, sont aussi ceux qui élaborèrent des systèmes de parenté extrêmement complexes, bien plus compliqués que la famille restreinte propre à la bourgeoisie européenne. Ce qui nous permet donc d'inférer que cette complexité devait déjà être assurément le cas de l'homme en tant qu'*Homo Sapiens*, mais aussi, et quoique peut-être en une moindre mesure, celui de *Néanderthal*.

Quant à la propriété du sol et celle d'autres biens, nous savons qu'il y eut une propriété privée, mais, hormis les armes, la propriété est souvent et essentiellement collective, répartie parmi les membres du groupe, du clan, de la tribu vivant en

<sup>24</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Du Contrat social*, Éditions Garnier-Flammarion, Paris, 2001, p. 42.



relations de face à face plus ou moins hiérarchiques selon de très nombreuses variations. Que ce soit celle de l'animal totémique propre à un groupe, ou celle des espaces de chasse et de cueillette, espaces flous dont les limites oscillent au rythme des guerres, la propriété est collective selon des critères propres à chaque culture. De fait, cette propriété collective comprend aussi bien les espaces où les morts reposent cachés dans les bosquets, enfouis au pied des arbres, au milieu des forêts, rassemblés dans des collections de crânes surmodelés reposant en un lieu connu des seuls anciens, lovés au creux des sites rocheux, ou élevés sur des pavois de peaux de bisons afin que les oiseaux s'en repaissent et que leurs esprits viennent rappeler aux vivants leurs devoirs. L'inventivité culturelle humaine, à la différence des animaux, est en quelque sorte sans limite. Comme Rousseau l'avait affirmé pour l'homme « naturel », il y a aussi chez les plus primitifs une égalité assez générale, mais relative en ce que les types de hiérarchies sociales qui s'y sont développées sont parfois, mais loin s'en faut, toujours peu marquées ou temporaires comme le chef de guerre chez les Indiens des plaines d'Amérique du Nord ou d'Amazonie, ou contrebalancé par diverses sortes de conseils, tandis que d'autres acteurs possèdent un statut de pouvoir plus durable, le sorcier ou le shaman, celui qui décide des augures favorables ou défavorables pour la guerre ou pour la chasse. Enfin, si l'on regarde l'île de Tahiti dont Bougainville, rousseauiste affirmé, entretiendra le mythe d'une île au pacifisme paradisiaque<sup>25</sup> en négligeant le fait cardinal que la baie Matavai où il fit relâche en 1768 avait été déjà visité par l'anglais Samuel Wallis en 1767, lequel avait dû faire tirer au mousquet et au canon par ses marins pour se défendre des indigènes qui voulaient prendre d'assaut son vaisseau. Ce n'est que devant la violence et l'efficacité du tir à mitraille du feu britannique que la cheffesse Oberea fit sa soumission avec son clan aux Européens. On le voit, la violence des sauvages avait été sérieusement apaisée, comme ailleurs, par les armes à feu des Européens.

Une fois rappelé ces formes archaïques de socialisation qui ne sont pas au sens que Rousseau leur donnait un « contrat » et des « sociétés politiques », il convient de s'interroger sur le passage de la socialisation primitive issue des sociétés préhistoriques à la contractualisation des sociétés données comme l'accomplissement du politique ? Les faits et le bon sens y contraignent, il faut remarquer que la socialisation humaine est déjà un contrat, seulement c'est un contrat qui n'est pas pensé selon les termes des sociétés modernes comme l'imaginait Rousseau, pensé en termes explicitement politiques (les sauvages n'avaient pas lu Platon ni Aristote ni Cicéron). La socialisation est un contrat pensé dans la logosphère archaïque, c'est-à-dire avec les justifications avancées dans le champ sémantique des discours mythiques où il est déchiffrée l'origine du peuple comme entité séparée et unique en ses qualités humaines par rapport aux autres

<sup>25</sup> Louis Antoine de Bougainville, *Voyage autour du monde par la frégate du Roi La Boudeuse et la flûte l'Etoile en 1766, 1767, 1768, et 1769*, Paris, vol. 1, 1771, vol. 2, 1772.

peuples et selon des rituels variables selon les sexes comme une sorte de « pacte » d'intégration des adolescents dans le système social, en particulier dans la possibilité de faire la guerre et d'avoir accès aux femmes pour les hommes et aux hommes pour les femmes, donc de pouvoir inscrire les enfants à venir dans le champ de la Loi. Ce pacte de socialisation s'établit aussi sur des rites comme, par exemple, le déchiffrement des rêves qui donnent la Loi chez les Australiens. Il s'agit donc, pour ceux qui la copartagent, de la Loi d'un peuple. Mais ce n'est pas suffisant. Le peuple comme collectivité d'hommes et de femmes copartageant une intercompréhension, en effet, parce que tant les mythes fondateurs qu'une partie de la ritualité s'y énoncent dans une langue, et cette langue est à la fois unité sémantico-lexicale et code grammatical unique. Il n'y a que les savants des sociétés très évoluées qui pratiquent les études linguistiques de parenté entre les langues, les sauvages quant à eux ratiocinent sur les relations de leur parenté et leurs origines mythiques. Le peuple, en tant qu'il est déjà un groupe uni et solidaire en un lieu balisé de connaissances, en un système de relations de parenté et de rituels et en une langue qui énonce ses mythes originaires, en bref, le peuple en tant qu'il est un système de socialisation globale, détient une conscience d'appartenance collective préexistante à tout contrat moderne, sinon il ne ferait pas la guerre à d'autres groupes, n'envahiraient pas, ou ne se défendrait pas contre l'intrusion des blancs ou d'autres envahisseurs, manifestant à cette occasion une solidarité totale, un courage décuplé et souvent sans espoir. En bref, tous ces sociétés-peuples archaïques, à leur manière originale et irréductible les unes aux autres, se pensaient appartenir à une communauté originelle et à une communauté de destin, fondement de toute société humaine, ce que les animaux, même les plus évolués ne conscientisent jamais : apparemment depuis toujours les grands singes sont comme ils le sont.

Rousseau visant la citoyenneté moderne n'envisage donc le peuple comme tel qu'avec la création du contrat, lequel crée la seule entité politique unissant en un seul corps politique et législatif une société auparavant atomisée et donc anémique : selon lui, soit une non-société pourrait-on dire, soit une société sans foi ni loi. Mais une simple curiosité linguistico-sémantique nous suggère que Rousseau attribue au mot « peuple », le sens moderne qu'il avait déjà en cette fin du XVIII<sup>e</sup> en Europe occidentale et qui n'est jamais ni le nom ni le sens que les entités archaïques ou moins archaïques s'attribuent quand elles s'auto-désignent, énonçant ce qui les unit de liens indestructibles et imprescriptibles. En effet, Rousseau se situe dans le droit fil de la conception latine et déjà moderne du *populus*<sup>26</sup> romain : un ensemble de citoyens ayant le droit de voter, en cela le *populus* s'oppose et au Sénat et à la plèbe. Nous ne sommes plus dans une tradition plus antique et plus proche en quelque sorte de l'archaïsme, celle des Grecs où

<sup>26</sup> Cf. Cicéron, *La République*, « Par peuple, il faut entendre, non tout un assemblage d'hommes groupés en un troupeau d'une manière quelconque, mais un groupe nombreux d'hommes associés les uns aux autres par leur adhésion à une même loi et par une certaine communauté d'intérêt ».

l'*ethnos* comprenait et l'origine commune le *génos* et le commun partage de mœurs ou ce que l'on nomme aujourd'hui la culture, l'ensemble ne se confondait jamais avec la partie politique de l'*ethnos* et du *génos* qui était le *demos*<sup>27</sup>. En Europe, c'est avec le sens grec que l'on comprendrait le mieux les notions de peuples barbares (ceux qui ne parlent pas notre langue, le grec, seule capable de donner accès au dialogue avec les vrais dieux), ou ceux décrit par Tacite et qui finirent par détruire l'empire romain.

Or selon Rousseau « ...Cet acte d'association (le contrat) produit un corps moral et collectif, composé d'autant de membres que l'assemblée a de voix, lequel reçoit de ce même acte son unité, son moi commun, sa vie et sa volonté »<sup>28</sup>. On retrouve presque identique la définition qu'en avait donnée Cicéron. Quel est le type de ce contrat au XVIII<sup>e</sup> siècle, si ce n'est la volonté d'abolir les privilèges du féodalisme et de la monarchie absolue; volonté qui était déjà partiellement et différemment anticipée dans une sorte de pré-modernité représentée par les Athéniens, la République de Venise ou la noblesse polonaise (*szlachta*). Aussi Rousseau regarde-t-il la constitution d'un pouvoir politique reposant sur le contrat social comme le seul et véritable fondement donnant existence au peuple en tant qu'entité politique, et donc lui fournissant sa Loi et ses lois: en termes kantien, le contrat serait donc la condition de possibilité du peuple; en termes hégéliens, le contrat est l'Esprit du monde qui s'incarne à moment donné dans un peuple ou plusieurs; en termes marxistes, la superstructure bourgeoise qui se déploie pour légiférer les rapports de production capitaliste qui sont le niveau ontologique de la modernité; en termes heideggériens, le *das Wesen* de la technique.

Allons un peu plus avant, et abordons maintenant la manière dont le contrat rousseauiste est explicité: « Trouver une forme d'association qui défende et protège de toute la force commune *la personne et les biens de chaque associé*<sup>\*</sup>, et par laquelle chacun s'unissant à tous n'obéisse pour autant qu'à lui-même et reste aussi libre qu'auparavant. Tel est le problème fondamental dont le contrat donne la solution »<sup>29</sup>. Si nous reprenons termes à termes l'explicitation du contrat on remarque que c'est « une forme d'association qui défende et protège la personne et les biens associés ». Mais quelle association archaïque ou moins archaïque n'est pas une association de fait et de droit qui protège ses membres collectivement et individuellement ? Sauf que la notion de personne employée par Rousseau est tout à fait identique à la notion moderne propre à la philosophie cartésienne, à la philosophie du sujet – le sujet seul face à son *cogito*, autorégulateur de son aperception du monde. Or, s'il en va de l'individualisme comme idéologie fondatrice de la société, c'est bien au cœur de la modernité et non dans l'archaïsme où l'homme n'est jamais seul parce qu'il n'est jamais le prétendu « acteur

<sup>27</sup> Hannah Arendt avait parfaitement perçu cette modernité politique des Romains.

<sup>28</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Du contrat social...*, chap. VI, « Du pacte social », p. 50.

\* C'est moi qui souligne.

<sup>29</sup> *Ibidem*, p. 51.

économique rationnel ». Puis, Rousseau continue en avançant la « protection des biens de chaque associés ». C'est en effet là où le contrat diverge fondamentalement des formes associatives archaïques. Les sociétés archaïques de chasseurs-cueilleurs, comme les sociétés néolithiques d'agriculteurs, comme les grands empires de l'antiquité, voire comme le despotisme oriental, la Chine, selon Wittfogel<sup>30</sup>, ou le féodalisme classique n'ont pas cette forme de propriété généralisée. Quelle est donc la forme de l'économie politique où « les biens de chaque associé » sont défendus par un droit de propriété personnelle? D'aucuns l'ont deviné, il s'agit de la bourgeoisie. Pour lors la société civile politique que fonde le contrat de Rousseau est la société bourgeoise où personne n'est au-dessus de la loi déterminant les conditions de la propriété, mais où le droit de propriété est la Loi absolue. C'est là une conception idéaliste de la loi, laquelle, selon Rousseau, soumise au peuple du contrat, ne peut être qu'une loi juste. Voilà qui oubliait que la loi du contrat fondant la société bourgeoise, s'instaure, au bout du compte, comme pouvoir juridique et donc politique de la classe qui domine en ses diverses hypostases les rapports de production capitaliste et engendre à son bénéfice la lutte politico-économique permanente qui structure ce type de société, la lutte de classe. Le peuple politique qui se fonde ainsi, et donc celui dont parle Rousseau, est bien le peuple de la bourgeoisie qui préparait son accession au pouvoir depuis au moins trois siècles et qui, réalisant la force de sa toute puissance entre 1789 et le 18 Brumaire an VIII de la République (9 novembre 1799), mis à bas pour toujours en France la vieille société de l'ordre féodale et la celle de la monarchie absolue de droit divin.

Par essence, chez Rousseau, le pouvoir de l'autorité politique qui se fonde en société civile n'est pas issu d'une violence politique, révolution et guerre civile entre fractions d'un peuple préalablement ou partiellement uni sous un autre type de contrat. A lire Rousseau on a l'impression que la décision du contrat entre les hommes individuels isolés dans la nature s'opèrerait d'une manière plus ou moins harmonique sans violence (l'inverse de Hobbes). On est là devant une démarche logico-argumentative qui part de prémisses fausses quant aux qualités iréniques de la société « naturelle » des hommes. Tant et si bien qu'on se trouve devant une assertion qui s'énoncerait ainsi: pour qu'il y ait pouvoir politique d'un peuple, il faut qu'il y ait un contrat qui fonde ce peuple en sa volonté générale. Le contrat étant dès lors la condition de possibilité (au sens kantien) de la politique et donc de l'existence (du *Dasein*) du peuple, et par là-même la condition de possibilité de la liberté individuelle de chacun recouvrée après l'avoir aliénée, dans un premier temps, au bien commun. Voilà qui n'est, au bout du compte, que l'argument kantien de la propriété bourgeoise. Avant la lettre Rousseau se révèle donc être le précurseur de Kant. En ce que méthodologiquement il instruit une philosophie

<sup>30</sup> Karl August Wittfogel, *Oriental Despotism: A Comparative Study of Total Power*, New Haven, Connecticut, Yale University Press, 1957.

politique idéaliste logico-démonstrative qui repoussent les faits qui la contredisent (les faits d'étant pas une vérité de droit certes). Or Kant aussi, confronté à la catégorie juridique en fait usage comme rapport à la nature comme l'a remarqué très finement Tosel: « la mauvaise conscience de la catégorie juridique chez Kant fait qu'en dernière instance l'ordre juridique ne peut défendre la propriété privée qu'en tant que 'rapport essentiel à la nature' »<sup>31</sup>. Dans le kantisme trivial, cela a donné la qualité « naturelle » de la propriété privée! Chez Rousseau, le contrat retrouvait, par le biais de la loi fondatrice, cette égalité originaire qui caractérisait l'homme naturel, mais cette fois animée par la raison consciente d'elle-même qui élabore son corps politique et sa Loi. Il faut entendre ceci comme le retour moralisé ou moralisateur à l'égalité ontologique naturelle originaire.

Au risque de choquer certains, j'avancerai que Rousseau a bien été le grand théoricien du contrat politique que d'aucuns connaissent, mais d'un contrat politique idéal dans le style de ce que Nietzsche appelait l'idéalisme de rêve, d'un contrat qui, au bout du compte, légitimait théoriquement la fondation de la bourgeoisie en tant que classe universelle, celle où l'enracinement et la langue sont secondaires par rapport au corps politique et à la loi sensée défendre la « naturalité » de la propriété privée. Et c'est bien cela que prouvèrent ses thuriféraires de la révolution française, lesquels s'empressèrent d'interdire tout regroupement ouvrier mettant en danger cette même propriété dont aujourd'hui le déploiement planétaire en confirme la vérité en sa totalité.

Quant à sa version des sauvages, nécessaire à justifier l'égalité ontologique et originaire retrouvées pour garantir le contrat social, elle a nourri les illusions de toute une cohorte d'anthropologues humanistes et socialisants qui faisaient d'un sauvage tout aussi imaginaire que les hommes sociaux du contrat, l'alternative heureuse aux malheurs de la civilisation moderne. Ces anthropologues ont pour nom Mauss, Lévi-Strauss, Clastres, Marshall Shalins<sup>32</sup> et d'autres moins célèbres<sup>33</sup>... Chacun portant à sa manière les traumatismes des grandes catastrophes humaines du XX<sup>e</sup> siècle, Mauss la boucherie de la Première Guerre mondiale, Lévi-Strauss celle la seconde et le génocide des juifs, Clastres les crimes de la guerre d'Algérie, Marshall Shalins ceux la guerre américaine au Vietnam<sup>34</sup>, il leur a semblé qu'avec

<sup>31</sup> André Tosel, « La fondation de la catégorie juridique chez Kant », in *Démocratie et libéralisme*, Paris, Éditions Kimé, 1995, p. 91-119, cf. p. 119.

<sup>32</sup> Marshall Shalins, *Stone Age Economics*, Aldine, 1972. Cf., le premier chapitre, « The Original Affluent Society ».

<sup>33</sup> Lire les critiques radicales de Remo Guidieri in *L'Abondance des pauvres*, Éditions du Seuil, Paris, 1984, cf., le chapitre intitulé « Essai sur le prêt »; lire encore du même auteur, *Après Bougainville*, Carnet-Livres, Le Puy-en-Velay, 2010.

<sup>34</sup> Il faut rendre hommage à Marshall Shalins qui se rendit au Vietnam pendant la guerre américaine pour y témoigner sa solidarité avec les Vietnamiens napalmisés et empoisonnés par la *Yellow Rain*, le défoliant massivement utilisé contre le Vietminh (et qui produit aujourd'hui encore des ravages génétiques)... De retour aux États-Unis il fut emprisonné un temps et son passeport confisqué pendant deux ans.

leur petit nombre, leurs armes primitives, leur mode de délibération, l'absence de sens de la propriété individuelle, la vie matérielle réglée par des besoins très réduits par rapport à notre confort, les sauvages représentaient un havre de paix relative que les mœurs criminelles des colonisateurs blancs avaient bouleversé au point de les entrainer vers la violence guerrière. Ceci n'est certes point faux, mais n'a rien affaire avec le postulat d'un prétendu pacifisme des sauvages antérieur à la colonisation. Pour ces derniers, les guerres chez les sauvages, aussi violentes fussent-elles, n'avaient jamais eu « théoriquement » rien de comparable à nos modernes boucheries humaines. Ces anthropologues avaient oublié, comme Rousseau et les penseurs de l'*Aufklärung* avant eux, qu'il n'y a pas de contrat pacifique qui fonde un peuple – fût-ce dans les socialisations archaïques –, sans que cependant ce peuple se soit auparavant constitué en tant que communauté linguistico-organique et se soit imposé sur un territoire avec un acte quelconque de violence initial. En effet, pour vivre et survivre ce peuple doit impérativement en imposer à lui-même et aux autres par la violence interne et/ou externe, engendrant ainsi par le forceps de la violence extrême, la guerre, la décision toujours politique d'être ce qu'il est comme il l'est et non autrement: chez les sauvages dans une socialisation parentale et totémique ou chez les moins sauvages dans un nouveau contrat. Il est vrai que sur ce point cardinal de la politique et du droit, j'appartiens à ceux qui pensent que la loi et le droit ne s'établissent comme tel qu'après la victoire militaire interne ou externe, c'est-à-dire après la victoire du plus fort. De fait, et en dernière instance, le contrat de Rousseau dissimule le fait que c'est toujours la loi du plus fort qui impose le contrat, et donc le droit par le fait accompli, même si, comme l'affirme Rousseau, *en droit*, la raison du plus fort n'est pas la meilleure<sup>35</sup>. Mais ne serait-il là que du *wishful thinking* ? Parce que la réalité politique, la seule qui intéresse l'analyste, est toujours toute autre. Ou, si l'on préfère, en termes machiavéliens : celui qui confronté à la *fortuna* (*Moïra*) ou appelé à elle, sait la capter à son profit, saisir dans les événements et les comportements des hommes le moment opportun (*Kairos*) pour imposer sa volonté, autrement dit sa *virtú*, c'est-à-dire, simultanément son courage et son intelligence politiques, c'est lui et lui seul qui fondera le contrat. Ainsi se crée un État légitimé par une loi organique quelle qu'elle soit, aussi bien celle de la monarchie absolue après la monarchie féodale que celle de la République après la Monarchie absolue, qui, au bout du compte, fondera un peuple-nation politique à un moment historique donné avec le droit positif de l'État de ce peuple-nation : dans la modernité ce fondement possède un nom, charte ou constitution. Or, cette légitimation est bien le résultat de ce que Carl Schmitt perçu dans l'hostilité, la possibilité du politique<sup>36</sup> et donc du contrat, mais aussi celle du

<sup>35</sup> Voir le commentaire appréciatif de Rousseau qu'en donne Derrida en quête sémantique du mot « raison », in *op. cit.*, p. 34.

<sup>36</sup> Ce qui veut aussi dire qu'il y a du politique même non-thématisé dans la nature belliqueuse de toutes les sociétés humaines y compris les plus primitives telles qu'elles sont décrites par les premiers voyageurs, explorateurs et missionnaires.

souverain, interprétée selon deux concepts: décision et exception souveraines, autrement dit, le droit d'exception comme marque suprême de la souveraineté transcendante.

Au-delà de ce constat, il n'est que le rêve offert par l'idéalisme transcendantal d'un monde pacifié et pacifique comme l'osa imaginer Kant dans l'un des textes les plus cocasses de la philosophie politique, celui qui a pour titre : *Projet pour une paix perpétuelle...*

LE « BON SAUVAGE » ET LA FONDATION DE LA POLITIQUE MODERNE :  
L'HYPOTHÈSE DE LA SOCIÉTÉ NATURELLE ET DE L'HOMME SAUVAGE  
CHEZ ROUSSEAU A-T-ELLE RÉSISTÉ À L'ÉPREUVE DU TEMPS ?

*Résumé*

Cet essai vise une approche critique renouvelée de l'hypothèse de Rousseau sur la nature irénique du « sauvage » avant la civilisation. L'auteur soumet l'hypothèse de Rousseau à l'épreuve de documents publiés par des explorateurs et disponibles à l'époque de Rousseau, et dont il avait la connaissance. Or Rousseau écarte tous les faits qui contredisent son hypothèse pour des raisons proprement théoriques. A l'aune de cette nouvelle appréciation, on mesure l'idéalisme radical de l'auteur du *Contrat social* qui refuse d'admettre et la socialisation initiale et la violence extrême (sauf exceptions rarissimes) des primitifs. Mais plus précisément, il s'agit de démontrer que Rousseau fait une dommageable confusion entre la socialisation inhérente aux espèces les plus primitives du genre homo et les sociétés étatiques pré-modernes et modernes ayant d'une manière ou d'une autre établi un contrat social plus ou moins explicite. Reprenant cette hypothèse, l'auteur de cet essai veut simplement montrer qu'il n'y a pas d'homme « sauvage » seul au monde et que la planète a été conquise par l'homme sorti d'Afrique parce que cet homme était précisément un être non seulement doué d'une intelligence théorico-pratique supérieure à tous les autres mammifères, mais surtout parce qu'il vivait et parlait une langue en société, certes de taille restreinte, mais suffisamment solidaire (i.e. socialisée) pour lui assurer dans les conditions d'extrême précarité de la néo-natalité, la possibilité d'une survie collective.

*Mots-clés:* Jean-Jacques Rousseau, homme sauvage, socialisation, contractualisation.

# NATURĂ – SOCIETATE CIVILĂ – STAT. CONDIȚIA UMANĂ ÎN MODERNITATE\*

ALEXANDRU MAMINA  
(Institutul de Istorie „Nicolae Iorga”)

Lectura comună a rousseauismului este aceea în registrul politic: după cum accentuează ideea contractului social ca acord de voință al părților (individizilor), sau condiția ca cetățeanul să poată fi eventual „forțat să fie liber” de către corpul politic, diverșii interpreți îl consideră fie ca reper al acțiunii democratice, fie ca anticipare a totalitarismului. Este un nivel de lectură valabil și important, care corespunde preocupării mai vechi a reflecției politice europene, de a găsi punctul de echilibru între interesul personal și interesul general într-o formulă de putere legitimă. Dincolo însă de politică, rousseauismul trimite la o chestiune de istorie culturală mai cuprinzătoare, ce privește semnificația și implicațiile conștiinței morale în modernitate, la intersecția dintre afirmarea individului empiric și proclamarea naturii umane generice.

Modernitatea, sau mai precis mentalul modern, s-a caracterizat prin percepția cantitativă asupra timpului, prin perspectiva mecanicistă și ulterior statistică asupra universului și a societății, prin sensul aplicat atribuit cunoașterii, prin realismul politic și preponderența spiritului mercantil; altfel spus – prin secularizarea gândirii și primatul eficient al factorului pozitiv. Curente de deiste și materialiste din epoca Luminilor au confirmat teoretic această orientare, pe care Revoluția a consacrat-o apoi în plan instituțional.

În raport cu evul mediu și inclusiv cu perioada de tranziție a Renașterii, modernitatea precizată din secolul al XVIII-lea a înregistrat așadar un deficit de „spiritual”, care a oferit prilej de contestare tuturor antimodernilor și contra-revoluționarilor, de la Joseph de Maistre – care susținea „divinizarea” legislației, până la René Guénon – care critica așa-numita „domnie a cantității”. Rousseauismul a reprezentat o încercare de surmontare a deficitului respectiv, o tentativă de acordare a modernității pozitive cu „idealul” moral, susceptibil pe de o parte să compenseze formalismul impersonal specific modern cu experiența personală, interiorizată emoțional, a condiției umane generice, iar pe de altă parte să ridice umanitatea din zona interesului egoist în aceea a principiilor universale.

\* Comunicare susținută la 19 noiembrie 2012, în cadrul colocviului *Jean-Jacques Rousseau și rousseauismul la 300 de ani de la naștere: o lectură critică*, organizat în cadrul „Atelierului pentru studiul ideilor politice contemporane” la Institutul de Istorie „Nicolae Iorga”.



O asemenea încercare poate părea surprinzătoare, atâta timp cât Jean-Jacques Rousseau invoca individul redus la libertatea voinței sale de a încheia convenții, și atâta timp cât identifica drept factor motivațional în acțiunea omului dorința de bunăstare<sup>1</sup>. Pe această cale, în absența determinărilor calitative de stare sau corporație, ar fi ajuns ușor la înțelegerea existenței ca relaționare de piață, deci la mercantilismul și pragmatismul de factură burgheză, fie în varianta *do ut des* (Benjamin Franklin), fie ca *Realpolitik* (Otto von Bismarck). Reprezentarea familiei ca familie nucleară, centrată pe emanciparea morală și materială a copiilor de sub autoritatea părintească, putea să împingă în aceeași direcție<sup>2</sup>. În definitiv, era tocmai modelul antropologic observat de către Emmanuel Todd în substratul valoric al capitalismului anglo-saxon, individualist și concurențial *par excellence*<sup>3</sup>.

Răspunsul rousseauist a survenit pe două paliere: cel filosofic și cel istoric. Din punct de vedere filosofic, a integrat particularul și generalul – adică centrarea pe individul concret și vocația idealului – prin afirmarea compasiunii ca element structurant al umanității. „Așadar e foarte sigur – arăta el – că mila este un sentiment natural care, moderând, în fiecare individ influența iubirii de sine, contribuie la conservarea mutuală a întregii specii. Ea ne face să alergăm fără a sta pe gânduri în ajutorul aceluia pe care îi vedem suferind; ea este aceea care, în starea de natură ține loc de legi, de moravuri și de virtute, cu avantajul că nimeni nu este ispitit să nu asculte glasul ei blând; ea va împiedica pe orice sălbatic robust să răpească unui copil sau unui moșneag infirm hrana dobândită cu greutate, dacă speră că va putea să și-o găsească pe a sa în altă parte; ea este aceea care, în locul sublimei reguli de justiție bazată pe rațiune: *Ce ție nu-ți place, altuia nu-i face*, inspiră tuturor oamenilor această maximă de bunăătate naturală, mult mai puțin perfectă decât precedenta, dar poate mai utilă: *Asigură-ți binele făcând cât mai puțin rău altuia*. Într-un cuvânt, în acest sentiment natural, mai curând decât în argumente subtile, trebuie căutată cauza repulsiei pe care orice om o va avea când va fi vorba să facă rău, fie și independent de maximele educației”<sup>4</sup>. Mila, compasiunea se manifesta prin intermediul persoanei propriu-zise, al individului corporal cu sentimente naturale, dar prin aplicabilitatea generică și caracterul de *valoare* universală scotea individul din zona de referință strict pozitivă, ridicându-l în sfera ideală a principiilor morale eterne. Prin compasiune, idealul devenea reper eficient în viața cotidiană.

Din punct de vedere istoric, Jean-Jacques Rousseau a formulat o dialectică *sui generis* a condiției umane prin prisma conștiinței morale, care să lămurească neconcordanța dintre sentimentul natural și practica socială, și totodată să releve

<sup>1</sup> J.-J. Rousseau, *Discurs asupra originii și fundamentelor inegalității dintre oameni*, București, Editura Științifică, 1958, p. 121.

<sup>2</sup> Idem, *Contractul social*, București, Editura Științifică, 1957, p. 84.

<sup>3</sup> Emmanuel Todd, *L'illusion économique. Essai sur la stagnation des sociétés développées*, Gallimard, (1998), p. 33.

<sup>4</sup> J.-J. Rousseau, *Discurs...*, și urm., p. 109.

condițiile politice ale conformității cu idealul. El a explicat astfel evoluția umanității ca procesualitate, ca parcurs de la starea naturală (teza) în care omul exista spontan ca ființă liberă și compasivă, la societatea civilă (antiteza) în care acesta se înstrăina de sine și de semenii prin competiția egoistă și aservire, pentru a ajunge la organizarea politică (sinteza) în care omul își putea redobândi natura compasivă și libertatea, dar nu ca atitudini spontane, ci în urma unei decizii conștiente și a instituirii unui sistem normativ care să împiedice revenirea la confruntare și la înstrăinarea morală. Legătura dintre starea naturală și organizarea politică se realiza așadar mediat, în lumina experienței și a învățămintelor din etapa societății civile. Traseul era analog celui imaginat în creștinism, în care omul trecea de la starea paradisiacă a comunicării personale cu Dumnezeu la aceea sub păcat, în care pierdea contactul direct și conștiința asemănării cu Dumnezeu, pentru a le regăsi în Viața de Apoi, când, în virtutea experienței și a cunoașterii asimilate sub păcat, nu avea să mai recadă din adevărata lui identitate spirituală.

Neconcordanța practicii sociale cu mila naturală și cauzalitatea istorică se datorau în egală măsură unui tip de atitudine, unei anumite orientări psihologico-morale pe care am desemna-o drept reificare simbolică (sau pur și simplu conformism extravert), prin care omul își substituia sinelui autentic opinia celorlalți și bunurile de prestigiu, le *valoriza* și se identifica prin valorizare cu ele. „Fiecare începe să-i privească pe ceilalți și vrea să fie privit. Stima publică începe să fie prețuită. [...] Acesta a fost primul pas spre inegalitate și în același timp spre viciu. Din aceste prime preferințe s-au născut, pe de o parte, vanitatea și disprețul, pe de altă parte, rușinea și invidia. Tulburările pricinuite de această nouă sămânță de vrajbă au avut urmări funeste pentru fericirea și inocența oamenilor”<sup>5</sup>.

Factorul cel mai eficient în acest proces l-a constituit proprietatea, în calitatea sa de suport obiectiv al condiționării subiective, căci omul care nu posedă nimic, autosuficient și mulțumit în starea lui naturală, nu putea fi obligat (motivată) să dea ascultare altcuiva. Aservirea decurgea numai din dependența mutuală a oamenilor legați prin interese materiale, într-un sistem în care proprietatea se asocia cu nedreptatea<sup>6</sup>. Pentru Jean-Jacques Rousseau proprietatea apărea ca sursă și instrument al exploatării economice numai în mod subsecvent, deși pregnant. El o evalua în primul rând din perspectivă morală, mai degrabă sub raportul *sentimentului de posesiune* care scinda mental și relațional umanitatea naturală, introducând în lume spiritul conflictual și suferința celui care tânjea după ceva<sup>7</sup>. Era un unghi de vedere pătrunzător, asemănător de altminteri și celui creștin, dacă ținem seama de afirmația evanghelică potrivit căreia „unde vă este comoara, acolo va fi și inima voastră” (*Luca*, XII, 34). Astfel, în măsura în care a explicat condiționarea

<sup>5</sup> *Ibidem*, p. 125–126.

<sup>6</sup> *Ibidem*, p. 127.

<sup>7</sup> A se vedea și observația lui Pierre Manent referitoare la înclinația oamenilor de a se compara. Pierre Manent, *Istoria intelectuală a liberalismului*, București, 1992, p. 106.

individului și dezumanizarea prin atașamentul interior față de imagini și lucruri, Jean-Jacques Rousseau a premers criticilor existențialiști ai înstrăinării în societatea de consum.

Transformarea conștiinței morale naturale se obiectiva în diferitele forme de agregare umană, de la solidaritatea spontană la confruntarea indusă, apoi la cooperarea raționalizată. În acest proces, binele era asimilat umanității originare din starea naturală, pe când răul se evidenția ca alienare, ca non-umanitate în contextul sociabilității prepolitice. Răul ca autoînstrăinare morală corespundea concepției răului ca *privatio boni*, ceea ce deschidea posibilitatea recuperării esențiale a naturii umane, estompată printr-o reflexivitate străină de ea însăși dar menținându-se ca potențialitate ontologică, pentru a fi reactualizată în faza organizării politice.

La capătul procesului dialectic, Jean-Jacques Rousseau identifica așadar condițiile reconfigurării societății ca ansamblu comunitar conform moralei naturale și esenței umane în fond. Aceste condiții se cuprindeau în ideea contractului social, conceput ca „asociație care să apere și să protejeze cu toată forța comună persoana și bunurile fiecărui asociat și în cadrul căreia fiecare dintre ei, unindu-se cu toți, să nu asculte decât de el însuși și să rămână tot atât de liber ca și mai înainte”<sup>8</sup>. Prin însăși calitatea sa de acord al voinței părților, contractul traducea libertatea funciară a individului în sine, fără determinările de rang sau de avere din perioada aservirii prepolitice, iar prin atributul social consacra sensul etic al elaborării instituționale, ca organizare conștientă în spiritul moralei naturale a solidarității. Statul rezultat prin contractul social trebuia să materializeze normativ principiul constitutiv al naturii umane, sau altfel spus – umanitatea întrevăzută ca valoare morală. Prin atare procedeu idealul era inserat în structura existenței materiale, care la rândul ei se justifica funcțional prin raportarea la acesta.

Sub aspectul conotației etice pozitive a statului integrator, în antiteză cu destrămarea inerentă sistemului feudal<sup>9</sup>, viziunea lui Jean-Jacques Rousseau reflecta o concepție oarecum comună în societatea savantă a epocii, întrucât conducerea politică, în numele interesului general și abstract, se asocia mai ușor cu primatul rațiunii universale decât o făcea regimul intereselor particulare contingente. Era o evaluare ce a atins ulterior culmea elaborării teoretice în filosofia hegeliană a dreptului, și care îl va fi influențat la un moment dat și pe „tânărul” Karl Marx, pe vremea când aprecia statul ca „împărăție spirituală naturală”<sup>10</sup>.

Oamenii organizați politic nu mai erau însă ființele autosuficiente și ingenue din starea naturală, ci indivizi relaționali și raționali, posesori de bunuri stabile și conștienți de interesele lor în raporturile cu semenii. În aceste circumstanțe, scopul

<sup>8</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Contractul social*, și urm., p. 99.

<sup>9</sup> Acesta ar fi reprezentat „cel mai absurd sistem din câte au existat vreodată, potrivit oricărui principii ale dreptului natural și ale oricărei bune politici”. *Ibidem*, p. 93.

<sup>10</sup> Karl Marx, *Cu privire la comisiile stărilor din Prusia*, în Karl Marx, Friedrich Engels, *Scieri din tinerețe*, București, Editura Politică, 1968, p. 226.

contractului social era să-i facă nu numai raționali ci și rezonabili, capabili să-și agrementeze interesele cu ale celorlalți pe terenul formal al acordului politic – singurul pe care se regăseau reuniți în identitatea lor esențială de ființe libere, fără alte precizări de corp constituit în interiorul ansamblului civic. Oamenii se acceptau, negociau și cooperau doar dacă nu se mai percepeau ca diferiți calitativ, adică inegali din punct de vedere juridic.

Concret, această regăsire morală și legală era posibilă prin intermediul a două instituții: votul și proprietatea. Votul traducea libertatea și egalitatea naturală a voințelor în acțiune, în timp ce titlul de proprietate, în măsura în care era confirmat și garantat de stat, îl ferea pe deținător de spoliери și de abuzurile celor mai puternici, specifice fazei prepolitice<sup>11</sup>. Jean-Jacques Rousseau nu se iluziona în legătură cu dispariția proprietății și nici nu considera necesar acest lucru. Proprietatea constituia un rău moral și social în absența statului care să o reglementeze *de jure*, atunci când exista numai ca drept al celui mai tare sau al primului ocupant, deci în coordonatele unei societăți bazate pe forță, înfruntare și aservire. În sistemul organizării politice însă, legea adoptată prin vot consacra forța dreptului, cooperarea prin deliberare și libertatea individuală. Din moment ce legea exprima finalmente voințele particularilor, ar fi fost puțin probabil ca aceștia să decidă la nivel general ceva care i-ar fi afectat pe fiecare în parte. Prin urmare, oamenii puteau să uzeze în cadrul legal de proprietate fără ca prin aceasta să mai atragă inegalitatea și aservirea. Mai mult, diseminarea socială a proprietății, care conferea același titlu juridic tuturor, era susceptibilă să favorizeze simbolic regăsirea identitară a locuitorilor unui stat, precum și să ofere garanții libertății individuale. Astfel, statul cel mai bun părea să fie republica democratică a micilor proprietari, ai cărei cetățeni nu erau nici atât de bogați încât să fie pervertiți de huzur și să piardă gustul virtuții, nici atât de săraci încât să aibă nevoie de ajutoare din afară<sup>12</sup>.

Remarcăm trimiterea la virtute înțeleasă ca virtute civică, așadar ca angajament al individului-cetățean atât față de conțetățeni, cât și față de stat – ca materializare publică a sumei voințelor particulare. Acest angajament, care consta într-o atitudine de solidaritate cu ceilalți, luați în parte sau ca ansamblu, era forma de manifestare a moralei naturale în etapa organizării politice. Omul modern, trecut prin școala egoismului și a confruntării cu semenii, nu mai era înclinat în mod spontan către bunăvoință și înțelegere, sau era numai în spațiul privat. În consecință, morala naturală a întrajutorării era filtrată acum prin decizia rațională a optimizării condițiilor de viață, prin conștiința nevoii de cooperare cel puțin în spațiul public. Totuși, nu era vorba de un calcul utilitarist pur și simplu, ci de o decizie prin care rațiunea reîntâlnea morala empatiei naturale, așa încât virtutea civică presupunea totodată încărcătura afectivă a solidarității politice, în varianta patriotismului și a spiritului de sacrificiu pentru ceilalți – după modelul eroismului republican antic.

<sup>11</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Contractul social*, și urm., p. 108–110.

<sup>12</sup> Idem, *Discurs...*, și urm., p. 59.

Omul modern, sau individul-cetățean, nu se reducea așadar la calitatea de proprietar sau la cea de alegător, care prin ele însele nu-l scoteau obligatoriu din postura de ins indiferent față de interesul general. Virtutea civică, însă, îl transforma în proprietar implicat prin dreptul de vot în treburile statului și îl orienta în sensul idealului etic al solidarității interumane. În felul acesta, omul modern își actualiza interior o vocație spirituală *sui generis*, iar societatea modernă se înălța din zona intereselor particulare grosiere, în aceea a principiilor universale nobile.

Aici argumentația rousseauistă atingea cheștiunea sensibilă a relației dintre individ și autoritatea publică, în care s-a originat una dintre cele mai ample dispute ale politicii moderne. Autorii de inspirație liberală i-au reproșat acreditarea preeminenței statului în raport cu individul, care la o adică putea fi „forțat să fie liber”, așa cum s-a întâmplat în timpul dictaturii de salvare publică a iacobinilor, când atașamentul față de virtutea civică republicană condiționa libertatea personală<sup>13</sup>. În fond, liberalii reproșau rousseauismului un anume potențial exclusivist și tendința de a legitima tirania comunității asupra individului.

Fără a intra în amănuntele acestei dispute, precizăm numai două aspecte. În primul rând, că Jean-Jacques Rousseau a circumscris posibilitatea de a-l forța pe individ „să fie liber” în zona obligațiilor publice față de stat (plata impozitelor, apărarea țării, respectarea legii), fără să atingă libertatea conștiinței sau domeniul privat<sup>14</sup>. Intervenția statului în această zonă s-a produs oarecum ca efect pervers în conjunctura particulară a Revoluției, pe fondul disputelor provocate de Constituția civilă a clerului, care nu datorează nimic rousseauismului, ci mai degrabă gallicanismului din vremea Vechiului Regim. În al doilea rând, precizăm că dincolo de retorica declarativă a „individului împotriva statului”, existența statului, oricât de liberal ar fi, presupune cu necesitate posibilitatea constrângerii legale a individului de către autoritatea publică. Aceasta nu înseamnă însă preeminența ontologică și etică a ansamblului comunitar față de individ – conform viziunii contrarevoluționare –, ci numai o preeminență funcțională, defensivă, ca drept al statului de a impune cu forța respectarea legii adoptate în comun, în momentul în care unul dintre „contractanți” violează acordul social și îi afectează în acest fel pe ceilalți. Este logica după care a procedat Maximilien Robespierre, dar și Abraham Lincoln atunci când nu a acceptat secesiunea Sudului, protejând ansamblul împotriva agresiunii părții. Reamintim că Jean-Jacques Rousseau nu a opus statul individului, ci „societății civile”; rațiunea statului nu era să-și subordoneze individul, ci tocmai să-i asigure libertatea amenințată în etapa existenței prepolitice.

<sup>13</sup> Pentru François Furet, Keith M. Becker sau Iser Wolloch, de pildă, Teroarea se afla înscrisă în concepția rousseauistă a voinței generale opusă raționalității sociale, care privilegia unitatea în detrimentul diferențelor. A se vedea în această privință Roger Chartier, *Les origines culturelles de la Révolution française*, Éditions du Seuil, (2000), p. 293.

<sup>14</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Contractul social*, și urm., p. 105–106.

În practică se întâmpla însă că, deși statele datau de sute de ani, libertatea individuală nu era asigurată decât în mică măsură, în organizări precum republica Genevei sau eventual monarhia engleză. După cum puterea revenise unuia singur, unei părți a societății sau tuturor locuitorilor, contractul social se materializase sub forma regalității, aristocrației sau republicii, astfel încât se înregistra un decalaj între formula ideală, democratică, a contractului și diferitele elaborări concrete. Acest decalaj au încercat să-l recupereze revoluțiile democratice și mișcările populare din secolul al XIX-lea, în sensul a ceea ce anticipa Jean-Jacques Rousseau scriind despre „ultima treaptă a inegalității și sfârșitul spre care tind toate celelalte, până când noi revoluții vor dizolva cu totul guvernământul sau îl vor apropia de așezământul legitim”<sup>15</sup>.

Mai semnificativ ni se pare însă rousseauismul din punctul de vedere al istoriei culturale, întrucât angajează o problematică fundamentală a mentalului modern pe care am indicat-o la început, și anume aceea a raportului dintre formalizarea cantitativă a existenței și factorul spiritual în accepțiune largă – înțeles ca ideal fondator al ființei și ca experiență interioară a idealului respectiv, care poate fi religios, moral ori social, în proporții și întrepătrunderi diferite. În termenii psihologiei analitice, am spune că mentalul modern începea să se resimtă după erodarea afectivă a simbolurilor creștine cu valoare arhetipală, căutând în compensație alte reprezentări care să-i asigure echilibrul între conștiința existenței materiale și propensiunile spirituale mai mult sau mai puțin inconștiente. Fenomenul avea să ajungă la apogeu odată cu Friedrich Nietzsche, care pe fondul decreștinării l-a substituit pe Dumnezeu cu Zarathustra, reconvertind de fapt imaginea aferentă impulsului psihic<sup>16</sup>.

În punctul de început al acestor căutări, Jean-Jacques Rousseau a acreditat ca ideal cu implicații emoțional-atitudinale morala bunăvoinței naturale, recunoscutibilă în sentimentul firesc al compasiunii și în devenirea democratică prin cooperare a umanității. El a operat așadar o sinteză între percepția cantitativă a individului fără alte atribute decât voința liberă, și conținutul moral calitativ implicit în obiectivarea publică a cantității nondiferențiate. Mai precis, el acredita individualismul formal și democrația cantitativistă cu vocația idealului, întrucât numai universalismul nediferențiat al democrației corespundea cuprinderii generale a moralei naturale. Omul nu se definea ca atare și nu reușea să trăiască împăcat, adică în acord interior cu principiul inerent condiției sale, decât în contextul unei relaționări formalizate cu semenii, pentru că numai o asemenea relaționare îi permitea regăsirea identității esențiale și a solidarității cu aceștia, pe când însemnele de stare și de rang îi alterau

<sup>15</sup> Idem, *Discurs...*, și urm., p. 150.

<sup>16</sup> C.G. Jung, *Opere complete. Arhetipurile și inconștientul colectiv*, vol. 1, (București), Trei, 2003, p. 24, 46.

percepția asupra adevăratei sale naturi universale. Intervenea aici o tentativă de refondare a umanității prin regenerarea sa moral-spirituală, de unde și profetismul remarcat de Robert Darnton în legătură cu înțelegerea lecturii ca împărțășire a unui adevăr divin, în maniera calvinistă, jansenistă sau pietistă<sup>17</sup>.

Rousseauismul a inaugurat în acest fel o direcție intelectuală specifică modernității, care viza acomodarea perspectivei formal-cantitativiste cu „spiritualitatea”, prin asimilarea teoretică și totodată afectivă a unui reper ideal susceptibil să orienteze calitativ existența. Încă din perioada romantică, impregnată de raportarea la un referențial superior oarecare, mai mulți autori au susținut împlinirea morală a individului prin asimilarea cu destinul supraindividual semnificat pozitiv, fie că era vorba de afirmarea istorică a națiunii – după cum considera Jules Michelet –, fie de participarea la conceptul general al Eticului – invocată în filosofia hegeliană a dreptului. Același lucru a fost sesizabil mai târziu la marxiștii de inspirație neokantiană și la existențialiști, preocupați de fundamentarea etică principală a acțiunii omului, prin promovarea binelui general obiectivat de clasa muncitoare – așa cum proceda Max Adler – sau prin solidaritatea cu ceilalți oameni în prezent și în succesiunea prezenturilor – despre care scria Albert Camus.

Gândirea lui Jean-Jacques Rousseau a fost așadar ilustrativă ca demers și ca „metodă” pentru mentalul modern, indiferent dacă soluțiile propuse mai par sau nu convingătoare. Un mental confruntat progresiv cu deficitul de spiritualitate și cu evacuarea sacralului din spațiul public, încercând totuși să redescopere spiritualul prin reflecție personală și în conștiința proprie. Mitul, ritualul și simbolul nu au dispărut complet din societatea modernă. O demonstrează gesturi spontane precum acela de a planta „arbori ai libertății” – cu semnificația arhaică de *axis mundi* în noul univers politic și civil, o demonstrează de asemenea emergența figurilor feminine cu încărcătură arhetipală – de la aceea a Mariannei până la Libertatea lui Eugène Delacroix, ca să nu mai amintim de reconvertirea ceremonialului mitico-religios, ca reînnoire periodică a originilor, sub forma sărbătorii revoluționare. Toate s-au petrecut însă într-un cadru instituțional laicizat și neutru ideologic, pe fondul trecerii de la dreptul divin la formalizarea civică a puterii. Credința, căutările spirituale s-au desfășurat astfel în afara sancțiunii eclesiastice și politice, devenind – conform liberalilor și social-democraților în egală măsură – probleme de interes privat. Se poate ca pe această cale prestigiul lor social să fi suferit, dar autenticitatea la nivel individual a avut de câștigat. Omul modern trăiește într-un spațiu public secularizat, dar este mai liber decât omul medieval în chestiunile de credință și de edificare spirituală personală.

<sup>17</sup> Robert Darnton, *Marele masacru al pisicii, și alte episoade din istoria culturală a Franței*, (Iasi), Polirom, 2000, p. 201.

NATURE – SOCIÉTÉ CIVILE – ÉTAT.  
LA CONDITION HUMAINE EN MODERNITÉ

*Résumé*

L'article est une démarche d'histoire culturelle sur les propos moraux et politiques de Jean-Jacques Rousseau, en tant que illustratifs pour les traits et les enjeux de la condition humaine en modernité. On observe ainsi, à travers une dialectique qui conduit de la nature par la société civile vers l'État, l'effort de trouver un système institutionnel qui pourra correspondre également à l'avènement de l'égalité formelle et au besoin d'un idéal ressenti affectivement. La pensée rousseauiste se développe donc autour de l'idée de la vertu civique, qui comprend la représentativité quantitative et le sentiment de solidarité avec les semblables.

*Mots-clés:* Jean-Jacques Rousseau, modernité, idéal moral, vertu civique.



## STEPHEN GOLDNER ȘI FABRICA DE CONSERVE DE CARNE DIN GALAȚI (1844–1852)

CONSTANTIN ARDELEANU

(Facultatea de Istorie, Universitatea „Dunărea de Jos”)

### I. INTRODUCERE

La mijlocul secolului al XIX-lea, publicul britanic urmărea cu un interes enorm soarta expediției arctice a lui John Franklin, cea mai importantă misiune de explorare a Amiralității, poate echivalentul unei călătorii cosmice din zilele noastre. După trei alte aventuri polare (1818, 1819–1822 și 1825–1827) și o perioadă în care fusese guvernator al Tasmaniei (1836–1843), sir John Franklin s-a implicat în organizarea unei noi călătorii arctice, ce-și propunea să cartografieze regiunile necunoscute ale coastelor canadiene și să găsească atât de căutata „trecere de nord-vest”, legătura dintre Oceanele Atlantic și Pacific peste mările înghețate ale Nordului. Având la dispoziție două moderne vase cu aburi, „HMS Erebus” și „HMS Terror”, dotate cu cele mai performante dispozitive de navigație ale vremii și cu provizii îndestulătoare pentru trei ani, expediția condusă de aproape sexagenarul Franklin a pornit din portul Greenhithe în dimineața zilei de 19 mai 1845. După o scurtă oprire în Groenlanda, cele două bastimente, cu un echipaj de 129 marinari, s-au îndreptat spre regiunea Golfului Baffin și mai departe, dincolo de Strâmtoarea Lancaster. La doi ani de la debutul călătoriei, lady Jane Franklin, soția comandantului misiunii, a solicitat Amiralității să trimită echipaje de salvare, dar funcționarii londonezi nu au dat curs cererii decât anul următor, când, conform calendarului inițial, se epuizau proviziile imbarcate în magaziiile celor două nave. Faima lui Franklin și o recompensă de 20.000 £ au motivat un lung șir de încercări de căutare și salvare, în care au pierit sute de alți marinari sau simpli aventurieri<sup>1</sup>, alimentând și mai mult emoția publică din jurul captivantului mister boreal. Primele urme ale misiunii lui Franklin – o tabără de iarnă și mormintele a trei marinari morți în iarna 1845–1846 – au fost găsite, în anul 1850, pe Insula Beechey, în canalul Wellington. Alte informații au fost obținute în anii următori de la locuitorii inuiți, martorii tăcuți ai tentativelor oamenilor lui Franklin de a se salva în pustiul de gheață din nordul Canadei.

<sup>1</sup> W. Gillies Ross, *The Type and Number of Expeditions in the Franklin Search 1847–1859*, în „Arctic”, Calgary, vol. 55, 2002, nr. 1, p. 57–69.

Acesta era contextul în care, în anii 1851–1852, Amiralitatea a fost zguduită de un imens scandal, când s-a aflat că o parte semnificativă a proviziilor de carne conservată luate la bordul navelor „HMS Terror” și „HMS Erebus” fusese livrată de Stephen Goldner, unul dintre cei mai mari contractori ai Marinei britanice, atunci anchetat pentru calitatea îndoielnică a produselor sale. Suspiciunea că acestea erau nesigure pentru consumul uman a fost extrem de populară în epocă, sintagma „conserva lui Goldner” ajungând să capete sensul de „înșelătorie, țepă”, mai ales după ce o Comisie parlamentară de analiză a cărnii conservate achiziționate de Amiralitate a condus un veritabil proces de acuzare publică a lui Goldner. Câțiva ani mai târziu, în 1859, Francis Leopold McClintock a descoperit, pe Insula Regelui William, dovezile care au făcut lumină în privința destinului expediției: prinse între ghețuri (septembrie 1846), cele două vase au fost abandonate, iar supraviețuitorii au pornit pe gheață și uscat către sud, în încercarea de a ajunge la cele mai nordice avanposturi din Canada britanică. Vremea potrivnică, resursele limitate de hrană și faptul că nu erau pregătiți pentru o asemenea călătorie au dus la pieirea tuturor marinarilor.

Interesul pentru călătoria lui Franklin a rămas uriaș încă de atunci, atât în lumea istoricilor sau geografilor, cât și în rândurile antropologilor sau medicilor, care încearcă să determine cauzele ce au contribuit la deznodământul tragic al misiunii. Investigații întreprinse recent asupra cadavrelor câtorva dintre marinari, păstrate în condiții bune în ghețurile polare, concordă în opinia că avem de-a face cu un veritabil dezastru medical, de care n-au fost străine alimentele consumate (în primul rând conservele de carne de vită sau de porc). Astfel, unii cercetători consideră că nivelul ridicat de plumb din alimente, determinat de modul în care se realiza, pe bază de cositor, etanșarea conservelor, a jucat un rol de seamă în eșecul expediției (intoxicația cu plumb cauzează anorexia, starea de oboseală și slăbiciune acută, nevrită periferică, colici intestinale sau manifestări precum anxietatea sau paranoia)<sup>2</sup>, în vreme ce alți specialiști asociază cele mai nefaste consecințe ale consumului de alimente contaminate cu apariția botulismului de tip E, endemic în regiunile arctice<sup>3</sup>.

Fără a insista prea mult asupra acestor considerații medicale, menționăm că modalitatea de conservare a cărnii a făcut obiectul unei detaliate anchete parlamentare în Marea Britanie, în primăvara anului 1852. Cum principalul contractor al Marinei regale, Stephen Goldner, fabrica cea mai mare parte a produselor sale în manufactura de la Galați, departe de posibilitățile de control ale inspectorilor de igienă sau calitate, investigațiile din epoca victoriană au făcut numeroase referiri la

<sup>2</sup> A se vedea Owen Beattie, John Geiger, *Frozen in Time. Unlocking the Secrets of the Franklin Expedition*, New York, 1990, *passim* și Richard Bayliss, *Sir John Franklin's Last Arctic Expedition: a Medical Disaster*, în „Journal of the Royal Society of Medicine”, vol. 95, 2002, nr. 3, p. 151–153.

<sup>3</sup> B. Zane Horowitz, *Polar Poisons, Did Botulism Doom the Franklin Expedition?*, în „Clinical Toxicology”, vol. 41, 2003, nr. 6, p. 841–847.

situația stabilimentului industrial de la Dunăre. Deși „numele de Moldova a fost des vehiculat în chestiunea proviziilor conservate ale dlui Goldner și a fraudelor practicate la adresa Oficiului de aprovizionare al Marinei”<sup>4</sup>, iar „fabrica de conserve de carne care i-a adus dlui Goldner o faimă de neînviat” era privită cu mare interes de călătorii englezi ajunși la Galați<sup>5</sup>, totuși informațiile privind această manufactură sunt extrem de sărace în vasta istoriografie legată de ultima misiune arctică a lui John Franklin, în tratatele de istorie a alimentației sau în lucrările de istorie a economiei în principatele române. Pornind de la aceste premise, studiul de față își propune să prezinte, pe baza documentelor identificate în arhivele din România și Marea Britanie, activitatea lui Goldner în Moldova, de la inaugurarea fabricii sale (1844) și până în anul 1852, când afacerea a fost preluată de alți doi investitori britanici, foști asociați ai lui Goldner.

## II. ACORDUL CU AUTORITĂȚILE DIN MOLDOVA

Stephen Goldner a ajuns în Moldova în mai 1844, cu un pașaport britanic eliberat la Hamburg. Samuel Gardner, consulul britanic la Iași, și Robert Gilmore Colquhoun, consul general al Marii Britanii în principate, cu oficiul la București, aflat atunci în vizită în capitala Moldovei, l-au prezentat domnitorului Mihail Sturdza și altor înalți demnitari locali. După discuții preliminare, investitorul a solicitat Departamentului Treburilor Dinlăuntru autorizația de a înființa o zalhana și o fabrică de conserve din carne de vită în portul Galați<sup>6</sup>.

Printr-un decret domnesc datat 26 iulie 1844, Goldner a primit privilegiul solicitat, motivat de avantajele avute de crescătorii de vite din principat, dar și de profiturile pe care urma să le obțină Vistieria. Acordul cuprindea următoarele prevederi: nici o fabrică folosind același sistem mecanic nu se putea înființa la Galați pe durata privilegiului – 10 ani; guvernul îi acorda lui Goldner dreptul de a folosi localul fostei carantine de la Galați, cu clădirile și cheiurile aferente, facilitățile fiindu-i oferite fără plata vreunei chirii, dar cu obligația de a le returna „în bună ordine”, fără vreo despăgubire pentru amenajările și îmbunătățirile ulterioare; Goldner urma să plătească Vistieriei jumătate de galben (ducat) pentru fiecare vită sacrificată, dar toate mărfurile exportate erau scutite de plata taxelor vamale sau a oricăror alte taxe, aceeași dispensă fiind acordată și pentru importul cutiilor metalice în care erau ambalate produsele de origine animală; în fine,

<sup>4</sup> The National Archives, Londra, Foreign Office, FO 78/901 (în continuare cităm FO), f. 67 (Iași, consulul Samuel Gardner către Malmesbury, 27 august 1852).

<sup>5</sup> Laurence Oliphant, *The Russian Shores of the Black Sea in the Autumn of 1852 with a Voyage down the Volga and a Tour through the Country of the Don Cossacks*, Edinburgh, London, 1854, p. 349–350; „Înainte de a ajunge la Galați, am vizitat o fabrică de carne conservată, care înainte a aparținut binecunoscutului Goldner” – Patrick O’Brien, *Journal of a Residence in the Danubian Principalities, in the Autumn and Winter of 1853*, London, 1854, p. 22.

<sup>6</sup> FO 78/608, f. 92 (Iași, Gardner către John Bidwell, 3 octombrie 1844).

contractorul putea importa animale vii, când piața internă nu-i asigura necesarul de materie primă, fără plata poșlinei (taxa vamală) pe vite<sup>7</sup>.

Aceste condiții extrem de avantajoase au stat la originea unui lung conflict cu viceconsulul britanic la Galați, Charles Cunningham, care, după ce inițial a acordat protecție consulară fabricii lui Goldner, și-a schimbat radical opinia<sup>8</sup>. Instituția jurisdicției consulare, de care puterile europene beneficiau în principate, era vitală pentru investitorii străini care făceau afaceri în Țara Românească și Moldova. Pe baza statutului lor special, sudiții se bucurau nu doar de privilegiu fiscal, ci și de dreptul ca disputele civile și penale în care erau implicați să fie rezolvate prin intermediul consulatelor, în conformitate cu legile proprii<sup>9</sup>. Obiecțiile lui Cunningham, expuse în mai multe rapoarte, priveau stipulațiile din contractul lui Goldner, care plasau fabrica de la Galați în afara prevederilor tratatului anglo-turc de la Balta Liman (1838), prin care erau desființate toate monopolurile interne din Imperiul otoman: „dacă Goldner a încheiat un tratat propriu cu guvernul local, de ce a apelat la viceconsulat pentru respectarea sa?” Aluziile la acordul comercial din 1838 erau oarecum forțate, căci Cunningham, ca de altfel întreg corpul diplomatic din principate, protestase împotriva aplicării lui în Moldova și Țara Românească, unde sistemul taxelor vamale era mai favorabil decât în restul imperiului. Însă viceconsulul n-a pierdut ocazia să condamne monopolul și scutițiile fiscale obținute de Goldner, care puteau stârni nemulțumirea celorlalți producători și negustori locali. Jurisdicția consulară avea rolul să-i protejeze pe investitorii străini abuzați de autoritățile moldovene, or, dimpotrivă, Goldner era extrem de avantajat de acestea. Cum antreprenorul nu era britanic prin naștere (și nici nu primise, la acea dată, naturalizarea) și încheiasse un acord contrar tratatului ce reglementa activitatea supușilor britanici în Imperiul otoman (1838), Cunningham a refuzat să acorde protecție consulară fabricii lui Goldner, dar și să sprijine autoritățile de la Galați în încasarea unei taxe neprevăzute în tariful oficial<sup>10</sup>.

Goldner a răspuns în termeni duri, făcând aluzie la sprijinul primit, când îi fusese acordat privilegiul, din partea consulilor britanici la Iași și București. Considerând decizia viceconsulului una ridicolă, cerea satisfacție urgentă<sup>11</sup>, pentru

<sup>7</sup> FO 78/792, f. 106–107 (copie franceză a acordului); Leonid Boicu, *Industria în Moldova între anii 1848 și 1864*, în V. Popovici, C. C. Angheliescu et al. (coord.), *Dezvoltarea economiei Moldovei între anii 1848 și 1864*, București, 1963, p. 224; Emeric Mihály, Sara Mihály, *Din istoria industriei alimentare din Galați în a doua jumătate a secolului al XIX-lea*, în „Danubius”, Galați, I, 1967, p. 238; Paul Păltănea, *Istoria orașului Galați de la origini până la 1918*, ediția a II-a, vol. I, Galați, 2008, p. 280; o expunere mai literară în Tudose Tatu, *Istoria trudită a fabricilor uitate*, Galați, 2008, p. 80–81.

<sup>8</sup> FO 78/608, f. 98 (Galați, viceconsulul Charles Cunningham către Gardner, 14 octombrie 1844).

<sup>9</sup> Frederick Kellogg, *The Road to Romanian Independence*, West Lafayette, Indiana, 1995, p. 39–41.

<sup>10</sup> FO 78/608, f. 98–98 (Galați, Cunningham către Gardner, 14 octombrie 1844); f. 114 (Galați, aceeași, 24 octombrie 1844).

<sup>11</sup> Într-o petiție trimisă domnitorului, Goldner se plângea și de atitudinea oficialilor locali. *Ibidem*, f. 100 (fără referiri la loc și dată).

a nu fi nevoit să înainteze disputa ambasadei de la Constantinopol și *Foreign Office*-ului: „dl. Cunningham a refuzat și a acordat, a acordat și a refuzat protecția britanică pentru fabrică de mai multe ori, ca și cum ar ține în propriul buzunar întreaga protecție și putere britanică. Nu știam că așa se rezolvă de obicei chestiunile oficiale”<sup>12</sup>. De la Iași, Samuel Gardner a apărat punctul de vedere al investitorului, susținând că tratatul din 1838 nu se aplica în principate și că, la urma urmelor, avantajele lui Goldner nu erau atât de mari; de fapt, consulul era aproape convins că vina aparținea subalternului său, a cărui fire dificilă și încăpățanată a fost adesea amintită în corespondența trimisă de-a lungul sfertului de secol în care cei doi au activat în Moldova. Gardner avea motive întemeiate să considere că viceconsulul, el însuși comerciant în portul dunărean, era mânat de pură gelozie negustorească. Problema nu ținea de tratate internaționale, ci mai degrabă de faptul că Ch. Cunningham putea considera contractul drept „un monopol păgubos” ce-i afecta vânzările de „provizii și seu în scopuri comerciale”<sup>13</sup>.

Cu instrucțiuni suplimentare de la Constantinopol și Londra de a-i acorda lui Goldner protecție consulară și tot sprijinul necesar<sup>14</sup>, Cunningham a trebuit să cedeze. Era însă doar un scurt armistițiu în lungul război rece dintre două personaje vindicative. Corespondența comercială este plină de acuze reciproce, astfel încât declarația făcută de viceconsul în 1851 („din momentul în care fabrica dlui Goldner a fost înființată aici, acum aproape șapte ani, până cu vreo 18 luni în urmă, eram în termeni apropiați cu dl Goldner”<sup>15</sup>) este oarecum exagerată. Investitorul s-a plâns tuturor autorităților posibile de atitudinea lui Cunningham, care i-a produs pagube „aproape incredibile” și „enorme”<sup>16</sup>. Consulul-negustor și-a apărat poziția făcând aluzie la obligația de a-i proteja pe muncitorii britanici abuzați de angajator (a se vedea *infra*), dar este evident că Goldner a întâmpinat „cea mai hotărâtă rea-voință din partea dlui Charles Cunningham, viceconsulul majestății sale la Galați, care exercită cel mai despot control asupra lui în calitate de supus britanic”<sup>17</sup>. Această ultimă afirmație, aparținând lui Samuel S. Ritchie, agentul și asociatul lui Goldner din Londra, este confirmată de mai multe surse, inclusiv de măcelarul Thomas Thorp, care mărturisea, în fața Comisiei parlamentare de anchetă, că „viceconsulul de la Galați și Goldner erau dușmani”<sup>18</sup>. O asemenea adversitate de durată este semnificativă nu doar pentru a ilustra mediul ostil în care industriașul a activat în portul Moldovei, ci și pentru a scruta și mai mult acuzele pe care Cunningham i le-a adus adesea rivalului său.

<sup>12</sup> *Ibidem*, f. 116–117 (Galați, Stephen Goldner către Gardner, 24 octombrie 1844).

<sup>13</sup> *Ibidem*, f. 112–113 (Iași, Gardner către Cunningham, 20 octombrie 1844).

<sup>14</sup> *Ibidem*, f. 16–17 (Iași, 20 ianuarie 1845, Gardner către contele Aberdeen).

<sup>15</sup> *Report from the Select Committee on Preserved Meats (Navy), together with the Minutes of Evidence, Appendix and Index*, London, 1852, p. 391 (Galați, Cunningham către viconte Palmerston, 28 iulie 1851).

<sup>16</sup> *Ibidem*, f. 408–409 (Londra, Goldner către Thomas Tassell Grant, 21 februarie 1851).

<sup>17</sup> *Ibidem*, f. 405 (Londra, Samuel S. Ritchie către James Meek, 29 octombrie 1850).

<sup>18</sup> *Ibidem*, f. 396 (Londra, Declarația lui Thomas Thorp, 28 ianuarie 1852).

### III. PROCESUL TEHNOLOGIC DE PRODUCȚIE ȘI RESURSELE MOLDOVEI

Nu se cunosc foarte multe detalii despre Stephen Goldner și implicarea lui în industria conservării cărnii. Evreu ungar „prin naștere, dar nu ca religie”<sup>19</sup>, acesta ajunsese la Londra în octombrie 1837<sup>20</sup>, dovedind un real talent pentru domeniul industriei alimentare, atunci în dezvoltare susținută în întreaga Europă occidentală (117 patente referitoare la conservarea alimentelor au fost înregistrate doar în Anglia în primii 55 de ani ai secolului al XIX-lea)<sup>21</sup>. În 1839, Goldner a achiziționat patentul unei metode moderne de conservare a cărnii, în cutii ermetice, bazată pe sistemul Fastier, recent brevetat în Franța<sup>22</sup>. Doi ani mai târziu, acesta a obținut un patent britanic vizând utilizarea de clorură de calciu sau de nitrat de sodiu pentru creșterea temperaturii băii în care erau fierte alimentele de conservat<sup>23</sup>. Procesul tehnologic consta din următoarele faze: după sacrificarea animalului, carnea, separată de grăsime, era fiartă în căzi de mari dimensiuni, apoi pusă în cutii („în fiecare canistră este pusă câtă carne încape, iar restul este umplut cu zeamă din căzile în care a fost fiartă carnea”<sup>24</sup>); apoi erau sudate capacele, fiecare fiind prevăzut cu un mic orificiu; cutiile erau procesate într-o baie de soluție de clorură de calciu încălzită până la o temperatură de 260–270°F (125–130°C); după timpul necesar de fierbere, determinat de tipul produsului și mărimea recipientului, orificiul din capac era sigilat prin lipirea cu plumb; în ultima fază a procesului de fabricație, conservele erau păstrate, timp de trei săptămâni, într-un depozit ce asigura o temperatură constantă de 80°F (26°C). Cutiile care pocneau erau îndepărtate, iar restul erau considerate gata de a fi livrate pe piață<sup>25</sup>.

După obținerea brevetului, Goldner a deschis o fabrică de conserve la Londra, oferind Amiralității mostre din produsele sale pe bază de legume și carne; cum inspectorii de calitate s-au arătat mulțumiți de conserve, antreprenorul a primit comenzi ferme de la Marina regală. Confruntându-se cu o competiție acerbă pe piața britanică, dar având cereri tot mai mari din partea Amiralității și de pe piața privată, Goldner era extrem de dornic să-și mute o parte a producției în Europa de est, unde materia primă și forța de muncă erau mult mai ieftine decât în Arhipelag. Născut în Ungaria, întreprinzătorul cunoștea, cu siguranță, resursele Moldovei și

<sup>19</sup> *Ibidem*, p. 397.

<sup>20</sup> Keith Thomas Henry Farrer, *Goldner's Preserved Meats and the Last Franklin Expedition*, în „Food Science and Technology Today”, vol. 15, 2001, nr. 1, p. 20.

<sup>21</sup> Simon Gabriel Hanson, *Argentine Meat and the British Market: Chapters in the History of Argentine Meat Industry*, Stanford, 1938, p. 19; contextul general în Richard Perren, *Taste, Trade and Technology: The Development of the International Meat Industry since 1840*, Aldershot, partea 1, 2006.

<sup>22</sup> *Ibidem*, p. 20.

<sup>23</sup> Keith Thomas Henry Farrer, *To Feed a Nation. A History of Australian Food Science and Technology*, Collingwood, 2005, p. 15.

<sup>24</sup> *Report from the Select Committee*, p. 392 (Galați, Cunningham către Palmerston, 28 iulie 1851).

<sup>25</sup> Keith Thomas Henry Farrer, *Goldner's Preserved Meats and the Last Franklin Expedition*, și urm., p. 20.

Țării Românești. Cu suprafețe întinse de pășuni și de terenuri necultivate, creșterea animalelor reprezenta una dintre activitățile de bază ale locuitorilor acestor regiuni agro-pastorale. Pentru majoritatea familiilor țărănești, creșterea vitelor era principala sursă de venit, vitală nu doar pentru asigurarea forței de tracțiune necesare cultivării pământului, îndeplinirea obligațiilor de muncă pe moșiile boierești sau obținerea de hrană și îmbrăcăminte, ci și pentru că vitele le ofereau posibilitatea de a câștiga banii cu care să-și plătească dărilor către stat. De fapt, numărul vitelor deținute de familiile țărănești reprezenta principalul criteriul pentru impunerea de taxe pe gospodărie, pentru distribuirea de loturi de teren arabil și de pășune sau pentru împărțirea populației în categorii socio-fiscale<sup>26</sup>. Conform informațiilor lui Jean Alexandre Vaillant, Moldova avea, în anii 1840, o populație de 1,25 milioane de locuitori și un șeptel de 550.000 cornute mari, 250.000 cabaline, 1.450.000 ovine, 140.000 caprine și 35.000 porcine, în vreme ce Țara Românească număra 2,32 milioane locuitori, 630.000 bovine, 200.000 cabaline, 2.000.000 ovine, 200.000 caprine și 350.000 porcine<sup>27</sup>. Aceste date cantitative confirmă cele scrise, un deceniu mai devreme, de diplomatul francez Charles de Bois le Comte, care nota abundența animalelor domestice în Moldova, unde țăraniile aveau, în medie, de două ori mai multe animale decât în Țara Românească și de trei ori mai multe decât în Franța<sup>28</sup>.

Astfel, comerțul cu produse de origine animală era extrem de profitabil, atrăgând numeroși afaceriști la Dunărea de Jos. Dacă animalele vii erau vândute în special pe piața internă sau erau direcționate spre târgurile din Austria și Imperiul otoman, în porturile dunărene Galați și Brăila se tranzacționa o mare diversitate de produse de origine animală. Pieile de vită erau de obicei sărate, căci anotimpul înaintat (animalele erau sacrificate toamna) nu mai permitea uscarea lor; pieile uscate erau disponibile doar în cantități reduse, calitatea lor fiind, în general, proastă. Dar raportul calitate – preț le făcea să se vândă bine pe piețele balcanice și levantine. Pieile de oi, miei și capre se exportau spre statele învecinate, dar erau la fel de bine cerute în principate, din ele făcându-se cojoacele purtate în sezonul rece de cea mai mare parte a populației. Lâna era, după cereale și grăsimi animale, un produs de bază al exporturilor dunărene; existau trei tipuri de lână, diferențiate în termeni de calitate, care se exportau în întreaga Europă, inclusiv în Anglia și Franța. Însă, dincolo de aceste mărfuri, produsele cele mai prețioase proveneau din interiorul animalelor (grăsimi, carne, oase). Seul dunărean era considerat la fel de

<sup>26</sup> N. N. Constantinescu (ed.), *Romania's Economic History: from the Beginnings to World War II*, București, 1994, p. 128–129.

<sup>27</sup> Jean Alexandre Vaillant, *La Roumanie ou Histoire, Langue, Littérature, Orographie, Statistique des Peuples de la Langue D'Or, Ardaliens, Vallagues et Moldaves, résumés sous le nom de Romains*, vol. III, Paris, 1844, p. 28.

<sup>28</sup> N. N. Constantinescu (ed.), *op. cit.*, p. 128–129. Și câteva decenii mai târziu, spațiul românesc a păstrat excelente posibilități pentru creșterea vitelor, semnalate de observatorii francezi. A se vedea Archives Diplomatiques (Ministère des Affaires étrangères et européennes, Direction des Archives), La Courmeuve (Paris), fond Correspondance consulaire et commerciale, 1793-1901, Galatz, dosar 3 (1864–1840), f. 189–197 (raportul *L'élevage du bétail en Moldavie*, Galați, 31 mai 1869).

bun ca și cel din sudul Rusiei, fiind foarte căutat în Turcia, Austria sau Anglia. Conform unei surse contemporane, seul de vită era prelucrat astfel: „Prima tragere dă cervișul, de culoare galbenă, care este folosit în Orient în loc de unt. A doua tragere, de culoare albă, este vândut sub numele de seu. Când grăsimea este cumpărată angro, se obține o treime cerviș și două treimi seu. Produsele sunt în general de bună calitate, comparabile sau superioare celor vândute la Odessa”<sup>29</sup>. Cervișul era mai scump decât seul propriu-zis, dar cel din urmă se vindea mai bine pe piețele externe. Și seul de capră sau oaie era considerat excelent, în vreme ce untura de porc era folosită fie în gospodărie (pentru bucătărie sau la fabricarea de săpun și lumânări), fie ca lubrifiant pentru echipamentele de la bordul navelor. Carnea, proaspătă sau conservată (sărată, afumată sau la cutie), și oasele se vindeau la fel de bine pe piețele domestice și străine, Constantinopolul fiind o destinație tradițională<sup>30</sup>.

Goldner era conștient de avantajele comercializării acestor produse de origine animală atunci când a decis să deschidă fabrica de la Galați. Cum era cazul în toate abatoarele locale, carnea era extrem de ieftină, fiind „considerată aproape rebut”, un produs secundar al seului, un fel de supliment la salariul angajaților. Astfel, nu-i de mirare că „Goldner se lăuda mereu că pielea și seul acopereau costul unui bou, iar carnea nu-l costa nimic”<sup>31</sup>. Adăugând costul redus al forței de muncă și privilegiile fiscale primite de la autoritățile moldovene, antreprenorul putea obține un cost de producție la carnea conservată care îl transforma într-un furnizor favorit al Marinei regale. Pe 28 decembrie 1844, licitând din noua sa situație economică, Goldner a obținut un contract important cu Amiralitatea, trebuind să livreze cantitățile solicitate, în 15 zile de la primirea comenzii, în depozitul de la Deptford. Prețul cărnii era de 6 penny pe livră<sup>32</sup>, cutiile trebuind să conțină 12 uncii de carne și 4 uncii de sos sau multipli ai acestor cantități (altfel spus, un raport de 3/1 între carne și fiertură)<sup>33</sup>. Contractul dura cinci ani, dar cantitățile comandate au crescut

<sup>29</sup> *Commercial resources of Wallachia and Moldavia*, în „Portfolio. A Collection of State Papers, and other Documents and Correspondence, Historical, Diplomatic, and Commercial”, V, London, 1837, p. 289–290.

<sup>30</sup> Detalii în broșura publicată de viceconsulul Charles Cunningham, *Information on the Trade of the Danube*, București, 1838 și 1841, Édouard A. Thouvenel, *La Hongrie et la Valachie: Souvenirs de voyage et notices historiques*, Paris, 1840, p. 357–364 (*Note sur le commerce des deux principautés de Valachie et de Moldavie*) și Thibault Lefebvre, *Études diplomatiques et économiques sur la Valachie*, Paris, 1857, p. 265–273.

<sup>31</sup> *Report from the Select Committee*, p. 392–393 (Galați, Cunningham către Palmerston, 28 iulie 1851). Conform consulului britanic în Moldova, Goldner făcuse „la Iași mari achiziții de vite la prețul extraordinar de mic de trei lire sterline pentru o pereche de boi de mărime bună”. FO 78/608, f. 76–77 (Iași, Gardner către Bidwell, 4 septembrie 1845).

<sup>32</sup> Livra este o unitate de măsură a greutateii, egală cu circa 453 de grame. O livră este alcătuită din 16 uncii (28,35 grame per uncie).

<sup>33</sup> *Preserved meats (Navy), Return to an Order of the Honourable the House of Commons, dated 5 februarie 1852: for Returns showing the Date and Terms of the Contracts; specifying the Quantities fit for Use, as well as the Quantities either Condemned or returned into Store as unfit for Use, from any of Her Majesty's Stores or Ships, whether at Home or Abroad*, London, 1852, p. 2.



continuu, mai ales după ce Amiralitatea a decis ca, începând din anul 1847, carnea conservată să facă parte din alimentația curentă a marinarilor o zi pe săptămână. Se poate afirma că angajamentul obținut de Goldner în Moldova a contribuit decisiv la obținerea acestui rezultat, căci, cum menționa Ritchie, „prin perseverența și eforturile lui [ale lui Goldner, n.n.], ceea ce înainte era considerat un lux și era accesibil doar pentru puțini, a devenit acum un produs ce se poate obține la un cost ce-l aduce la îndemâna tuturor”<sup>34</sup>.

Comisia parlamentară numită în anul 1852 a acordat o atenție deosebită detaliilor financiare ale contractelor lui Goldner, singurele care puteau compensa marele dezavantaj al faptului că produsele erau comandate la o fabrică aflată într-o provincie atât de îndepărtată. Thomas Tassell Grant, inspector al *Victualling Office* (Biroului de aprovizionare al Amiralității), afirma că, fără îndoială, „carnea furnizată de Goldner era mai ieftină decât ce se putea obține în această țară [Anglia – n.n.]”<sup>35</sup>. Producătorii care fabricau în Arhipelag vindeau conservele cu 7 ½ penny pe livră, în vreme ce prețul lui Goldner era de 4 ¾ – 5 ⅛ penny pe livră, în funcție de durata contractului și de cantitatea comandată<sup>36</sup>. Conform lui Cunningham, „costul cărnii bune de bou conservată în cutii” era de 3 ½ – 4 penny pe livră. Prețul final era format din costul cărnii de vită (crudă – 1 penny, preparată – 1 ½ penny pe livră), costul canistrelor și al conservării (1 ¼ – 1 ½ penny), transportul până în Anglia (½ penny), asigurarea de 10%, căci mărfurile erau livrate iarna (½ penny), costurile de manipulare și alte cheltuieli (½ penny). Însă era o estimare foarte generală, viceconsulul considerând că la prețul cărnii și al canistrelor prețul era mai mic cu ¼ penny pentru fiecare componentă; nu în ultimul rând, acordul cu autoritățile de la Iași și excelențele calității de negociator ale lui Goldner îi permiteau să scadă toate celelalte cheltuieli și să facă din fabrica de la Galați o afacere extrem de profitabilă<sup>37</sup>.

În portul Moldovei, antreprenorul a primit localul fostei carantine, situat în afara orașului Galați. Conform descrierii unui călător german, incinta carantinei, așezată între două coline și delimitată de palisade din lemn, se întindea pe malul Dunării pe o lungime de circa 400 picioare (120 metri)<sup>38</sup>. Patrick O'Brien, un agent britanic care a călătorit în principate în anul 1853, descria locul ca având construcții „de lemn, situate într-o curte largă, într-o parte a căreia erau închiși la

<sup>34</sup> *Report from the Select Committee*, p. 406 (Londra, Ritchie către Meek, 29 octombrie 1850).

<sup>35</sup> *Ibidem*, p. 48 (Întrebarea 364 către Grant, 16 martie 1852).

<sup>36</sup> *Ibidem*, p. 49 (Întrebările 377–378 către Grant, 16 martie 1852) și p. 79 (Întrebarea 526 către Alexander Milne, 19 martie 1852).

<sup>37</sup> *Ibidem*, p. 392 (Galați, Cunningham către Palmerston, 28 iulie 1851). Ritchie declara că „prețul transportului, asigurării etc. până în această țară [Anglia – n.n.] nu depășește un penny pe livra de carne conservată”. *Ibidem*, p. 406 (Londra, Ritchie către Meek, 29 octombrie 1850).

<sup>38</sup> Cristina Feneșan, *Călătoria din 1836 din Moldova a diplomatului prusian Karl Otto Ludwig von Arnim*, în „Studii și Materiale de Istorie Modernă”, XVII, 2004, p. 41; Karl Otto Ludwig von Arnim, în *Călători străini despre țările române în secolul al XIX-lea*, serie nouă, vol. III (1831–1840), coord. Daniela Bușă, București, 2006, p. 485.

un loc mai multe sute de porci, cu părul zbârlit”<sup>39</sup>. Goldner a început imediat echiparea fabricii, utilajele necesare fiind comandate de la Viena. Nu avem date despre mașinile și instalațiile folosite, care trebuie să fi fost asemănătoare celor din manufactura sa londoneză (137 Houndsditch), considerată „o fabrică de conserve avansată tehnologic, folosind cele mai moderne echipamente”<sup>40</sup>. Mașinile cu aburi folosite în procesul de fabricație, utilizând cărbune importat din Turcia, făceau din întreprinderea lui Goldner unul dintre cele mai importante stabilimente industriale din Moldova după forța dezvoltată și valoarea producției<sup>41</sup>.

Costurile investiției au fost cel mai probabil acoperite de un oarecare George Blogg, negustor de diamante din Londra, care a semnat ca garant, alături de Goldner, contractul cu Amiralitatea din decembrie 1844. În răstimpul primilor doi ani de activitate la Galați, Goldner s-a prezentat mereu ca agent al lui Blogg, deși privilegiul primit de la autoritățile locale era în numele său personal<sup>42</sup>. Însă este evident că Blogg controla fabrica, măcelarul Thorp declarând că fusese angajat și trimis în Moldova de către acesta, iar un broker din Galați, John Murly, apare în documente ca administrând fabrica în numele lui George Blogg<sup>43</sup>. Cunningham raporta mai târziu că, în toamna anului 1846, a trebuit să intervină pe lângă Murly, „care era atunci proprietarul fabricii”, pentru a-i permite lui Goldner să-și continue producția de conserve<sup>44</sup>. După ce Blogg a murit la Iași, în august 1846, în circumstanțe neclare (febră tifoidă)<sup>45</sup>, Goldner a devenit singurul stăpân al manufacturii, deși situația lui financiară nu pare să fi fost una satisfăcătoare. Conform activului consul-negustor, Goldner a revenit la Galați, în primăvara anului 1847, fără bani pentru a-și derula afacerile; într-un context economic greu pentru toți negustorii dunăreni, el a tras polițe în valoare de 1.500 £, având astfel lichiditățile necesare pentru a-și continua producția<sup>46</sup>. Putem deduce că Goldner avea probleme financiare în Anglia, iar manufactura de la Galați avea rolul de găină cu ouă de aur în încercarea investitorului de a-și rezolva aceste neajunsuri materiale.

Fabrica era deja funcțională în toamna anului 1844, primele animale sacrificate fiind cele 800 de vite deja cumpărate din Țara Românească înainte de

<sup>39</sup> Patrick O’Brien, *op. cit.*, p. 22; pasajul este citat și în scurta anexă (*Meat canning in Rumania for the British Navy*) a articolului lui Edgar Ditmar Tappe, *Rumania after the Union as seen by two English Journalists*, în „The Slavonic and East European Review”, vol. 39, 1960, nr. 92, p. 214.

<sup>40</sup> Keith Thomas Henry Farrer, *Goldner’s Preserved Meat and the Last Franklin Expeditions*, și urm., p. 20.

<sup>41</sup> Leonid Boicu, *op. cit.*, p. 226; Emeric Mihály, Sara Mihály, *op. cit.*, p. 240.

<sup>42</sup> FO 78/608, f. 93–94 (Iași, Gardner către Bidwell, 3 octombrie 1844), f. 116–117 (Galați, Goldner către Gardner, 24 octombrie 1844).

<sup>43</sup> FO 78/792, f. 152 (Galați, Cunningham către Sir Strafford Canning, 29 iunie 1850); Leonid Boicu, *op. cit.*, p. 224.

<sup>44</sup> FO 195/285, f. 641 (Galați, Cunningham către Canning, 31 decembrie 1849).

<sup>45</sup> FO 78/649, f. 66–67 (Iași, Gardner către Palmerston, 31 august 1846): „dl. Goldner de la fabrica de provizii de la Galați, de care dl. Blogg era, cred, interesat în principal, a luat cele câteva documente și lucruri pe care dl. Blogg le avea cu el”. Răspunsul *Foreign Office*-ului la f. 25 (Londra, Bidwell către Gardner, 21 septembrie 1846).

<sup>46</sup> FO 195/285, f. 641–642 (Galați, Cunningham către Canning, 31 decembrie 1849).

semnarea contractului de la Iași<sup>47</sup>. Afaceristul și-a popularizat abatorul în gazetele locale<sup>48</sup>, cumpărând vite în ambele provincii, dar mai ales în zona sudică și centrală a Moldovei; astfel, a ajuns să fie cunoscut „în toată țara, că umblă prin târguri și pe la boierii posesori și proprietari de cumpără cirezi de boi și vaci”<sup>49</sup>. Documentele contemporane nu oferă date clare privind capacitatea de producție a fabricii, dar aceasta era cu certitudine mai mare de 4.000 vite procesate anual, cifră oferită de economistul moldovean Nicolae Suțu. Conform datelor statistice disponibile, 2.080 vite au fost sacrificate în 1847, 2.104 în 1848 și 7.599 în 1849, dar documente oficiale menționează 3.105 capete în 1847, 5.004 în 1848 și 8.353 în 1849<sup>50</sup>. Goldner însuși, trebuind să plătească jumătate de galben pentru fiecare vită tăiată, era interesat să raporteze un număr cât mai mic de sacrificii. În 1850, când autoritățile l-au acuzat de fraudă, un moldovean a confirmat încercările de frustrare a Vistieriei, afirmând că doar patronul cunoștea numărul real de vite sacrificate. Goldner „a vrut să-l angajeze în serviciul contabil al întreprinderii, cu condiția ca să treacă în condica de evidență a vitelor tăiate numai jumătate din numărul lor”<sup>51</sup>. Dincolo de această cifră misterioasă, există statisticile privind exportul de conserve de carne prin portul Galați, stabilimentul lui Goldner fiind singurul care fabrica și vindea astfel de produse. Cantitatea totală este dificil de precizat, dar datele confirmă livrările masive făcute pentru Amiralitate în anii 1849–1850, când toate furniturile prevăzute în contractele industriașului au fost livrate de la Galați. Informații britanice susțin că antreprenorul expediase Marinei regale, din fabrica din Moldova, 2.741.988 livre de carne conservată<sup>52</sup>, dar statisticile comerțului exterior prin portul Galați, citate în tabelul 1, demonstrează că Goldner a exportat o cantitate cel puțin dublă (5.597.616 livre), probabil și pentru piața privată.

Tabelul 1  
Exportul de carne conservată de la Galați<sup>53</sup>

An	Cantitate		Valoare	
	Cutii	Livre	Penny	Total (£)
1845	34.654	415.848	3	5.198
1846	71.640	859.680	3	10.746
1847	79.293	951.516	3	11.894
1848	81.253	975.036	3	12.188
1849	92.045	1.104.536	3	13.806
1850	107.583	1.291.000	3	16.137
<b>Total</b>	<b>466.468</b>	<b>5.597.616</b>	<b>3</b>	<b>69.969</b>

<sup>47</sup> Paul Păltănea, *op. cit.*, vol. I, p. 281.

<sup>48</sup> *Bibliografia analitică a periodicelor românești*, vol. I, 1790–1850, partea III, coord. Ioan Lupu, Nestor Camariano și Ovidiu Papadima, București, 1967, p. 909; cf. și Tudose Tatu, *op. cit.*, p. 82.

<sup>49</sup> Paul Păltănea, *op. cit.*, vol. I, p. 282.

<sup>50</sup> Leonid Boicu, *op. cit.*, p. 225; Paul Păltănea, *op. cit.*, vol. I, p. 281, vol. II, p. 9.

<sup>51</sup> Leonid Boicu, *op. cit.*, p. 226.

<sup>52</sup> *Preserved meats (Navy)*, *Return to an Order of the Honourable the House of Commons*, p. 2.

<sup>53</sup> Paul Cernovodeanu, Beatrice Marinescu, Irina Gavrilă, *Comerțul britanic prin Galați și Brăila între 1837–1852*, în „Revista de Istorie”, XXXI, 1978, nr. 1, p. 642. Cantitățile era menționate în cutii (cases) pentru anii 1845–1848 și în livre pentru anii 1849–1850.

Fabrica procesa și carne de porc, dar nu avem date legate de exportul mării varietăți de produse pe care Goldner le promova în ofertele sale<sup>54</sup>. Cert este că vindea și produsele obișnuite ale oricărei zalhanale. Astfel, conform unor surse contemporane, la fabrica sa au fost imbarcate pentru export, în anul 1845, 3.164 cutii de carne conservată, 1.198 limbi de vită conservate, 50.127 ocale de seu și 137.299 ocale de oase<sup>55</sup>. În anii următori, Goldner a vândut mari cantități de seu, carne și piei pe piața internă sau le-a exportat în Austria, Turcia și Europa occidentală. Statisticile nu ne permit să individualizăm contribuția lui în exporturile totale de seu și alte produse de origine animală din Galați, astfel că tabelul 2 reprezintă un simplu indicator al marelui comerț făcut cu grăsimile animale în portul Moldovei.

Tabelul 2  
Exporturile de seu de la Galați (1844–1851)<sup>56</sup>

An	Cantitate (cwt)	Preț	
		Pe unitate	Total (£)
1844	20.480	30	30.720
1845	12.683	32	20.293
1846	12.423	32	19.877
1847	12.020	32	19.232
1848	6.207	32	9.931
1849	3.052	36	5.494
1850	10.640	35	18.620
1851	4.349	34	7.393

### III. CONFLICTUL LUI GOLDNER CU AUTORITĂȚILE MOLDOVENE

De-a lungul anilor petrecuți la Galați, Goldner a fost într-un conflict cvasi-permanent cu autoritățile locale și centrale, în încercarea de a-și asigura condiții cât mai bune pentru derularea afacerilor sale. Deja în 1845, antreprenorul era acuzat că deschisese în mod ilegal o cârciumă pe proprietatea primită de la guvern, unde vindea „tot felul de băuturi și ale mâncării atât pentru oamenii lucrători de la fabrică, cât și drumeți”. În același timp, cum întreaga zonă era o țiglărie, Goldner a deschis acolo, fără autorizație, o cărămidărie cu două cuptoare. Proprietarul moșiei

<sup>54</sup> Cum menționa Scott Cookman, *Ice Blink. The Tragic Fate of Sir John Franklin's Lost Polar Expedition*, New York, Chichester, Weinheim, Brisbane, Singapore, Toronto, 2000, p. 109–111.

<sup>55</sup> Paul Păltânea, *op. cit.*, vol. I, p. 282.

<sup>56</sup> Paul Cernovodeanu, Beatrice Marinescu, Irina Gavrilă, *op. cit.*, p. 642, cu date pentru anul 1849 din FO 78/829, f. 55 (*Note on the Exports from Galați by Sea in 1849*); a se vedea și *Commerce of the Danube*, în „*Hunt's Merchants Magazine and Commercial Review*”, vol. 27, iulie–decembrie 1852, p. 293.

a protestat împotriva acestor inițiative, acționându-l în judecată pentru pierderile cauzate moșiei de vitele lăsate la păscut înainte de a fi sacrificate. Dat în judecată într-un tribunal local de boierii Mihalache Străjescu și Nicolae Teodoru, care solicitau despăgubiri de 200 de galbeni, Goldner l-a angajat pe tânărul Mihail Kogălniceanu în calitate de apărător „în toate pricinile [...], atât înaintea instanțelor administrative cât și judecătorești”<sup>57</sup>.

În decembrie 1848, o comisie a analizat cererile celor doi boieri, dar Goldner a refuzat să accepte documentele ce i-au fost prezentate. Pierzând procesul, a fost condamnat să plătească 600 de galbeni (pagube pe trei ani), sumă solicitată apoi prin viceconsulatul britanic<sup>58</sup>. După sechestrul puse asupra fabricii în noiembrie 1847<sup>59</sup> și decembrie 1848<sup>60</sup>, două luni mai târziu (februarie 1849), la cererea petenților, autoritățile au încercat să execute sentința. Goldner a refuzat să recunoască legalitatea procedurilor, întrucât nu fusese citat în fața unui tribunal; astfel, a solicitat consulatului britanic să pună capăt abuzurilor împotriva sa și a proprietăților sale<sup>61</sup>. Cu sprijinul consulului de la Iași și pe baza jurisdicției consulare, sechestrul a fost ridicat, iar problema a rămas deschisă pentru noi investigații. În august 1850, autoritățile locale și-au reînnoit pretențiile la adresa lui Goldner, care l-a acuzat încă o dată pe Cunningham de completă indiferență în a-i apăra interesele<sup>62</sup>. Documentele contemporane nu dezvăluie sfârșitul disputei, dar probabil că Goldner n-a plătit niciodată despăgubirile solicitate de cei doi boieri.

Mult mai serios a fost conflictul industriașului cu guvernul de la Iași pentru respectarea contractului din iulie 1844, care avea două versiuni diferite. Investitorul susținea că semnase un document în limba franceză<sup>63</sup>, în vreme ce oficialii moldoveni făceau referire la un contract în limba română, textele putând fi interpretate în mod deosebit. Disputa a început de la prevederea conform căreia Goldner avea dreptul să importe, fără plata taxelor vamale, canistrelor necesare fabricii sale. În vreme ce antreprenorul înțelegea prin aceasta „scutire completă de taxe pentru importul a tot ce este necesar” pentru obținerea acestor recipiente, autoritățile și contracții vămilor considerau că putea importa, fără plata dărilor convenite, doar cutiile gata

<sup>57</sup> Leonid Boicu, *op. cit.*, p. 224; Paul Păltănea, *op. cit.*, vol. I, p. 281. În 1847, Goldner l-a angajat pe Kogălniceanu să se ocupe de aspectele legale implicate de încercările unui anume Krodop, supus prusian, care dorea să deschidă la Galați un stabiliment pentru prepararea de carne sărată.

<sup>58</sup> FO 78/792, f. 153–154 (Galați, Cunningham către Canning, 29 iunie 1849). Întreaga corespondență vizând această dispută, în dosarul păstrat la Serviciul Județean al Arhivelor Naționale Iași (în continuare SJANI), fond Secretariatul de Stat al Moldovei, dosar 1601.

<sup>59</sup> *Ibidem*, dosar 1297, f. 67 (Iași, Gardner către Secretariatul de Stat, 22 noiembrie 1847). În protestul său, datat Galați, 8 noiembrie 1847 (f. 69), Goldner cerea despăgubiri de 1.000 galbeni pentru fiecare zi de întârziere.

<sup>60</sup> *Ibidem*, f. 76 (Iași, Gardner către Secretariatul de Stat, 16 decembrie 1848).

<sup>61</sup> *Ibidem*, f. 121–122 (Iași, aceiași, 25 mai 1849); f. 123–124 (Galați, Goldner către Cunningham, 7 mai 1849).

<sup>62</sup> FO 195/303, f. 375 (Iași, Gardner către Canning, 1 august 1850).

<sup>63</sup> În 1847, Gardner a solicitat, în numele lui Goldner, o copie exactă a acordului. SJANI, fond Secretariatul de Stat al Moldovei, dosar 1297, f. 17 (Iași, Gardner către Secretariatul de Stat, 5 iulie 1847).

manufacturate. Apărând punctul de vedere al protejatului său, consulul Gardner vorbea de eroarea „de a fi stipulat liberul import de canistre gata fabricate în loc de materialele din care acestea erau fabricate”, deși era evident că „dl. Goldner nu putea trimite din Anglia canistre goale decât cu cheltuieli imense”<sup>64</sup>.

Acuzând autoritățile moldovene că încălcau termenii privilegiului său, producătorul a calculat, în vara anului 1848, suma taxelor „illegal impuse de guvernul local” prin a-l forța să plătească vamă pentru toate materiile prime necesare fabricii (tinichea – tablă și lingouri, plumb, cărbuni etc.), dar și prin faptul că i se solicitaseră taxe la exportul produselor de origine animală. Astfel, începând din octombrie 1848, Goldner a refuzat să mai plătească jumătatea de galben pentru fiecare vită abatorizată până la dreapta analiză a tuturor pretențiilor lui financiare. Reclamația a fost trimisă consulatului de la Iași și domnitorului Sturdza, care, deși regreta „că un contract atât de clar duce la astfel de dispute”, a acceptat să înainteze solicitarea unei comisii ce trebuia să stabilească „justețea pretențiilor lui Goldner”<sup>65</sup>. Antreprenorul a fost de acord cu numirea unei asemenea comisii, a cărei sentință „urma să fie obligatorie pentru tranzacțiile trecute ca și pentru cele viitoare”, dar, în situația în care nu obținea satisfacție, era gată „să-și întrerupă afacerile” din Moldova<sup>66</sup>. Consulul Gardner, la rândul lui, a sprijinit formarea comisiei de arbitraj, căci „exista o prevedere ambiguă în contractul încheiat cu guvernul local, care ar fi trebuit rezolvată din momentul în care a fost constatată, pentru a preveni orice fel de abuz”<sup>67</sup>.

Dacă diplomatul de la Iași susținea pretențiile lui Goldner, viceconsulul de la Galați s-a arătat extrem de critic la adresa investitorului, părând atent să nu deranjeze oficialitățile locale. Cunningham era ferm convins că acesta încerca să câștige timp și să folosească banii înainte de a-i plăti Vistieriei. Astfel, sub pretextul că achitase „injust și contrar acordului său circa 1.200 de galbeni”, el refuza să plătească taxe în cuantum de 3.500 de galbeni, putând obține avantaje financiare considerabile, căci „folosirea unei asemenea sume timp de câteva luni reprezintă un avantaj imens pentru dl. Goldner”<sup>68</sup>. Adversitatea dintre cei doi l-a făcut pe Cunningham să se îndoiască de dreptul lui Goldner de a importa toate produsele necesare fabricii sale fără plata taxelor vamale. Problema „geografică” consta din faptul că stabilimentul se afla la circa o milă în afara orașului Galați, iar contracții taxelor vamale îi permiteau să scoată din portul liber, fără taxe, numai canistre gata fabricate, care nu se puteau vinde în interiorul țării. Însă el dorea să importe „orice

<sup>64</sup> FO 195/303, f. 270 (Iași, Gardner către Canning, 7 ianuarie 1850).

<sup>65</sup> FO 78/792, f. 100 (Iași, Gardner către Cunningham, 10 ianuarie 1849); *ibidem*, f. 102 (Galați, Goldner către Cunningham, 2 octombrie 1848).

<sup>66</sup> *Ibidem*, f. 92–93 (Galați, Cunningham către Gardner, 17 ianuarie 1849); *ibidem*, f. 94–95 (Cunningham către Goldner, 16 ianuarie 1849); *ibidem*, f. 96 (Galați, Goldner către Cunningham, 16 ianuarie 1849).

<sup>67</sup> FO 195/303, f. 224 (Iași, Gardner către Canning, 29 martie 1849).

<sup>68</sup> FO 78/792, f. 88–90 (Galați, Cunningham către Canning, 31 martie 1849); *ibidem*, f. 92–93 (Galați, Cunningham către Gardner, 17 ianuarie 1849).

cantitate dorea” de tinichea, plumb, tablă etc., fără nici o plată, situație ce i-ar fi permis să vândă aceste mărfuri pe piața internă, spre prejudiciul contracțiilor. La rândul lor, dorind să se asigure că Goldner nu scotea din oraș mai multe mărfuri decât cele strict necesare pentru funcționarea manufacturii, autoritățile îi solicitau să-și fabrice cutiile în incinta portului liber. Goldner considera nedrepte aceste suspiciuni de contrabandă și cerea ca autoritățile să supravegheze transportul acestor bunuri către vechea carantină, iar apoi „să înconjoare fabrica de vameși astfel încât nimic să nu iasă de acolo”<sup>69</sup>.

În plus, Cunningham considera că Goldner avea pretenții financiare exagerate. Analizându-i reclamațiile și apărând punctul de vedere al guvernului (sau, mai degrabă, autoritățile adoptaseră opinia viceconsulului), Cunningham făcea reduceri considerabile. Astfel, din suma totală solicitată de Goldner, 33.691,6 piaștri, doar cuantumul de 13.085,22 piaștri putea face obiectul unei investigații, restul de 20.605,24 piaștri fiind imediat respinși<sup>70</sup>. Însă o problemă serioasă pentru rezolvarea pretențiilor lui Goldner ținea de instituția care trebuia să-i satisfacă cererile. Vama, care îi solicita lui Goldner să plătească taxe, era concesionată pentru perioade de cinci ani, „iar contracțiile actuali sunt în funcție de la începutul anului 1848, prin urmare nu văd cine trebuie să-i înapoieze ceea ce i s-ar fi imputat pe nedrept dlui Goldner înainte de anul 1848. Este adevărat că se poate spune că guvernul trebuie să răspundă pentru funcționarii săi, dar nici dl. Goldner nu are dreptul să tacă vreme de patru ani și apoi să pună în discuție prejudiciile însumate”<sup>71</sup>. O altă problemă deriva din faptul că serviciul vamal era concesionat pe mai multe ramuri, Goldner plătind jumătatea de galben ca poșlină pentru vitele tăiate, iar sumele pe care le reclama fuseseră achitate poșlinei pe se și vămii generale. Altfel spus, Goldner „ține banii datorati unora în schimbul sumelor pretinse de la alții”<sup>72</sup>.

Problemele nu erau rezolvate în primăvara lui 1849, când, încercând să pună capăt acestor abuzuri, Goldner era gata să renunțe la privilegiu și să plătească taxele vamale obișnuite, 3% din valoarea produselor exportate, în loc de jumătatea de galben pentru fiecare vită sacrificată. Cunningham considera că era o soluție mai avantajoasă, căci calcule simple, plecând de la articolele importate și produsele exportate, arătau că ar fi avut, la tariful obișnuit, un profit anual de 1.000 – 12.000 £<sup>73</sup>. În mai 1849, Goldner a anunțat că oprișe, din luna martie<sup>74</sup>, producția, afirmând că autoritățile locale rupseseră contractul din 1844; în același timp, a plasat fabrica

<sup>69</sup> *Ibidem*, f. 89–90 (Galați, Cunningham către Canning, 31 martie 1849).

<sup>70</sup> *Ibidem*, f. 151–152 (Galați, aceeași, 29 iunie 1849). Rata de schimb era de circa 65 piaștri la o liră sterlină și 31 ½ la un galben.

<sup>71</sup> *Ibidem*, f. 152–153.

<sup>72</sup> *Ibidem*, f. 153.

<sup>73</sup> *Ibidem*, f. 110–113 (Galați, aceeași, 7 aprilie 1849).

<sup>74</sup> SJANI, fond Secretariatul de Stat al Moldovei, dosar 1297, f. 93 (Iași, Gardner către Secretariatul de Stat, 29 mai 1849).

sub protecția casei comerciale britanice Charles Hanson & Co din Constantinopol<sup>75</sup>. Acest fapt i-a adus lichiditățile de care avea nevoie, după o perioadă dificilă, și i-au asigurat sprijinul atotputernicului ambasador britanic în Imperiul otoman, Stratford Canning. Hanson l-a trimis în Moldova pe agentul său, un anume George Guarracini, care a evaluat situația lui Goldner și a încercat să medieze în relațiile cu guvernul. Dar, pe la sfârșitul lui 1849<sup>76</sup>, Goldner a returnat toate avansurile primite și a continuat lupta pentru buna respectare a drepturilor sale.

Autoritățile moldovene erau decise să rezolve litigiul, căci atitudinea lui Goldner crea „inconveniențe serioase asupra veniturilor. Guvernul are nevoie de toate resursele și veniturile sale pentru a-și acoperi cheltuielile, iar cum ramura exactă [a vămii – n.n.] spre care trebuie să plătească dl Goldner este concesionată, există din partea contraccțiilor plângeri la adresa guvernului pe care acesta trebuie să le satisfacă”<sup>77</sup>. Gardner a reușit să obțină suspendarea temporară a executării bunurilor antreprenorului, dar noul domnitor al Moldovei, Grigore Ghica, era convins că venise vremea să „se recurgă la măsuri coercitive împotriva dlui Goldner din cauza obișnuinței de a amâna aceste solicitări și a disputelor și certurilor cu autoritățile de la Galați de fiecare dată când i se cere să plătească”<sup>78</sup>.

Astfel, lui Goldner i s-a cerut ultimativ să achite suma de 1.069 galbeni pentru cele 2.139 de vite abatorizate în perioada 1 septembrie – 10 octombrie 1849<sup>79</sup>. La ordinele Vistieriei, pârălăbul de Galați a dispus executarea fabricii lui Goldner, pe 18 noiembrie, și confiscarea unei mari cantități de seu și de alte produse, astfel încât să acopere sumele datorate guvernului. Goldner a considerat că, încă o dată, neprietenosul viceconsul era în spatele acestor acțiuni, acuzându-l că „fusese prezent și văzuse cum soldații intrau în fabrica lui”, în vreme ce el își freca mâinile cu satisfacție și se bucura „că autoritățile locale îi confiscau cantități imense de bunuri”<sup>80</sup>. La cererea ambasadorului Canning, viceconsulul a protestat împotriva atitudinii oficialilor moldoveni<sup>81</sup>, dar un al doilea sechestrul a fost pus pe 25 decembrie, când, scria Goldner, „guvernul local a intrat din nou în stabilimentul meu cu forță armată și cu multe căruțe pentru a-mi confisca bunuri fără vreun fel de înștiințare și fără să trebuiască să fi primit ceva, ba chiar dimpotrivă”<sup>82</sup>. Totodată, investitorul a fost împiedicat să exporte seu, toate măsurile fiind luate, conform pârălăbului Gheorghe Ghica, „în urma unor noi datorii avute de dl. Goldner și pe care refuză să le plătească”<sup>83</sup>. Al doilea sechestrul este destul de misterios,

<sup>75</sup> *Ibidem*, f. 115–116 (Iași, Protestul lui Guarracini, 24 noiembrie 1849).

<sup>76</sup> FO 195/349, f. 2 (Galați, Cunningham către Canning, 11 ianuarie 1850).

<sup>77</sup> FO 195/285, f. 633 (Iași, Gardner către Cunningham, 19 noiembrie 1849).

<sup>78</sup> FO 195/303, f. 270 (Iași, Gardner către Canning, 7 ianuarie 1850).

<sup>79</sup> Paul Păltănea, *op. cit.*, vol. II, p. 10.

<sup>80</sup> FO 195/349, f. 24 (Galați, Cunningham către Canning, 19 februarie 1850).

<sup>81</sup> FO 195/285, f. 574 (Galați, aceeași, 21 decembrie 1849); *ibidem*, f. 576 (Galați, Protest către Pârălăbia Galați, 20 decembrie 1849).

<sup>82</sup> *Ibidem*, f. 586 (Galați, Goldner către Cunningham, 25 decembrie 1849).

<sup>83</sup> *Ibidem*, f. 594 (Galați, Cunningham către Pârălăbia Galați, 28 decembrie 1849).



oficialitățile locale informând viceconsulatul că „aveau ordine de la Vistierie să forțeze plata prin confiscarea de seu, piei și chiar carne de vită”<sup>84</sup>. Dar autoritățile de la Iași nu știau nimic despre această nouă execuție, când o cantitate de circa 30 de piei de seu pare să fi fost confiscată la ordinul interesat al pârcălabului<sup>85</sup>. Cunningham a raportat confidențial, dar apoi a retractat, că exista suspiciunea că al doilea sechestru era rezultatul unei „înțelegeri între Goldner și Ghica”: acțiunea consolida pretențiile celui dintâi și acoperea nevoia urgentă de bani a pârcălabului, care nu se temea de repercusiuni, fiind vărul domnului<sup>86</sup>.

Aceste execuții au readus în prim plan conflictul dintre Goldner și viceconsulul britanic. Cunningham era deranjat de independența dovedită de Goldner, care apela la agenția consulară doar când era la ananghie; viceconsulul mai credea că un conflict deschis cu autoritățile era complet inutil și dăunător, disputele trebuind să fie „înaintate la Constantinopol, căci aici nimeni nu poate judeca guvernul”<sup>87</sup>. Dar superiorii lui de la Iași, Constantinopol și Londra susțineau pe deplin cererile lui Goldner, astfel că lui Cunningham i s-a solicitat să-i acorde întreaga protecția necesară, în conformitate cu termenii privilegiului din 1844<sup>88</sup>. La rândul lui, Goldner acuza invidia și reaua-voință a rivalului său; contractul fusese respectat până ce Cunningham îl denunțase, iar apoi „guvernul moldovean a început să impună taxe [...] pe toate articolele scutite conform acordului”. Chiar și când s-a înțeles cu autoritățile, „dl viceconsul Cunningham, dintr-un motiv sau altul, nu a încetat să-mi creeze cât de multe probleme a putut; nu numai că m-a lipsit de asistența la care eram îndrituit din partea numitului oficiu, ci a și acționat extrem de arbitrar împotriva fabricii mele, astfel încât am fost obligat să înaintez o nouă plângere împotriva lui către excelența sa sir Stratford Canning”<sup>89</sup>. Dacă Ch. Cunningham se plângea că Goldner fusese „cea mai neplăcută parte a serviciului meu în ultimii cinci ani”<sup>90</sup>, antreprenorul afirma că „am pierdut cea mai mare parte din timp în aceste dispute, timp pe care trebuia să-l fi dedicat supravegherii fabricii de carne”<sup>91</sup>.

<sup>84</sup> *Ibidem*, f. 590 (Galați, Pârcălabia Galați către Cunningham, 26 decembrie 1849).

<sup>85</sup> FO 195/349, f. 7 (Galați, Cunningham către Gardner, 17 ianuarie 1850) – „Un anume vistier Teodorachi care este socrul lui Gheorghe Ghika este contracțiul poșlinei pe vite și având nevoie urgentă de bani a trimis un mesager la dl Ghika care a acționat imediat pentru a scoate bani de pe urma proprietății dlui Goldner”.

<sup>86</sup> *Ibidem*, f. 76–77 (Galați, Cunningham către Canning, 30 martie 1850); revenirea în *ibidem*, f. 154 (Galați, aceiași, 25 mai 1850).

<sup>87</sup> FO 78/792, f. 108–109 (Galați, Cunningham către Bidwell, 9 aprilie 1849).

<sup>88</sup> *Ibidem*, f. 98 (Galați, Cunningham către Gardner, 29 martie 1849).

<sup>89</sup> *Report from the Select Committee on Preserved Meats (Navy)*, p. 408 (Londra, Goldner către Grant, 21 februarie 1851).

<sup>90</sup> FO 78/792, f. 89 (Galați, Cunningham către Canning, 31 martie 1849).

<sup>91</sup> *Report from the Select Committee on Preserved Meats (Navy)*, p. 409 (Londra, Goldner către Grant, 21 februarie 1851).

În iunie 1849, „urmare a faptului că dl Goldner a adoptat un stil de corespondență către acest viceconsulat, pe care îl consider complet lipsit de respect față de această instituție”, dar și pentru că refuzase să plătească o amendă dată de consulul Gardner, Cunningham i-a retras protecția britanică „până la primirea de instrucțiuni de la superioarii săi”<sup>92</sup>. În decembrie, Goldner a plătit amenda de 50 de dolari spanioli<sup>93</sup>, la solicitarea ambasadorului Canning, care însă îl învinovăța pe Cunningham că tergiversa formarea comisiei de analiză a pretențiilor financiare ale antreprenorului<sup>94</sup>. Viceconsulul a dat vina pe Gardner și pe Goldner însuși (care trebuia să fie de acord cu membrii comisiei!), dar corespondența consulară dovedește că nu dorea să fie parte a acestor negocieri. Având în vedere poziția „excepțională” a investitorului, Cunningham s-a recuzat, considerând că doar consulatul de la Iași îl putea ajuta pe Goldner „împotriva măsurilor guvernului moldovean. Viceconsulatul de la Galați nu are nici o putere în astfel de cazuri”<sup>95</sup>. Dar, într-o telegramă datată 31 decembrie 1849, diplomatul accepta că adevărata problemă era „că dl. Goldner a avut față de viceconsulat o atitudine care ar fi condus fie la intimidarea viceconsulatului, fie în forțarea viceconsulatului să adopte un act de coerciție sau severitate împotriva lui”<sup>96</sup>.

Toate aceste sechestre și scandaluri au făcut ambele părți extrem de dornice să rezolve litigiul. Pe 18 ianuarie 1850, Goldner i-a trimis viceconsulului o estimare a noilor lui pretenții financiare, după deducerea sumelor datorate pentru vitele sacrificate. Acesta pretindea suma de 19.000 de galbeni (circa 9.207 £), total provenind din „cheltuieli pentru construcția și amenajarea cuptoarelor necesare și pentru funcționarea manufacturii” – 6.500 galbeni, „cheltuieli și pagubele cauzate de diferențele de preț ale seului, ținut la graniță până când agentul fusese autorizat să plătească, protestând, taxa vamală” –, 1.500 galbeni, „cheltuieli la fabrică de la 1 martie până la data de 7 mai, estimate la 100 de piaștri pe săptămână, fiind obligat să facă acele cheltuieli, fără a putea continua fabricarea produselor sale până la rezolvarea diferențelor dintre mine și guvernul local” –, 1.000 ducați, „pagubele determinate de întreruperea producției și profitul pe care l-aș fi realizat” – 10.000 galbeni (!). Erau apoi vechile solicitări privind plățile ilegale, în cuantum total de 551.694,30 piaștri (17.514 galbeni), dintre care datorăți pentru vitele tăiate 83.461,14 piaștri (2.649 galbeni) și un rest de 468.233,16 piaștri (14.864 galbeni) pe care statul i-l datora. Convins că moldovenii nu-i puteau satisface pretențiile, Goldner era decis să-și înainteze cererile unei comisii numite de guvernele britanic, turc și rus, cele din urmă în capacitatea lor de puteri suzerană și protectoare ale principatelor române<sup>97</sup>.

<sup>92</sup> FO 195/285, f. 580 (Galați, Cunningham către Canning, 27 decembrie 1849).

<sup>93</sup> *Ibidem*, f. 598 (Galați, aceiași, 28 decembrie 1849).

<sup>94</sup> *Ibidem*, f. 604 (Galați, aceiași, 31 decembrie 1849), cu numeroase anexe în această privință.

<sup>95</sup> FO 195/285, f. 581–582 (Galați, aceiași, 27 decembrie 1849).

<sup>96</sup> *Ibidem*, f. 639 (Galați, aceiași, 31 decembrie 1849).

<sup>97</sup> FO 195/349, f. 15–16 (Galați, aceiași, 18 ianuarie 1850); *ibidem*, f. 17–22 (Galați, Goldner către Cunningham, cu anexe financiare, 18 ianuarie 1850).

Comisia numită de guvernul de la Iași s-a reunit în februarie 1850, reprezentanții părții britanice fiind consulul francez în capitala Moldovei, Favre, și gerantul consulatului prusian, van Loos, în vreme ce autoritățile i-au delegat pe Petre Mavrogheni, prefect al poliției și fost pârcălab la Galați, și Mihail Kogălniceanu (fostul avocat al lui Goldner). Întâlnirile au avut loc la reședința lui Mavrogheni, în prezența vistierului-șef al Moldovei<sup>98</sup>. Discuțiile au fost destul de dificile, guvernul încercând să demonstreze că Goldner „importa și exporta mult pe contul altora și că numărul de boi sacrificați în anii precedenți este mult mai mare decât recunoaște”<sup>99</sup>. Însă judecata a fost rapidă și, printr-un aranjament privat semnat pe 25 februarie 1850, Goldner trebuia să primească de la guvern suma de 4–5.000 de galbeni, ca „satisfacție pentru toate pretențiile sale”, urmând ca autoritățile vamale să accepte „liberul import al tuturor materialelor necesare pentru stabiliment și liberul export al tuturor produselor” sale<sup>100</sup>. Dar povestea nu s-a încheiat aici, deciziile comisiei deranjând pe mulți; o nouă comisie de arbitraj a fost formată în mai 1850<sup>101</sup>, ale cărei decizii nu sunt lămurite de sursele la care am avut acces.

Era un important succes pentru Goldner, care accepta să primească doar o parte din banii pe care „trebuise să-i plătească în mod injust vreme de mai mulți ani”. Dar mai mult decât orice altceva era confirmarea justeții felului în care interpretase privilegiul din 1844, ceea ce-i ușura „munca pentru viitoarele afaceri”<sup>102</sup>. Și avea destule de făcut, căci trebuia să livreze Amiralității cantități tot mai mari de conserve. Deși reclamații la adresa calității produselor sale, care conțineau „o substanță interzisă”, au precipitat sfârșitul contractului din decembrie 1844, Goldner a încheiat, în mai 1850, un nou acord pentru livrarea de 500.000 livre de carne de vită, de calitate I, în bucăți întregi. Pe 29 ianuarie 1851, a încheiat un contract similar pentru alte 800.000 livre de carne de vită, ambele angajamente având prevederi mai stricte, cu despăgubiri de 3–4.000 £ în cazul nerespectării condițiilor de calitate<sup>103</sup>. Cu puțin timp înainte de debutul scandalului cărnii conservate, Stephen Goldner câștigase o luptă importantă în lungul conflict cu guvernul Moldovei și își asigurase poziția de principal contractor al Amiralității, cu fabrica de la Galați acoperind toate comenzile angajate în anii 1849–1850.

<sup>98</sup> FO 195/303, f. 278 (Iași, Gardner către Canning, 18 februarie 1850).

<sup>99</sup> *Ibidem*, f. 279. Un asemenea caz a fost povestit de Cunningham: Goldner l-a ajutat pe Guarricini să trimită la Constantinopol 90 piei de seu, „fără taxe de export, ca fiind producția fabricii lui”. FO 195/349, f. 78 (Galați, aceeași, 6 august 1850).

<sup>100</sup> FO 195/303, f. 285–286 (Iași, Gardner către Canning, 25 februarie 1850); FO 78/828, f. 197–198 (Iași, Gardner către Palmerston, 10 martie 1850) – Goldner a primit circa 2.500 £.

<sup>101</sup> Leonid Boicu, *op. cit.*, p. 227.

<sup>102</sup> *Report from the Select Committee on Preserved Meats (Navy)*, p. 408 (Londra, Goldner către Grant, 21 februarie 1851).

<sup>103</sup> *Preserved meats (Navy), Return to an Order of the Honourable the House of Commons*, p. 2.

#### IV. CARACTERUL LUI GOLDNER ȘI ACTIVITĂȚILE COMERCIALE ÎN MOLDOVA

Comisia parlamentară numită în anul 1852 a considerat, pe baza rapoartelor lui Cunningham și a declarațiilor altor martori, că o posibilă sursă pentru prezența de substanțe interzise în conservele lui Goldner ținea de proastele relații dintre acesta și angajații săi. Însă este greu de crezut că antreprenorul procesa în mod intenționat asemenea materii interzise, având în vedere prevederile financiare severe pentru încălcarea contractelor, adică situația în care canistrelor conțineau oase, carne de calitate inferioară, intestine, legume etc., prea mult sau prea puțin sos, carne stricată sau nepotrivită pentru consumului uman<sup>104</sup>. O analiză a surselor contemporane dovedește că Goldner avea multe neînțelegeri cu angajații săi, mult mai serioase decât cauzele pe care Ritchie le amintea după vizita sa la Galați, în toamna anului 1850: problema „ar fi rezultat parțial dintr-o conspirație răuvoitoare împotriva dlui Goldner și în parte din pura neglijență a celor cărora trebuise să le încredințeze administrarea intereselor sale”<sup>105</sup>. Este dificil să precizăm numărul exact de oameni care lucrau la manufactura sa. În primii ani de activitate, existau circa 150 de salariați<sup>106</sup>, lucrând în etapele de procesare a cărnii (văcari, măcelari, operatori conservare), în producerea canistrelor (tinichigii) și în partea de administrare generală a afacerii (contabili, agenți etc.). Forța de muncă era în general de proastă calitate, fiind obligat să recurgă la drojdia societății. Samuel Ritchie se plângea că angajații locali erau „persoane de cea mai joasă speță, un amestec de moldoveni, țigani, evrei și greci; oameni care, din cauza sclaviei lungi și abjecte în care au fost ținuți până într-o perioadă foarte recentă, sunt firește mincinoși, vicleni și depravați, neavând nici un fel de principii sau sentimente. La serviciul acestor oameni este obligat dl. Goldner să apeleze și poate să-și continue activitatea doar cu cea mai mare vigilență și supraveghere a acestora”<sup>107</sup>.

Având nevoie de lucrători calificați, Goldner a adus la Dunăre mai mulți specialiști englezi, poate chiar de la fabrica din Londra. Thorp afirma că, inițial, erau patru englezi specializați în procesul de conservare<sup>108</sup>, în vreme ce în 1850 mai erau „doar doi englezi angajați la fabrica dlui Goldner; unul dintre ei este un funcționar, celălalt un maestru de tinichigii, care între timp a murit”<sup>109</sup>. Puțini dintre acești occidentali reușeau să reziste la Galați, principala problemă ținând de salariile mici plătite de patron. Thorp, care a lucrat la fabrica de conserve vreme de

<sup>104</sup> Keith Thomas Henry Farrer, *Goldner's Preserved Meats and the Last Franklin Expedition*, și urm., p. 21.

<sup>105</sup> *Report from the Select Committee on Preserved Meats (Navy)*, p. 405 (Londra, Ritchie către Meek, 29 octombrie 1850).

<sup>106</sup> Emeric Mihály, Sara Mihály, *op. cit.*, p. 239.

<sup>107</sup> *Report from the Select Committee on Preserved Meats (Navy)*, p. 405 (Londra, Ritchie către Meek, 29 octombrie 1850). Conform lui Thorp, cei mai mulți dintre angajați erau evrei ruși. *Ibidem*, p. 397 (Londra, Declarația lui Thorp, 28 ianuarie 1852).

<sup>108</sup> *Ibidem*, p. 396.

<sup>109</sup> *Ibidem* (Galați, Cunningham către Palmerston, 22 septembrie 1851).

circa cinci ani, se plângea de aceste remunerații proaste, pe care Goldner le achita numai după proteste vocale<sup>110</sup>. De fapt, de aici a plecat una dintre disputele permanente dintre antreprenor și viceconsulul de la Galați, lucrătorii britanici solicitând ajutorul lui Cunningham pentru a le apăra interesele. Thorp, spre exemplu, mărturisea că Goldner îl tratase foarte prost și îi plătise salariul numai după ce apelase la viceconsul. Cunningham remarca faptul că Goldner se certa mereu cu angajații lui, „nu numai englezi, ci și de alte nații”<sup>111</sup>, în timp ce Ritchie îi învinovătea pe lucrătorii englezi, care, „după ce și-au descoperit superioritatea față de cei din jur, au devenit prea independenți pentru a mai fi controlați în vreun fel”<sup>112</sup>. Goldner, la rândul lui, se lamenta de poziția agentului diplomatic, căci, „urmare a atitudinii acestui funcționar la adresa mea, am foarte puțin control asupra muncitorilor mei și abia de mai sunt stăpân al propriei mele fabrici; de fapt, a trebuit să-i trimit înapoi în această țară [Anglia – n.n.] pe toți angajații mei englezi”<sup>113</sup>.

Disputele trebuie să fi fost legate și de calendarul fabricii lui Goldner, a cărui activitatea se desfășura de obicei în cea de-a doua jumătate a anului. Vitele, principala materie primă, erau procesate începând cu luna august, operațiunile continuând până în decembrie, când produsele trebuiau încărcate la bordul navelor de transport, înainte ca Dunărea să fie complet înghețată. Sursele nu precizează cum arăta contractul muncitorilor calificați, dar este clar că aceștia nu erau foarte mulțumiți de condițiile financiare și de lucru oferite. Astfel, în sezonul 1850, Goldner nu avea nici un specialist în conservare în fabrica sa, procesul tehnologic fiind condus de un nepot de-al său, „un flăcău de vreo 16 ani, care n-avea nici un fel de experiență în conservare”<sup>114</sup>. Concluzia lui Cunningham, inclusă într-un raport trimis *Foreign Office*-ului în 1851, este validă: „Dacă anul trecut [în 1850 – n.n.] carnea conservată a fost mai proastă decât în anii anteriori, absența unui specialist în conservare poate avea legătură cu acest fapt”<sup>115</sup>.

Relația patronului cu angajații săi are elemente de veritabilă tragicomedie. După cum menționa Thorp, „din cauza faptului că Goldner îi plătea atât de prost, lucrătorii o duceau foarte rău, în special iarna, și erau întotdeauna foarte nemulțumiți”<sup>116</sup>. Adăugând la aceasta firea antreprenorului, foarte temperamental și ușor iritabil, recursul la violență devenea firesc. Declarația lui Cunningham este ilustrativă: deși „lucrătorii englezi nu l-au bătut niciodată pe Goldner și nici Goldner nu i-a bătut pe angajații englezi”, patronul „avea obiceiul să-i bată pe muncitorii germani, care, după cunoștințele mele, l-au bătut pe Goldner de patru

<sup>110</sup> *Ibidem*, p. 396–397 (Londra, Declarația lui Thorp, 28 ianuarie 1852).

<sup>111</sup> *Ibidem*, p. 392 (Galați, Cunningham către Palmerston, 28 iulie 1851).

<sup>112</sup> *Ibidem*, p. 405 (Londra, Ritchie către Meek, 29 octombrie 1850).

<sup>113</sup> *Ibidem*, p. 408 (Londra, Goldner către Grant, 21 februarie 1851).

<sup>114</sup> *Ibidem*, p. 394 (Galați, Cunningham către Palmerston, 28 august 1851).

<sup>115</sup> *Ibidem*.

<sup>116</sup> *Ibidem*, p. 397 (Londra, Declarația lui Thorp, 28 ianuarie 1852).

ori”<sup>117</sup>. În alt caz, „unul dintre tinichigii s-a dat la Goldner astfel încât să-l provoace pe Goldner să-l lovească și atunci când Goldner l-a lovit pe unul, toți tinichigii și-au părăsit locul de muncă și au venit la Galați să se plângă”<sup>118</sup>.

Astfel, prezența de substanțe improprie în canistre poate fi explicată prin acțiunile angajaților de la Galați: fie însușindu-și carnea bună pentru uz propriu, obținând un profit suplimentar la salariile lor insuficiente, fie din cauza „firii rele și răzbunătoare” a muncitorilor furioși pe patron, aceștia sunt cu certitudine mai vinovați decât Goldner<sup>119</sup>. După cum aminteam mai sus, condițiile contractului erau extrem de severe, iar producătorul nu avea nici un fel de beneficiu dacă umplea conservele cu substanțe interzise. Thorp a văzut cum mari cantități de carne stricată erau aruncate în Dunăre<sup>120</sup>, iar Cunningham raporta, după o discuție cu unul dintre angajații lui Goldner, că „până la 200 de carcace de carne au fost aruncate în fluviu în sezonul trecut în stare de putrefacție”<sup>121</sup>. Este mult mai probabil ca materia interzisă să fi fost pusă în cutii de către lucrătorii nemulțumiți, în contextul, sugerat de Ritchie, al neglijenței arătate de managerul lui Goldner, „care s-a dovedit complet nedemn de încrederea pusă în el, deși la acel moment dl. Goldner a plasat o maximă încredere în integritatea și judecata lui”<sup>122</sup>.

Cât despre relațiile dintre patron și angajați, și alte cazuri dovedesc comportamentul violent al lui Goldner. Acesta fusese amendat de către consulat deoarece bătuse, în 1849, un soldat moldovean. Goldner s-a apărat susținând că „victima nu era în timpul serviciului în acel moment, nu era cunoscut ca fiind soldat, ci doar îl înlocuia pe cel cu adevărat de serviciu”, iar incidentul avusese loc „în circumstanțe foarte speciale”, care l-au iritat foarte tare<sup>123</sup>. Goldner a refuzat cu încăpățănare să ajungă la o înțelegere cu soldatul și superiorii acestuia, plătind amenda impusă de consulat numai după cererea ultimativă a lui Stratford Canning. Același caracter dificil este vizibil în relațiile cu oficialii moldoveni, în situația în care „dl. Goldner cu ajutorul lucrătorilor lui i-a gonit de mai multe ori pe polițiști”. Ba chiar i-a declarat pârălabului că, dacă doreau să pună sechestrul pe bunurile lui, trebuiau să se pregătească în mod corespunzător: „dacă va trimite doar douăzeci sau treizeci de dorobanți (soldați de poliție), își va înarma oamenii și-i va goni, dar dacă va veni cu o sută de soldați, va părăsi fabrica”. Astfel că sechestrul a fost pus cu ajutorul unei companii de soldați, complet înarmați și echipați de luptă<sup>124</sup>.

<sup>117</sup> *Ibidem*, p. 392 (Galați, Cunningham către Palmerston, 28 iulie 1851).

<sup>118</sup> *Ibidem*, p. 395–396 (Galați, Cunningham către Palmerston, 22 septembrie 1851).

<sup>119</sup> *Ibidem*, p. 392 (Galați, Cunningham către Palmerston, 28 iulie 1851); *ibidem*, p. 396 (Galați, Cunningham către Palmerston, 22 septembrie 1851).

<sup>120</sup> *Ibidem*, p. 396 (Londra, Declarația lui Thorp, 28 ianuarie 1852).

<sup>121</sup> *Ibidem*, p. 395 (Galați, Cunningham către Palmerston, 22 septembrie 1851).

<sup>122</sup> *Ibidem*, p. 405 (Londra, Ritchie către Meek, 29 octombrie 1850).

<sup>123</sup> FO 195/349, f. 28 (Galați, Cunningham către Goldner, 11 mai 1849); *ibidem*, f. 30 (Galați, Goldner către Cunningham, 11 mai 1849); *ibidem*, p. 34 (Galați, Cunningham către Goldner, 21 februarie 1850); *ibidem* (Galați, Goldner către Cunningham, 1 martie 1850).

<sup>124</sup> FO 195/285, f. 639 (Galați, Cunningham către Canning, 31 decembrie 1849).

Interesat să coboare prețul produselor sale și să-și asigure contracte cu Amiralitatea, Goldner a forțat obținerea de costuri reduse pe întregul lanț tehnologic de producție. Prima etapă era achiziția vitelor, cumpărate din întreaga Moldovă, dar și din Țara Românească. Goldner călătorea mult, uneori la distanțe de 3–400 de kilometri, spre Moldova de sus și Țara Românească, pentru a încheia cele mai avantajoase înțelegeri. Costul animalelor era un element cheie în prețul final al conservelor, fiind extrem de important să-și asigure animale de bună calitate, care să-i fie livrate la momentul oportun. „Costul unui bou este doar la un sfert din cel al unui juncan englez sau scoțian de mărime și calitate egale”<sup>125</sup>, dar Goldner a folosit stratagemele potrivite pentru a obține prețuri și mai mici. În 1850, spre exemplu, a semnat un precontract cu prințul Dimitrie Cantacuzino, care trebuia să-i furnizeze 120 de boi. Obligația vânzătorului era să aducă animalele până la fabrica din Galați, dar, pentru că vitele nu fuseseră livrate la timp, Goldner a primit doar 40 de boi în curtea stabilimentului său, astfel încât să acopere cei 400 galbeni plătiți în avans. Cât despre restul animalelor, le primea „doar dacă se făcea o scădere foarte considerabilă la prețul convenit”<sup>126</sup>. Vânzătorul s-a plâns autorităților că era înșelat și, după scandalul obișnuit, șeful poliției și 12 soldați au eliberat boii „confiscați” de Goldner, după ce acesta declarase public că vitele vor părăsi fabrica doar prin utilizarea forței<sup>127</sup>. Trebuie să precizăm aici că respectarea datelor de livrare era esențială pentru afacerea unui abator. Boii îngrășați cu iarbă în lunile de primăvară și vară erau gata de prelucrare în august, când începea de obicei producția conservelor. „Toți boii sunt în general sacrificați până la sfârșitul lui septembrie, iar apoi începe sacrificarea vacilor, care continuă până la începutul lui noiembrie”. Dacă în lunile de vară târzie – toamnă timpurie putea exista problema temperaturilor ridicate, care nu lăsau mult timp la dispoziția procesatorilor între momentul sacrificării animalului și conservare, în lunile noiembrie și decembrie vitele erau hrănite cu fân, cost suplimentar la prețul conservelor<sup>128</sup>. În același timp, o iarnă timpurie putea împiedica încărcarea produselor pe navele de transport, ceea ce periclita respectarea contractelor.

Antreprenorul a forțat înțelegerea și în privința permisiunii de a importa vite, fără taxe vamale, atunci când nu-și putea asigura materia primă de pe piața Moldovei. Cu Galații situat pe frontiera dintre Moldova și Țara Românească, era extrem de profitabil să cumpere vite din Țara Românească. În 1849, spre exemplu, a adus la Galați 600 de vite muntene, dar în august 1850 autoritățile locale au

<sup>125</sup> *Report from the Select Committee on Preserved Meats (Navy)*, p. 406 (Londra, Ritchie către Meek, 29 octombrie 1850).

<sup>126</sup> FO 195/349, f. 180–181 (Galați, Cunningham către Canning, 8 iunie 1850), cu numeroase anexe asupra chestiunii; FO 195/303, f. 367 (Iași, Gardner către Canning, 11 iulie 1850).

<sup>127</sup> FO 195/349, f. 192 (Galați, Goldner către Cunningham, 7 iunie 1850); *ibidem*, f. 196 (Galați, Raport asupra execuției, 7 iunie 1850); *ibidem*, f. 202–203 (Galați, Părcălăbia Galați către Cunningham, 8 iunie 1850).

<sup>128</sup> *Report from the Select Committee on Preserved Meats (Navy)*, p. 395 (Galați, Cunningham către Palmerston, 28 august 1851).

refuzat să primească animalele importate, căci Goldner nu dovedise lipsa vitelor pe piața internă, iar o epizootie bântuia în principatul sud-carpatic. Goldner era însă extrem de insistent și, cu sprijinul consulului de la Iași, reușea mai mereu să obțină scutirile solicitate<sup>129</sup>.

S-a considerat, de asemenea, că problemele conservelor derivau din faptul că stabilimentul era o fabrică al cărei principal produs era seul. Pe baza „cunoștințelor și observațiilor” sale, Cunningham raporta că Goldner a „făcut producția de seul cel dintâi și principalul obiect [al manufacturii sale], iar cel al cărnii oarecum secundar”<sup>130</sup>, „carnea fiind sacrificată pentru seul”<sup>131</sup>. Nu era însă un secret că antreprenorul putea să asigure costuri mici pentru produsele sale tocmai prin faptul că acoperea costul animalelor prin comercializarea seului și pieilor. Conform rapoartelor Amiralității, conservele nu par să fi avut probleme cu calitatea cărnii propriu-zise, ci cu „substanțele improprii” sau cele „necorespunzătoare cu contractul”. Raportul publicat în ianuarie 1852 dovedește că în canistrelor condamnate ca improprii pentru consum uman, după un control la depozitul Royal Clarence Yard, Gosport, s-au găsit mai ales „substanțe precum bucăți de inimă, rădăcini de limbi, bucăți de palate, bucăți de limbă, sânge coagulat, bucăți de ficat, ligamente ale gâtului, bucăți de intestine” sau carne stricată<sup>132</sup>. Evaluând rata de respingere a conservelor lui Goldner, T. T. Grant estima proporția condamnată la 5% din cele 2,74 milioane livre vândute Amiralității. Oricum, inspectorul Oficiului de aprovizionare adăuga că mai puțin de 0,25% cuprindeau „substanțe improprii”, restul fiind conserve cu carne de bună calitate care, din diferite motive, se stricase. Astfel, problemele țineau mai degrabă de procesul tehnologic și de calitatea canistrelor, căci cele mai multe se înregistrau la conservele mari (de la 10 livre în sus) și se datorau unor cauze mecanice, precum manipularea neglijentă sau transportul în condiții improprii<sup>133</sup>. Acestea erau și principalele neajunsuri pe care Ritchie le-a identificat la manufactura lui Goldner, în timpul vizitei făcute la Galați în anul 1850: „canistrelor unde carnea era stricată din cauza conservării defectuoase” și cele „unde acest rezultat s-a produs din cauza canistrelor defecte”<sup>134</sup>. Dar, pentru a concluziona, nu era nici o incompatibilitate structurală între a obține de la vite sănătoase atât seul foarte bun, cât și carne de calitate excelentă.

<sup>129</sup> SJANI, fond Secretariatul de Stat al Moldovei, dosar 1297, f. 101 (Galați, Petiția lui Goldner, 13 august 1849); *ibidem*, f. 100 (Iași, Gardner către Secretariatul de Stat, 4 septembrie 1849).

<sup>130</sup> *Report from the Select Committee on Preserved Meats (Navy)*, p. 391 (Galați, Cunningham către Palmerston, 28 iulie 1851).

<sup>131</sup> *Ibidem*, p. 394 (Galați, Cunningham către Palmerston, 28 august 1851).

<sup>132</sup> *Putrid "Preserved" Meat*, în „The Lancet. A Journal of British and Foreign Medicine, Physiology, Surgery, Chemistry, Criticism, Literature and News”, nr. 2, 10 ianuarie 1852, p. 52.

<sup>133</sup> T. K. Derry, T. I. Williams, *A Short History of Technology from the Earliest Times to A.D. 1900*, New York, 1961, p. 696.

<sup>134</sup> *Report from the Select Committee on Preserved Meats (Navy)*, p. 402 (Londra, Ritchie către Meek, 29 octombrie 1850).



Sursele nu menționează cazuri de rele practici de-a lungul procesului tehnologic, care era considerat extrem de bun. Dar probleme serioase apăreau și la expedierea conservelor către beneficiar, etapă în care Goldner putea obține reduceri semnificative ale prețului final al produselor lui. Când a livrat un transport de conserve în toamna anului 1848, el a tocmit un vas construit la Galați, plătind cu 25% mai puțin decât dacă transportul ar fi fost efectuat cu un vas britanic, obținând astfel „un câștig de 550 £ pe lângă avantajul de a plăti arvună pentru o primă de asigurare mare”; apoi, l-a convins pe armatorul vasului să acopere și diferența de asigurare. La Londra, „fără să spună că tocmise un vas inferior” și făcând aluzie la sumele foarte mari pe care le plătise, „din dorința de a livra proviziile”, Goldner a convins Amiralitatea să-i acorde subsidiile. „Astfel, obținând 4% de la proprietarul vasului și 5% de la Amiralitate, dl. Goldner plătește numai 1% asigurare”<sup>135</sup>. Cum vasul tocmit a avut probleme la ieșirea în Marea Neagră, călătoria până în Anglia a durat, probabil, mai mult, cu o presiune suplimentară asupra fragilului transport. Uneori, datorită anotimpului înaintat, Dunărea înghețată provoca alte întârzieri și probleme pentru canistre, care puteau fi „foarte mult lovite și zgâriate”. La fel de nefericită s-a dovedit și transportarea lor în cutii, „canistrelor lovindu-se unele de altele”, mari neajunsuri „producându-se canistrelor din felul în care sunt tratate după ce părăsesc fabrica”<sup>136</sup>.

## V. SFÂRȘITUL

În aprilie 1851, Amiralitatea a solicitat *Foreign Office*-ului „să-l instruiască pe consulul majestății sale sau pe agentul guvernamental din acel loc să inspecteze și să raporteze asupra modului de producere și preparare a acestor cărnuri conservate”. Măsura era dictată de „plângerile serioase făcute de marinarii din flotă în privința inferiorității cărnii și a faptului că, în multe cazuri, canistrelor conțineau mizerie și părți din intestinalele animalului”<sup>137</sup>. Astfel, la 14 mai 1851, subsecretarul de stat Henry Unwin Addington l-a instruit pe Cunningham „să servească în calitate de inspector guvernamental în numele Amiralității pentru cărnurile conservate pregătite de dl. Goldner”<sup>138</sup>. Dar viceconsulul nu a avut ocazia să verifice, în calitate oficială, manufactura inamicului său, unde procesarea începea în partea a doua a anului, căci contractul a fost întrerupt definitiv în iunie 1851. Oricum, Cunningham a fost consultat în scandalul ce tocmai se născuse, autoritățile fiind

<sup>135</sup> FO 78/792, f. 116–117 (Galați, Cunningham către Canning, 8 aprilie 1849).

<sup>136</sup> *Report from the Select Committee on Preserved Meats (Navy)*, p. XIV.

<sup>137</sup> *Ibidem*, p. 390 (Londra, J. Parker către Henry Unwin Addington, 26 aprilie 1851).

<sup>138</sup> FO 78/865, f. 4 (Londra, Addington către Cunningham, 14 mai 1851); *ibidem*, f. 206 (Galați, Cunningham către Palmerston, 23 iunie 1851).

interesate „să obțină orice informație cu referire la sistemul urmat de dl. Goldner în conservarea proviziilor pentru flotă”<sup>139</sup>.

Goldner a încercat să-și apere poziția, făcând aluzie la multiplele lui probleme, dar scandalul din Anglia era prea mare. Furia publică, pe fondul emoției legate de soarta misiunii arctice a lui sir John Franklin, a precipitat lucrurile și, după inspecția produselor livrate de antreprenor, Camera Comunelor a numit, pe 16 februarie 1852, o Comisie parlamentară de analiză a produselor de carne conservată achiziționate de Amiralitate. 20 de martori, oficiali implicați în inspectarea proviziilor flotei și specialiști în industrie alimentară, au fost chemați să depună mărturie, dar Stephen Goldner nu a fost citat de Comisie. Raportul oficial, prezentat Camerei Comunelor la 3 mai și făcut public în întreaga presă britanică, a avut consecințe majore asupra modului în care Amiralitatea a încheiat ulterior contractele de livrare pentru produsele conservate, determinând chiar deschiderea unei fabrici proprii de conserve, la Deptford (1852)<sup>140</sup>.

Goldner a fost complet compromis, implicarea sa în fabricarea conservelor încetând să mai fie menționată. De fapt, sursele nu oferă informații despre soarta lui după această veritabilă lapidare publică. Cât despre fabrica de la Galați, aceasta a fost plasată, în ianuarie 1852, când contractorul a părăsit portul dunărean, sub controlul viceconsulatului. Ulterior a fost sechestrată de un austriac, pe nume Marrasi, execuția fiind ridicată când au sosit la Galați Alfred Powell și Samuel Ritchie, doi foști asociați ai lui Goldner, care i-au acoperit datoriile<sup>141</sup>. Gardner, consulul britanic la Iași, cerea instrucțiuni suplimentare de la *Foreign Office*, neștiind cum să-l privească pe Ritchie, fostul agent și partener al contractorului compromis<sup>142</sup>. În vara anului 1852, noii investitori „erau dornici să reînnoiască privilegiul prin care doar ei să aibă dreptul de a conserva carne în canistre ermetice, dar mai ales doreau să li se reconfirme concesiunea asupra terenului unde se afla fabrica”<sup>143</sup>. Termenii propuși au fost acceptați și, învățând din problemele trecutului, Ritchie și Powell au angajat forța de muncă a muncitorilor britanici, 20 de măcelari englezi lucrând la Galați în 1853, restul angajaților fiind localnici. Fabrica a rămas în funcțiune vreme de alte două decenii, până în 1875, când dispozitivele mecanice au fost vândute la licitație<sup>144</sup>.

Aventura comercială a lui Goldner în Moldova este decisivă în înțelegerea caracterului lui Goldner, „vinovat” de dezastrul misiunii arctice a lui John Franklin.

<sup>139</sup> *Report from the Select Committee on Preserved Meats (Navy)*, p. 390 (Londra, W.A.B. Hamilton către Addington, 3 iunie 1851).

<sup>140</sup> R. Perren, *op. cit.*, p. 41.

<sup>141</sup> FO 78/901, f. 72–73 (Galați, Cunningham către Gardner, 12 august 1852).

<sup>142</sup> *Ibidem*, f. 67–68 (Iași, Gardner către Malmesbury, 27 august 1852). Gardner avea multe întrebări oarecum retorice: „În ce lumină să-l privesc [pe Goldner, n.n.]? Ca pe un acuzat de fraudă? Și în ce lumină să-l privesc pe dl Ritchie?”

<sup>143</sup> *Ibidem*, f. 324 (Galați, Cunningham către Gardner, 6 decembrie 1852).

<sup>144</sup> Paul Păltănea, *op. cit.*, vol. II, p. 11.

„Un om rău”, practicând din umbră „o foarte bine calculată artă a înșelătoriei”, contractorul a fost portretizat de contemporani, ca și de istoricii de astăzi, drept un veritabil suspect de serviciu, vinovat de crimă cu premeditare, în încercarea de a obține „profit fără a-și face probleme de conștiință sau de vină, fără interes pentru respectarea vieții”<sup>145</sup>. O analiză riguroasă a surselor disponibile ni-l arată ca pe un afacerist extrem de inteligent și ingenios, capabil să inoveze nu numai procesul tehnologic de producție, ci și dimensiunea economică a afacerii. Un „ins activ și inteligent”, cum îl descria consulul de la Iași, Goldner avea o fire irascibilă, care i-a influențat mult relațiile umane și profesionale. Se tocmea tot timpul, negocia, se certa și se bătea, oponentii săi acoperind întregul spectru social și național, de la domnitor și autoritățile locale până la propriii angajați de toate etniile. Investiția lui în Moldova este istoria unei firi încăpățănate, care „s-a ținut scai” de drepturile sale, reale sau închipuite, fără mare interes pentru consecințe. Goldner a fost victima propriului temperament, care i-a măcinat energia și timpul în dispute de multe ori colaterale.

Nu este clar cum a funcționat fabrica din Hounsdtich în cei șapte ani în care Goldner a fost legat de manufactura de la Galați. Faptul că a petrecut cea mai mare parte a timpului în principate sugerează că stabilimentul din Moldova era principala lui preocupare comercială, poate soluția la probleme financiare din Anglia și felul de face o avere în acest „El Dorado” agro-pastoral. Goldner a demonstrat „muncă, talent și hărnicie”, dar și o inabilitate de a dezvolta o afacere avantajoasă pe termen lung, înstrăinându-și toate acele persoane și instituții care-l puteau ajuta. De la relațiile umane și profesionale la inabilitatea de a-și ține aproape forța calificată, de la eforturile de a-și asigura un statut de monopol pe piața locală până la disputele continue cu Vistieria, Goldner s-a dovedit extrem de parcimonios. Într-o provincie unde bacșiișul era bine înrădăcinat, contractorul nu a ales întotdeauna cele mai simple soluții. Totodată, conflictul cu viceconsulul de la Galați l-a lipsit, în practică, de avantajul jurisdicției consulare și i-a opus un inamic la fel de încăpățânat și răzbunător. Și-a creat astfel, în mod complet artificial, probleme suplimentare și conflicte inutile, care i-au periclitat situația în Moldova. Imediat ce s-a compromis în Marea Britanie, a pierdut și în Moldova protecția puținelor persoane care încă îl susțineau.

Goldner nu a fost totuși un criminal gata să pună în pericol viețile umane pentru profit, cu toate că sursele epocii îl arată ca pe un capitalist rapace, interesat să obțină beneficii materiale cât mai mari din afacerile sale. Din această perspectivă, el reprezintă unul dintre pionierii capitalismului occidental în principatele române. Simțind uriașele posibilități de a introduce tehnologie avansată în aceste zone periferice, înzestrate cu materii prime bogate și ieftine, Goldner a deschis drumul investițiilor majore în resursele Moldovei și ale Țării Românești. Fabrica sa din Galați s-a dovedit viabilă din punct de vedere economic și a rezistat mai bine

<sup>145</sup> Scott Cookman, *op. cit.*, p. 108–110.

de două decenii după căderea inițiatorului ei. Astfel, Goldner pare să fi fost mai degrabă o victimă a conjuncturilor, un țap ispășitor într-un scandal pe care Amiralitatea a dorit să-l rezolve cât mai rapid, căci în conservarea produselor de origine animală s-a dovedit un explorator la fel de mare ca și Franklin în cercetarea regiunilor polare.

STEPHEN GOLDNER AND THE CANNED MEAT FACTORY IN GALAȚI  
(1844–1852)

*Abstract*

In June 1844, Stephen Goldner, a Jewish-born Hungarian entrepreneur residing in Britain, got from the Moldavian authorities the approval to establish a cannery in Galatz. Involved for several years in preserving meats on the basis of an innovative technological process and eager to impose himself on the competitive market of the Admiralty's contractors, Goldner attempted to benefit from the cheap resources of the Romanian Principalities, rich agro-pastoral areas, where domesticated animals were extremely cheap. On the basis of a privilege received from prince Mihail Sturdza, Goldner opened his factory in the Danubian port of Galatz. On the basis of documentary sources identified in British and Romanian archives, this paper details Goldner's activity in Moldavia, during the seven year period in which he managed the industrial establishment from Galatz. The episode is extremely interesting, as the manufacture covered most of the contracts concluded with the Royal Navy and in 1851–1852 Goldner was the protagonist of a huge public scandal in Britain. It was considered, then and now, that the bad quality of his products could have endangered the fate of Sir John Franklin's polar expedition. The paper presents the interest of western historiography for the goods Goldner delivered to the Admiralty, then details the terms of his agreement with the Moldavian authorities, as well as the conflicts which this privileged contract nourished: that with the British vice-consul at Galatz, Charles Cunningham, but especially Goldner's arguments with the officials from Galatz and Jassy related to his interpretation of the exemptions from paying custom dues. The paper also refers to the reasons which determined the investor to relocate his production in the remote Moldavia and to the way in which his affairs suffered due to Goldner's impetuous temperament.

*Keywords:* canning industry, Stephen Goldner, John Franklin, Galați (Galatz), Moldavia, Romanian Principalities.

# ROMANIA AND THE BALKAN WARS – SOME CONSIDERATIONS ON THE BALKANS\*

DANIELA BUȘĂ  
(*Institutul de Istorie „Nicolae Iorga”*)

Balkans is often referred to as “the powder barrel of Europe”. A population of a great ethnical, religious and cultural diversity was living in this geographical area, which was still mostly under Ottoman rule, and which was disputed by its powerful neighbouring Empires. For a long time, nobody has thought at the “disintegration of Turkey for the sake of nationalities” and that because “all the nations were so badly known, so little fixed within their own borders, so little understood in their rights”<sup>1</sup>.

The borders of the new states from Balkans were established by treaties and agreements between European powers and, also here, the national question acquired new values and took the form of a nationalism rather combative or aggressive. A common history, disappointments and tragedies whose guilt can't be attributed only to the components of area, caused the doubt, distrust, intransigence. Not once, all these prevailed over dialogue, argument or logical explanation. Real or imaginary differences emerged into disputes, most often turned into open conflict, whether military, diplomatic or economic. All these became more visible after 1878, following the political and territorial changes resulting from the Russian-Romanian-Turkish war.

In the Balkans, not once, the history and myth merged. The ethnic groups or nations use these two as arguments in their claims, either alone or together, either on behalf of “historical rights” or of “natural law”. Each thought that justice and truth are only by one part. Religious differences led to intransigence, hate, intolerance, but without becoming authentic religious conflicts. The history is understood more as a national history rather than as one of the space, although the people who belong to this space, are also subject to external influences and, in turn, influence each other.

\* The Turkish language version (*Romanya ve Balkan Savaşları: Balkanlar Üzerine Mülahazalar*) appeared in *Balkan Savaşlarının 100.yılı. Uluslararası Balkan Simpozyumu*, 13–15 Mayıs, 2012, İstanbul, 2013, p. 358–364.

<sup>1</sup> Nicolae Iorga, *Ce înseamnă popoare balcanice*, Vălenii de Munte, Tipografia Neamul Românesc, 1916, p. 15.

The Balkan countries were frequently rivals in their disputes for different territories. Often these took the form of acute rivalry and, often the armed conflict was a solution. For the Greeks, Serbs, Bulgarians and Albanians from the European possessions of the Ottoman Empire was practically impossible to overthrow the Ottoman rule peacefully and to live free. For the mutual recognition of freedom it was necessary to harmonize their ambitions, to realize which was the common goal, to make the concessions and especially, to cooperate. Otherwise, the European powers could use in their behalf the imminent collapse of the Ottoman Empire, as they previously did. This work became more obvious for the Balkans during the conflict of 1911, when Italy occupied the Ottoman possessions in North Africa (Cyrenaica and Tripolitania) and the eastern Mediterranean (the islands of Rhodes, Scarpanto, Stampolio, Dodecanese). Of course, for all the Balkan countries, any action against the Ottoman Empire was welcome. In the same time there was also a danger that the winner – in this case Italy – could impose its own control and dominance over parts of the Mediterranean, and even to make conquests in the Balkans, and thus to allow a direct interference for other interested European powers. At the beginning of the second decade of the twentieth century, the realities and perspectives brought the Balkan countries more closely. The Balkan wars, widely regarded as the prelude to World War I, put them even more into the spotlight.

From its early stages, the conflict in the Balkans has proven to be an accumulation of contradictions, from the structure of alliance its means of action, to the evolution, the factors involved and the outcome. The alliance against the Ottoman Empire was a first for the Balkans. It was accomplished despite disagreements, splits, ethnic and religious diversity and, particularly, despite the territorial disputes. For the first time, the hostilities were triggered without the intervention, the mediation and the support a great power, as do in the other occasions.

Thus, the First Balkan War expressed the desire of four of the Balkan countries (Bulgaria, Greece, Serbia, and Montenegro) to assert them against a fifth, the Ottoman Empire, identified as a common enemy. Romania declared itself neutral. In the Second Balkan War the composition of the two camps changed. Now, the belligerents were only the former allies, namely Bulgaria against the others. This reveals the conjectural character of the alliance<sup>2</sup>. In the short interval between the two conflicts, the combatants have tried to harmonize previous agreements with their new claims, which appeared after the cessation of hostilities. Bulgaria claimed also the centre of Macedonia, namely the territory between Stara Planina and Lake Ohrid, arguing that the financial and military effort far exceeded the original agreements. Serbia has insisted for compensation in Macedonia, while the Thessalonica was disputed by Bulgaria and Greece. The creation of the Albanian state has contributed to exacerbation claims.

<sup>2</sup> Ion Bulei, *Balcanii și relațiile româno-bulgare în preajma primului război mondial. Considerații incomode*, in vol. *Români și bulgari. Provocările unei vecinătăți*, București, Cartea Universitară, 2007, p. 133.

The attitude of the European powers towards the Balkan alliance and conflict was not unanimous. Russia contributed substantially to bring together the Balkan countries and, especially, to reduce the roughness between the slave states. Russia tried to maintain the alliance, while Austria-Hungary would have wanted it broken, as soon as possible. The different views of these two powers are also a proof of the disputes between the Entente and the Triple Alliance, both camps aiming to attract the Balkan states. Considering that, no one was surprised, that the treaty signed in May 1913 during the London Conference has proved to be incomplete, and insufficient to settle down the issues of Southeast Europe.

The second Balkan War marked a reconfiguration of the Balkan alliance, and also an increase into the number of states involved, due to the intervention of Romania. The reasons for Romania's involvement in the conflict were complex and related to the developments in the Balkans. Although geographically did not belong to the Balkan area, Romania was closely related historical, political, economic, cultural, religious to this space. For Bucharest, the *statu quo* established in 1878 by the Congress of Berlin was dependent upon the free navigation through the Bosphorus and Dardanelles, vital to foreign trade, but also for the development of Dobrudja. The province of Dobrudja, which became part of the Romanian state in 1878, was the subject of more claims from Bulgaria after 1900. Romanian politicians knew the detailed content of the Russian-Bulgarian agreements of 1902 and 1909 on the fate of Dobrudja, in case of conflict in the area. Moreover, the ambiguous provisions of the Treaty of Berlin on the southern border of Dobrudja and, especially, the Arab Tabia point were still a sensitive issue in the Romanian-Bulgarian relations. The border route imposed by European Powers was considered unsatisfactory by both parties, because „it gave to Bulgaria the strong fortress which dominated the Dobrudja, and it gave to Romania valuable appurtenances of that place”<sup>3</sup>. However, Romania had no guarantee of a strategic defence. Finally, it cannot lose sight Romanians interest about Aromanians, the issue ever present in Romania relations with the Balkan countries and the Ottoman Empire.

The Allies victories have cast the doubt on maintaining the *statu quo* in Balkans and the misunderstandings between them warned of danger a new conflict. The perspective of „excessive increase of the Balkan states against one of its neighbors”, led Romania to fully abandon its previously announced neutrality and to ask for „new guarantees of security and territorial compensation”<sup>4</sup>. European powers have let to understand that they support Romania's claims and, also, the dialogue between the parties. Started in November 1912, talks between Romanians and Bulgarians were held intermittently in Bucharest, Sofia and London and highlighted the different position of the parties about the border of southern Dobrudja. Romania wanted concrete proposals and she expected compensations

<sup>3</sup> William Miller, *The Ottoman Empire and its Successors 1801–1927*, Cambridge, 1927, p. 400.

<sup>4</sup> Mihai Macuc, *O privire comparativă asupra a două conferințe de pace balcanice (1886–1913)*, in *Omagiu profesorului Gheorghe Buzatu*, Focșani, Editura Empro, 1999, p. 210.

consisting in the modification of the southern border of Dobrudja on line Turtucaia-Balchik. Bulgaria made promises but offered uncovered guarantees. After its outright victory over the Ottoman Empire and, therefore, the validation of the new territorial acquisitions, Bulgaria seemed to increasingly lack the interest of solving the disputes with Romania.

The reopening of the hostilities in the Balkans in mid-January 1913 put an end to the Romanian-Bulgarian apathy. At 16/29 January a protocol was signed in London, which, without bringing anything new, seemed to avoid armed conflict. According to the protocol, Bulgaria accepted a Black Sea coast correction (about 5–6 km) to allow Romania to effectively use the port of Mangalia<sup>5</sup>. According to Russia, the correction was not likely to lead Romania to remain neutral. Russia thought that only a change on the route of Cap Kaliakra or on the line of Kavarna would satisfy Romania and extinct the tensions between Bucharest and Sofia. The Russian point of view was notified to the Bulgarian government. Moreover, Romania's positions regarding the conflict in the Balkans were a constant source of concern for Russia. In the spring of 1913, Russia made considerable efforts to defuse the dispute between the two neighbours and has repeatedly asked its allies, Great Britain and France, to intervene and convince Romania to remain neutral<sup>6</sup>. Under pressure from Russia, at 18/31 March to 26 April/May 9, a Conference of ambassadors of European Powers was held in St. Petersburg, but its end was hastened by the military operations in the second phase of the Balkan War. The Protocol offered Silistra to Romania and also an area with a radius of 3 kilometres around the town. The area had to be demarcated within three months. Bulgarian citizens, who did not want to remain there, were allowed to leave within six months.

By this diplomatic decision, the European powers considered the dispute closed. Their solution was a compromise needed to at least partially satisfy Romania, without upsetting Bulgaria. The justification was made clear by the Foreign Minister of France, Stéphen Pichon: "In Romania, we can see an increasingly movement toward the Entente and we have no interest to discourage it"<sup>7</sup>. The Entente and the Triple Alliance have sought to establish the belief that, if Romania and Bulgaria have each received as they hoped, this was due to adverse camp. European Powers have tried not to offend any part, hoping to keep and win sympathy in Bucharest and Sofia, as well.

<sup>5</sup> See the protocol in *Ministerul Afacerilor Străine. Documente diplomatice. Evenimentele din Peninsula Balcanică. Acțiunea României 20 septembrie 1912–1 august 1913*, București, 1913, doc. nr. 61 bis, p. 44–45.

<sup>6</sup> *Ibidem*, p. 46–47; doc. 72, p. 51. See *British Documents on the Origine on the War 1898–1914*, ed. G.P. Gooch and Harold Temperly, vol. IX, part II, London, 1927, doc. 620, 625, 631, 658; *Documents Diplomatiques Françaises* (further quoted D.D.F.), 3<sup>ème</sup> série (1871–1914), t. V, Paris, 1955, doc. 387, 394, 400, 410, 427.

<sup>7</sup> *D.D.F.*, t. VI, doc. 55.



However, the effect was not the desired one, and decisions were equally unsatisfactory for both Romania and Bulgaria. The government from Sofia, supported by Vienna, conditioned the implementation of the Protocol by a declaration of neutrality from the Romanian government in case of a new conflict, even though Romania did not sign an alliance treaty with Greece and Serbia, which both obviously appeared more clearly as the enemies of Bulgaria.

The Romanian Parliament ratified the Protocol of St. Petersburg. This decision was based on two reasons: Romania does not oppose to the Austria-Hungary and keeps intact its opportunities in case of a conflict. Romanian Prime Minister, Titu Maiorescu, declared in October 1912 that “if its produce territorial changes in the Balkans, Romania will have to say own word”. In the spring of 1913 he stated that “we can intervene only when a conflict will break out between them (formers Allies, note B.D.), because only then we will have the freedom to impose peace”<sup>8</sup>.

The mirage of building a big state to which many Bulgarians adhered, convinced by the truth of their cause, the claims of Serbs for Macedonia, the dispute between Greeks and Bulgarians for Thessaloniki as well as the interests of the European powers in Balkans, all these have accelerated the outbreak of the Second Balkan War<sup>9</sup>. In this context, Romania had the proof that the Balkan equilibrium was disturbed and, at 26 June/10 July, “came out of the reserve imposed in the interest of peace”<sup>10</sup> and declared the state of war against Bulgaria.

Romania’s military intervention had the agreement of the European powers and it was in a difficult moment, and after all attempts to stop the military confrontation has failed. According to the Romanian Prime Minister, this plan was designed “to ensure now a good border line for our Dobrudja, and namely Dobrich-Balchik-Turtucaia, with the required number of kilometres to the west and south, because for the Bulgarians, who attacked their allies, international conventions do not seem to have an importance”. The Romanian Premier added that Romania, by this intervention, is entitled to take part in “the treaty which will regulate the territories conquered from Turks”, also “to make possible a peaceful future for the two countries”, but also, and as „a duty to participate in the final settlement of a problem that disrupted and threatened the general peace for too long”<sup>11</sup>.

<sup>8</sup> In May 1913, Romania was subject to strong external pressures generated by the insistence of Viennese diplomacy for a rapprochement of Bulgaria, and, also, by the offers of Serbs and Greeks to enter into a joint alliance against Sofia. For details see Constantin Iordan, *Venizelos și românii*, București, Editura Omonia, 2004, p. 99–103.

<sup>9</sup> The second Balkan War broke out as a result of the surprising decision of the Bulgarian Tsar Ferdinand Saxe Coburg, to carry out a surprise attack on Greek-Serbian troops at the border with Macedonia. The attack was ordered by General Mihail Savov, with the Prime Minister S. Danev. The action was seen as a “criminal folly” by Bulgarian politicians and historians. Iordan, *op. cit.*, p. 102.

<sup>10</sup> See the Romania’s declaration of war in Arhivele Naționale Istorice Centrale, fond Casa regală [National Central Historic Archives, Fund of the Royal House], dos. 37/1913, f.1.

<sup>11</sup> *Ibidem*, doc. 206.

Serb and Greek victories over Bulgarians, the campaign of the Romanian army south of Danube and the occupation of the Turtucaia-Balchik line, forced Bulgaria to surrender at July 19, 1913. Initially, with the mediation of the Italian diplomacy, Bulgaria tried to sign a separate treaty with Romania. The offer was rejected by the Romanian government with the argument that the peace has to be signed by all belligerents, because "Romania does want not to separate its case from that of the Greeks and Serbs. Romania wants peace, gives advice to moderation for Belgrade and Athens, but, at the same time, declares that she intends to remain under army until will start the talks for a mutual agreement", noted at July 17, 1913, the Minister of France in Bucharest, J.C. Blondel<sup>12</sup>.

The Peace Conference opened in Bucharest on July 29, 1913, under the patronage of Titu Maiorescu. The Bucharest choice has met the consensus of the European powers and also of combatant parties, including Bulgaria, which hoped that here, more than elsewhere, Austria-Hungary will work in its favour. The decision was also recognition of the role played by Romania during the conflict and pointed out the unanimous confidence in the smooth running of the conference. The timing was very important for the small states, who tried to regulate matters as much as possible between them, avoiding the involvement of the European powers.

In order to find a lasting solution to the Balkan problem, the participants decided that Bulgaria must discuss in private with each winning country. The government from Sofia has agreed with this solution. It hoped for a separate peace with the other Balkan countries and even Romania. Titu Maiorescu wanted to clarify from the beginning, on behalf of the Romanian government, that it cannot be a separate peace and that the settlement of the Romanian-Bulgarian issue will be included in the Treaty. On August 10, 1913, the Peace Treaty was signed in Bucharest between Romania, Greece, Serbia and Montenegro on one side and Bulgaria, on the other. This formally ended the Second Balkan War. According to the Congress decisions Romania's southern border became the line Turtucaia-Ekrene (today Kranevo). Macedonia was divided between Serbia, which took the cities Usküb (today Skopje) and Monastir (today Bitolia), and Greece, which took the south-eastern part, with the cities of Thessaloniki, Serres, Kavala. Bulgaria held the region between the river Upper Struma and Mesta. Serbia and Montenegro shared the Sanjak of Novibazar.

The border line between Romania and Bulgaria was drawn by a commission composed of representatives of both parties. On December 5, 1913, the Protocol was signed at Giurgiu. Thus, the border line started from the Danube (near the village Turkşmil, 10 kilometres upstream of Turtucaia) and continued to the Black Sea, south of Ekrene. Romania incorporated two districts: Durostor and Kaliakra,

<sup>12</sup> *D.D.F.*, doc. 429.

which meant around 8 371 km<sup>2</sup> and a population of 300 000 inhabitants. In September 1913, the diplomatic relations between Romania and Bulgaria were resumed, and, a month later, the Bulgarian Prime Minister, Vasil Radoslavov, visited Romania.

The Peace of Bucharest has generated different reactions among the European powers, according with their own interests and rivalries in the area. The most affected was Austria-Hungary, whose foreign policy has undergone a major failure in the Balkans. The double monarchy tried, through an intense diplomatic activity, to submit the Treaty of peace to a process of ratification by a European Conference. France, Russia and Great Britain opposed any revision. Italy and Germany, without categorically exclude this possibility, believed that the decisions taken in Bucharest needed to be followed. It is also true that, some decisions were in their advantage.

The Treaty of peace from Bucharest was highly valuable for the countries in South East Europe. This was the first treaty by which Balkan affairs were settled by those involved. Romania, Serbia, Greece and Montenegro were able to impose their own way of resolving problems. The borders drawn have survived, with some corrections, to both World Wars. The diplomacy in Athens, Belgrade and Bucharest has intuited the inner differences of the Triple Alliance and the Entente, and was able to take advantage of them. The role of mediator in the crisis of Balkan and, especially, the attitude toward the parties involved have contributed to the increase of Romania's prestige. Overall, the peace of Bucharest was a moment when the small states affirmed themselves in the European diplomacy.

The Treaty of Bucharest was not able to solve all problems of the Oriental crisis because some issues did not enter its jurisdiction: the treaties of peace of Balkan countries with the Ottoman Empire, the Albania's borders and the status of the Aegean islands. The game of interests of the great powers complicated the situation and contributed to development of many conflicts and misunderstandings among the Balkan countries, which, remaining unsolved by international acts could degenerate into armed conflict.

## ROMANIA AND THE BALKAN WARS – SOME CONSIDERATIONS ON THE BALKANS

### *Abstract*

Compared to the First Balkan War, in the second Balkan War the circle of belligerents extended due to the intervention of Romania. The perspective of "excessive enlargement" of one of Balkan state determined Romania to claim new guaranties of security. Romania was aware of the secret agreements between Russia and Bulgaria from 1902 and 1909 on the Dobrudja. Romania's military intervention in the second Balkan War was made with the consent of the great powers in a very difficult moment, when the possibility of the aggravation and internationalization of the conflict became imminent.

*Keywords:* Romania, second Balkan War, southern border of Dobrudja.



## CORESPONDENȚA DINTRE ELISABETA VAN SUCHTELEN ȘI DOMNITORUL ALEXANDRU DIMITRIE GHICA – IZVOR INEDIT AL PERIOADEI REGULAMENTARE

RALUCA TOMI

(Institutul de Istorie „Nicolae Iorga”)

Bogatul fond de corespondență dintre Alexandru Dimitrie Ghica și contesa Elisabeta van Suchtelen, aflat la secția de manuscrise a Academiei Române și în arhiva personală a domnitorului de la Arhivele Naționale Istorice Centrale<sup>1</sup>, dezvăluie, pe lângă emoționanta poveste de dragoste ce i-a unit pe cei doi, informații prețioase referitoare la istoria Țării Românești din epoca regulamentară și la tumultuoasele evenimente din Peninsula italică din preajma și în timpul revoluției de la 1848–1849.

Influența rusă în principatele dunărene, manifestată încă de la sfârșitul secolului al XVIII-lea prin perioadele de ocupație militară, prin prezența consulilor la București și la Iași, s-a făcut simțită și prin pătrunderea unor personalități din aristocrația militară rusă în elita politică din spațiul românesc, prin intermediul căsătoriilor. Atrasă de farmecul, bogăția, strălucirea ofițerilor ruși, de perspectiva pătrunderii în sânul unor importante familii nobile rusești, boierimea din Țara Românească și Moldova s-a dovedit foarte dornică de înrudiri cu reprezentanții aristocrației de peste Prut. La rândul ei, aceasta din urmă a fost sprijinită în contractarea căsătoriilor de către politica imperială, care țintea o consolidare a pozițiilor sale în țările române<sup>2</sup>.

Alexandru Dimitrie Ghica, fiul al marelui ban Dimitrie Ghica, frate cu Grigore Dimitrie Ghica, primul domn pământean al Țării Românești, a îndeplinit

<sup>1</sup> Fondul de corespondență de la Biblioteca Academiei Române cuprinde 466 de scrisori originale expediate de contesa Elisabeta van Suchtelen, unele semnate și de Elena van Suchtelen, fiica acesteia, destinatarul fiind Alexandru Dimitrie Ghica. Perioada în care au fost trimise este 1830–1849; în Arhivele Naționale Istorice Centrale, fondul personal Alexandru Dimitrie Ghica, se găsesc scrisorile Elisabetei van Suchtelen din anii 1848–1849. De remarcat că ultimile sunt copii.

<sup>2</sup> Importanța căsătoriilor ruso-române pentru pătrunderea și consolidarea influenței rusești în perioada secolului al XIX-lea a fost studiată în istoriografia română. Amintim numai câteva titluri: Emanoil Hagi-Mosco, *Căsătoriile ruso-române din trecut*, în idem, *București. Amintirile unui oraș. Ziduri vechi. Ființe dispărute*, București, Editura Fundației Culturale Române, 1995, p. 282–294; Paul Cernovodeanu, *Strategii militare ruse în societatea românească*, în „Arhiva Genealogică”, IV, 1997, nr. 3–4, p. 243–253; Adrian Bogdan Ceobanu, *Ruși și români: diplomație și relații matrimoniale în a doua jumătate a secolului XIX*, în „Anuarul Institutului de Istorie „A.D. Xenopol”, Iași, t. XLVII, 2010, p. 181–192 etc.

diferite funcții înainte de a fi numit domn regulamentar: vornic de poliție, cămăraș, caimacam al Craiovei, mare spătar. A fost remarcat de ruși cu prilejul exilului de la Brașov din 1821, când se manifestase ferm pentru alianța cu împăratul Alexandru I, fapt ce a dus la sprijinirea candidaturii sale de către guvernul de la Sankt Petersburg<sup>3</sup>.

Elisabeta van Suchtelen făcea parte din înalta aristocrație rusă, tatăl său, Iacov Dimitrievici Lanskoï, fiind fratele unuia dintre favoriții împărătesei Ecaterina a II-a, iar mama sa se înrudea cu influenta familie Dolgoruki<sup>4</sup>. A fost soția lui Constantin van Suchtelen, unul dintre fiii contelui Piotr Kornilovici van Suchtelen, inginer, general și diplomat de origine olandeză, personalitate apreciată de Ecaterina a II-a, Alexandru I și Nicolae I. Constantin și Elisabeta van Suchtelen au avut trei copii: Elena, Piotr și Natalia.

Alexandru Dimitrie Ghica și contesa van Suchtelen s-au cunoscut la un bal în București, în casele Romanit<sup>5</sup>, iar puternicul sentiment le va influența pe viață destinele. Corespondența contesei a fost scrisă în franceză, dar întotdeauna semnătura era în alfabet chirilic: Safta sau Săftica. În anii 1830-1834, Elisabeta scria din Kiev sau Camenița, însă scrisorile erau trimise prin bunăvoința lui Vladimir Moret de Blaremburg, cumnatul lui Alexandru Dimitrie Ghica, pentru a se păstra aparențele și a nu dăuna prestigiului celor doi corespondenți.

La sfârșitul lui octombrie 1834 contesa părăsea Rusia, iar după un popas de 10 zile la Viena se stabilea pentru o lungă perioadă de timp în Neapole, capitala Regatului celor Două Sicilii, renunțând pentru totdeauna la statutul său social, la familie.<sup>6</sup> În perioada exilului său voluntar a avut alături pe una dintre fiice – Elena; băiatul, Piotr, fiind înscris într-un vestit colegiu militar din capitala Rusiei, își vizita periodic mama. Întâlnirea emoționantă dintre cele două surori Elena și Natalia a avut loc abia în 1841, la Livorno<sup>7</sup>, iar soțul său a vizitat-o la Neapole în 1838, pentru a-și revedea fiica cea mare<sup>8</sup>.

<sup>3</sup> Despre Alexandru Dimitrie Ghica vezi Dora D'Istria, *Gli albanesi in Romania. Storia dei principi Ghika nei secoli XVII, XVIII e XIX*, Firenze, 1873, p. 440-442; Ioan C. Filitti, *Domniile române sub Regulamentul Organic*, București, Librăriile Socec & Comp. și C. Spetea, 1915, p. 12; Mihail Dimitrie Sturdza, *Dictionnaire historique et généalogique des Grandes familles de Grèce. d'Albanie et de Constantinople*, Paris, 1983, p. 297-299; Anastasie Iordache, *Principii Ghica. O familie domnitoare din istoria României*, București, Editura Albatros, 1991, p. 141 etc.

<sup>4</sup> Vladimir Ghica, *Din istoria palatului regal. Amintiri din prilejul unor vechi socoteli de domnița Alexandrina Ghika*, în „Convorbiri literare”, XLVII, 1913, no. 4, p. 351; C. Gane, *Alexandru vodă Ghica și contesa van Suchtelen*, în idem, *Trecute vieți de doamne și domnițe*, vol. II, Chișinău, Editura Universitas, 1991, p. 381-403; Cătălina Opaschi, *Iubiri celebre. Condurul de mătase*, în „Magazin istoric”, oct. 2008, p. 8-12.

<sup>5</sup> Emanoil Hagi Mosco, *op. cit.*, p. 294; Cătălina Opaschi, *op. cit.*, p. 8.

<sup>6</sup> Elisabeta a descris peripețiile drumului în scrisoarea din Neapole, 18/29 mai 1838, către Alexandru Dimitrie Ghica. Biblioteca Academiei Române (în continuare BAR), *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2(279)/CLXXVI.

<sup>7</sup> Eadem, Livorno, 7/19 noiembrie 1841, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2(427)/CLXXXVI.

<sup>8</sup> Eadem, Neapole, iulie 1838, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2(289)/CLXXXVI.

După vizita soțului relațiile contesei cu nobilele sale rude par să se fi normalizat. Elisabeta amintea în scrisori întâlnirea de la Neapole cu mătușa sa, prințesa Dolgoruki<sup>9</sup>, dar și cu rudele sale paterne din familia Lanskoi care, în cele din urmă, i-au înțeles alegerea<sup>10</sup>.

Nu intenționăm să prezentăm relația personală a celor doi, care rămâne peste timp un impresionant exemplu de profunzime, delicatețe, generozitate – sentimente ce așteaptă cu răbdare măiestria unui scriitor, ce ar putea scoate la iveală din colbul scrisorilor o frumoasă poveste de dragoste. Amintim numai constanta preocupare a domnitorului față de nevoile materiale ale contesei, care se afla împreună cu mica sa familie departe de țară, bolnavă atât ea (avea atrită), cât și fiica sa Elena (avea episoade de depresie și ftizie). Elisabeta îi mulțumea pentru sprijinul financiar<sup>11</sup>, îl sfătua să aibă grijă de sănătate, convingându-l să meargă la Carlsbad sau să vină la Neapole: „Viens vite à Naples, te rechauffer un peu à son beau soleil et oublier pour un moment tous les tracas”<sup>12</sup>. Scrisorile erau presărate cu flori de trandafiri, violete, mirt, însoțite de versuri sau rugăciuni în italiană scrise de Elena, care de multe ori era nevoită, datorită bolii mamei sale, să ia locul acesteia în corespondența cu domnitorul Ghica<sup>13</sup>. Impresionează și sentimentele calde ale Elenei, care îl va considera pe domnitor mai mult decât un binefăcător, un tată. Îi descria în amănunțime primul bal<sup>14</sup>, îi trimitea canțonete și îi mulțumea pentru grija față de ea și mama sa<sup>15</sup>. Cei doi protagoniști au înfruntat barierele timpului și ale distanței. De când s-au despărțit nu au reușit să se întâlnească decât o singură dată, în noiembrie 1838, la Milano<sup>16</sup>. Au existat mai multe încercări eșuate din cauza îndatoririlor domnitorului Ghica, ce l-au împiedicat să meargă în Italia. Se va stabili în Capodimonte (Neapole), la vila cumpărată de contesa van Suchtelen<sup>17</sup>, abia în 1858, și va rămâne aici până la moartea sa.

<sup>9</sup> Eadem, Neapole, 2/14 mai 1839, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2(313)/CLXXVI.

<sup>10</sup> Eadem, Neapole, 10/22 ianuarie 1842, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2(441)/CLXXVI.

<sup>11</sup> Eadem, Neapole, 19 noiembrie/1decembrie 1834, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2(162)/CLXXVI.

<sup>12</sup> Eadem, Neapole, 18/30 ianuarie 1838, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2(262)/CLXXVI.

<sup>13</sup> Eadem, Neapole, 16/28 septembrie 1839, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2 (319)/CLXXVI.

<sup>14</sup> Eadem, Neapole, 25 februarie/7 martie 1840, BAR, *fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2 (353)/CLXXVI.

<sup>15</sup> Eadem, Neapole, 17/29 februarie 1840, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2 (352)/CLXXVI.

<sup>16</sup> Și de această dată întâlnirea a avut loc după multe peripeții. La sfârșitul lui august 1838 Elisabeta se afla la Trieste, unde trebuia să se întâlnească cu Alexandru Dimitrie Ghica. După mai multe zile de așteptare pleca dezamăgită spre Neapole, în timp ce domnitorul a sosit în oraș după plecarea ei. Se vor întâlni în noiembrie, la Milano și vor rămâne împreună două luni.

<sup>17</sup> Planul vilei, cu 16 camere, era făcut cunoscut domnitorului prin scrisoarea din Neapole, 28 iunie/10 iulie 1841, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2(417)/1841.

Contesa van Suchtelen avea un spirit viu, cultivat, fiind interesată de evenimentele care i-au marcat epoca. Urmărea cu mare interes politica internă din Țara Românească și-i relata domnitorului Ghica episoade importante din istoria contemporană a statelor italiene. Era pasionată de lectură, iar scrisorile sale mărturiseau preocuparea de a citi operele lui Victor Hugo, François René de Chateaubriand<sup>18</sup>, Emanuel Swedenborg<sup>19</sup>, istoria republicilor italiene<sup>20</sup> sau cartea de voiaj a lui Anatole Demidov, în care erau dedicate țărilor române capitole importante<sup>21</sup>. Nu-i erau străine nici scrierile lui Pierre Leroux<sup>22</sup>. Admirația față de antichitate a determinat-o să învețe greaca veche și modernă, iar într-o scrisoare îi mulțumea lui Alexandru Dimitrie Ghica pentru transcrierea unei inscripții din Veneția<sup>23</sup>.

Numirea lui Alexandru Dimitrie Ghica pe tronul Țării Românești, în 1834, a aflat-o la Kiev. Era entuziasmată și îl felicita pe el și pe frații acestuia, intenționând să vină să-l întâlnească la Sibiu, oraș unde se refugiase în 1829, în timpul epidemiei de ciumă<sup>24</sup>. Spera ca înalta demnitate a lui Ghica să-i ajute să-și rezolve delicata problemă personală. Se pare că Nicolae I ar fi acceptat ideea căsătoriei celor doi, în virtutea dorinței de a consolida influența rusă la București, dar cea care s-a opus divorțului contesei a fost chiar mama sa. Rugămintele acesteia, care dorea să-și salveze fiica de poziția ingrătă a unei femei divorțate, l-au determinat pe împărat să renunțe la planurile sale de a avea pe tronul Țării Românești o contesă rusă<sup>25</sup>. Aflată în capitala Austriei, în noiembrie 1834, îl înștiința pe domnitor că-l cunoscuse, în casa bancherului Pop, pe consulul Franței<sup>26</sup>, care se îndrepta spre București<sup>27</sup>.

Contesa urmărea în presa timpului articolele referitoare la Țara Românească și-i cerea detalii domnitorului Ghica. Ultimul se pare că nu-i dădea amănunte referitoare la politica internă a principatului, dorind probabil s-o protejeze de tulburările și problemele la care era expus. În scrisoarea din 6/18 ianuarie 1838, îl

<sup>18</sup> Elisabeta către Alexandru Dimitrie Ghica, Kiev, 24 ianuarie 1832, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2(94)/CLXXVI.

<sup>19</sup> Eadem, Kiev, 22 mai 1833, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2 (143)/CLXXVI.

<sup>20</sup> Eadem, Neapole, 27 februarie/11 martie 1837, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2 (213)/CLXXVI.

<sup>21</sup> Eadem, Vomero, 15/17 iunie 1840, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2 (369)/CLXXVI. Era vorba despre *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée, par la Hongrie, la Valachie et la Moldavie*, Paris, 1838.

<sup>22</sup> Eadem, Neapole, 20 iulie 1849, Arhivele Naționale Istorice Centrale (în continuare ANIC), *Fond personal Alexandru Dimitrie Ghica*, dos. 175, f. 59.

<sup>23</sup> Eadem, Neapole, 4/ 16 februarie 1839, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2 (304)/CLXXVI.

<sup>24</sup> Eadem, Kiev, 26 august 1834, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2 (158)/CLXXVI.

<sup>25</sup> Vladimir Ghika, *op. cit.*, nota 1, p. 351.

<sup>26</sup> Se referea la Adrien Louis Cochelet.

<sup>27</sup> Elisabeta către Alexandru Dimitrie Ghica, Viena, 1/13 noiembrie 1834, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2 (160)/CLXXVI.



întreba care era opinia sa referitoare la un articol apărut în *Portofolio*<sup>28</sup>, referitor la atitudinea Europei față de creșterea influenței rusești în Țara Românească: „J'ai lu dernièrement il *Portofolio*, ouvrage que tu dois certainement connaître. C'est une invective contre la Russie. Elle leur paraît trop grande, trop puissance, elle tend trop... en dire en un mot du fait ombrage à l'Europe, particulièrement à l'Angleterre. On y prétend que la Valachie et le Prince partage lui-même l'opinion et les sentiments de ses concitoyens et voudront à tout pris se libérer de la protection de la Russie et se mettre sous celle de la généreuse Angleterre”<sup>29</sup>. În același timp îl înștiința despre apariția în „*Revue des Deux Mondes*” a unui articol despre Ungaria, care îi părea a fi fost comandat<sup>30</sup>.

Începutul anului 1838 era marcat de cutremurul care a zguduit Bucureștii, dar și de ecourile afacerii Marseille<sup>31</sup>. Ambele evenimente sunt cunoscute de către Elisabeta din „*Journal des Débats*”<sup>32</sup>. Tulburările din anii 1838–1840 provocau noi neliniști contesei. Îl întreaba pe domnitor care erau asociațiile secrete amintite de jurnale și cine era Ion Câmpineanu, liderul opoziției din Adunarea obștească, ce se opunea adoptării articolului adițional din Regulamentul organic. Își manifesta încrederea în firmanul primit de la sultan, care îl va fi ajutat pe domnitor să instaureze ordinea în țară<sup>33</sup>. Descoperirea mișcării revoluționare din 1840 a fost aflată de contesa Suchtelen din presa italiană. Era preocupată de siguranța domnitorului Ghica și îi cerea detalii despre membrii complotului<sup>34</sup>. În ceea ce privea revoltele bulgarilor din Brăila, presa occidentală scria despre amestecul prinților din Valahia, Moldova și Serbia în provocarea acestora, iar Elisabeta îl înștiința pe domnitor de aceste percepții<sup>35</sup>.

Adeptă a reformelor inițiate de generalul conte Pavel Kisselev, contesa sprijinea inițiativele domnitorului Ghica în modernizarea instituțiilor statului. Îl felicita pe acesta cu ocazia reformelor referitoare la reorganizarea clerului<sup>36</sup> și îl

<sup>28</sup> *Le Portofolio, Collection de documents politiques relatifs à l'histoire contemporaine*. Tradus din engleză, Paris, 1836-1837.

<sup>29</sup> Elisabeta către Alexandru Dimitrie Ghica, Neapole, 6/18 ianuarie (în scrisoare data este 6/24 ianuarie; nu întotdeauna se respectă diferența de 12 zile dintre cele două stiluri), BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2 (259)/CLXXVI.

<sup>30</sup> Eadem, Neapole, 19/31 (30 în scrisoare) martie 1839, BAR, *fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2(309)/CLXXVI.

<sup>31</sup> I.C. Filitti, *op. cit.*, p. 55.

<sup>32</sup> Elisabeta către Alexandru Dimitrie Ghica, Neapole, 18/30 ianuarie 1838, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2 (262)/CLXXVI; 14/26 (27 în scrisoare) februarie 1838, BAR, *fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2 (265)/CLXXVI.

<sup>33</sup> Eadem, Neapole, 1840, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2 (349)/CLXXVI.

<sup>34</sup> Eadem, Neapole, 1/13 (12 în scrisoare) decembrie 1840, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2 (391)/CLXXVI; 14/26 decembrie 1840, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2 (393)/CLXXVI.

<sup>35</sup> Eadem, Capodimonte (Neapole), 17/29 (în scrisoare 28) august 1841, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2 (422)/CLXXVI.

<sup>36</sup> Eadem, Neapole, 1840, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2 (370)/CLXXVI.

încunoștiința că jurnalele germane, respectiv „Gazeta de Augsburg”, scriau despre măsurile luate pentru ameliorarea soartei agricultorilor și a organizării tribunalelor civile<sup>37</sup>. Se implica în proiectul de înființare în Țara Românească a unei postăvării. Îl informa pe Alexandru Dimitrie Ghica de conversația cu baronul Winspeare, un foarte distins jurist, referitoare la profitul pe care l-ar putea aduce statului înființarea unei astfel de manufacturi. În finalul scrisorii își manifesta credința că Țara Românească poate prospera și prin agricultură<sup>38</sup>.

După îndepărtarea din Țara Românească a urmat pentru Alexandru Dimitrie Ghica o perioadă de peregrinări prin Europa<sup>39</sup>. Revoluția de la 1848 l-a surprins la Viena, unde primea scrisorile contesei. Ultima îi cerea vești din țările române, fiind preocupată de o eventuală întoarcere a prințului în țară. Prietenă sau simplă cunoștiință a diplomaților și generalilor ruși care se aflau atunci în Țara Românească și Moldova, îl atenționa pe Alexandru Dimitrie Ghica să fie prudent față de afirmațiile acestora. Trebuia să facă distincția între părerile personale și intențiile guvernului rus: „Reste à savoir comment comprendre la phrase du général Lüd[ers] qu'on dit demander à ta belle-sœur : 'Pourquoi ne reviens-tu pas dans ta patrie ?' Est-ce une manière de la sonder ? Est-ce une manière de t'engager à revenir ? Mais alors comment ne prend il pas l'initiative ? Est-ce comme un homme qui te porte de l'intérêt, mais qui parlerait d'ami à ami ? Ou bien est-il un organe du gouvernement et alors comment s'adresserait-il à ta belle sœur et non à ton frère”<sup>40</sup>?

În vara lui 1849 îi cerea cu insistență detalii asupra mersului conflictului din Transilvania: „Parle-moi je te prie des affaires d'Hongrie qu'on défigure ici de mille manières. Je ne puis comprendre pourquoi la Russie doit prendre fait et cause pour les autrichiens”<sup>41</sup>. Cunoștea, probabil din presă campaniile duse de generalii polonezi Josef Bem și Henryk Dembinski în Transilvania, dar dorea să capete mai multe informații de la Ghica<sup>42</sup>. În iulie 1849 neliniștea sa referitoare la viitorul domn al Țării Românești era confirmată de știrea că fuseseră numiți Barbu Știrbei la București și Grigore Alexandru Ghica în Moldova<sup>43</sup>.

Elisabeta van Suchtelen era o reprezentantă a nobilimii ruse, și chiar dacă se găsea departe de țara sa natală își manifesta solidaritatea cu politica acesteia. În ceea ce privește politica internă a Țării Românești, nu a avut nici o influență asupra

<sup>37</sup> Eadem, Neapole, 17729 martie 1842, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2 (448)/CLXXVI.

<sup>38</sup> Eadem, Neapole, 6/18 (în scrisoare 19) aprilie 1841, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2 (407)/CLXXVI.

<sup>39</sup> Cătălina Opaschi, *op. cit.*, p. 10–11.

<sup>40</sup> Elisabeta către Alexandru Dimitrie Ghica, <Neapole>, 1/13 ianuarie 1849, ANIC, *Fond personal Alexandru Dimitrie Ghica*, dos. 147, f. 16.

<sup>41</sup> Eadem, <Neapole>, 4 iunie 1849, ANIC, *Fond personal Alexandru Dimitrie Ghica*, dos. 170, f. 1. Vezi anexa nr. 4.

<sup>42</sup> Eadem, <Neapole>, 4 iunie 1849, ANIC, *Fond personal Alexandru Dimitrie Ghica*, dos. 169, f. 51. Vezi anexa nr. 5.

<sup>43</sup> Eadem, <Neapole>, 20 iulie 1849, ANIC, *Fond personal Alexandru Dimitrie Ghica*, dos. 175, f. 59.

acesteia, singurele informații provenindu-i din presa europeană sau din scrisorile domnitorului Ghica, ce era destul de zgârcit cu amănuntele referitoare la evenimentele interne.

Contesa cunoștea familia domnitorului Ghica, în încheierea scrisorilor transmitea fraților acestuia, Costache și Mihail, surorii Pulcheria și copiilor acestora salutări și urări de sănătate. Se interesa și de căsătoriile nepoatelor domnitorului: Olga și Elena (Dora D'Istria), fiicele lui Mihail Ghica<sup>44</sup>. Întreținea legături cu Alexandru Blaremburg, cumnatul domnitorului, unul dintre emisarii celor doi îndrăgostiți, care în 1838 o și vizitase la Neapole<sup>45</sup>, iar în 1842 îl primea pe aghiotantul domnitorului, baronul Rudolf von Borroczyn<sup>46</sup>.

În timpul exilului revoluționar se interesa de soarta lui Nicolae Golescu, care fusese un apropiat al domnitorului și care a fost implicat și în revoluția din Țara Românească. Îi propunea lui Ghica să-l trimită pe Golescu la Neapole, unde și-ar fi găsit un adăpost confortabil, lângă prieteni de suflet<sup>47</sup>.

Informații prețioase despre Neapole, peisajele mirifice, obiceiurile populației, dar și despre flagelul nemilos al epidemiei de holeră din 1836, despre înalta societate din capitala Regatului celor Două Sicilii, transpar din scrisorile contesei van Suchtelen.

După o perioadă de adaptare, îngreunată și de izbucnirea unei nemiloase epidemii de holeră, care a zguduit sudul și centrul Italiei în 1836-1837, contesa descria cu încântare frumusețea peisajului din jurul golfului Neapole, măreția Vezuviului, apusurile magnifice<sup>48</sup>, toate însuflețite de veselia locuitorilor<sup>49</sup>, de cântecele tradiționale ale muzicanților, numiți *zampognari*<sup>50</sup>.

Printre evenimentele la care au asistat Elisabeta și fiica sa Elena s-a numărat și inaugurarea căii ferate Neapole-Resina, astăzi Ercolano: „Nous avons appris dernièrement un grand événement qui a eu lieu la semaine passée à Naples, c'est l'ouverture du chemin de fer depuis Naples jusqu'à Resina. Grande solennité à cette occasion. L'archevêque a béni le nouveau chemin, puis au première signal du canon... les généraux et les officiers de l'armée de terre et de mer du royaume ont

<sup>44</sup> Eadem, <Neapole>, 11 martie 1849, *Fond personal Alexandru Dimitrie Ghica*, dos. 156, f. 33.

<sup>45</sup> Eadem, <Neapole>, 23 iulie/4 august 1838, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2 (290)/CLXXVI.

<sup>46</sup> Eadem, <Neapole>, 10/22 ianuarie 1842, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2 (441)/CLXXVI.

<sup>47</sup> Eadem, <Neapole>, 4 iunie 1849, ANIC, *Fond personal Alexandru Dimitrie Ghica*, dos. 170, f. 1. Vezi anexa 4.

<sup>48</sup> Eadem Neapole, 27 iulie/8 august 1837, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2 (2349)/CLXXVI.

<sup>49</sup> Eadem, Neapole, 28 octombrie/9 noiembrie 1836, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2 (196)/CLXXVI.

<sup>50</sup> Eadem, Neapole, 1835, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2 (174)/CLXXVI. *Zampognarii* erau muzicanți ce cântau melodii tradiționale, în special în timpul sărbătorilor de iarnă.

fait le premier essai sous les yeux de Sa Majesté”<sup>51</sup>. De remarcat că era una dintre primele căi ferate italiene, cunoscut fiind că cel dintâi stat unde au fost construite a fost Regatul celor Două Sicilii<sup>52</sup>.

Un alt eveniment emoționant la care a fost martoră a fost slujba pascală de la Roma, oficiată de papa Grigore al XVI-lea, în primăvara anului 1842. Îi descria domnitorului Ghica atmosfera din piața aflată în fața catedralei Sfântul Petru, mulțimea îngenuchiată care aștepta binecuvântarea papală, fiind copleșită de măreția clădirilor, a colonadei lui Bernini, a marmurelor ce străluceau în soare<sup>53</sup>.

Pline de culoare sunt pasajele în care Elisabeta îi creiona domnitorului de la București saloanele nobiliare din Neapole. Îi relatează despre gala de la Operă<sup>54</sup>, balul de la ministrul Austriei<sup>55</sup>, prezentarea sa la Curtea regelui Ferdinand al II-lea<sup>56</sup>, nunta prințului Leopold, conte de Siracuza, cu Maria de Savoia în 1837<sup>57</sup>. Contesa frecventa familiile aristocratice ruse care vizitau Neapole: Orlov, Trubețkoi, Obolenski, Lanskoi<sup>58</sup>, Galizîn, Tolstoi<sup>59</sup>. A cunoscut personalități ale vremii sale: contele Xavier de Maistre<sup>60</sup>, amiralul francez Charles Baudin<sup>61</sup>, Anatole Demidov<sup>62</sup>, generalul Guglielmo Pepe<sup>63</sup>, fiind prietenă cu soția generalului rus Alexander von Lüders, cu soții Buteniev. Appolinaire Petrovici Buteniev, fost ambasador al Rusiei la Constantinopol, era în opinia contesei un fin diplomat, dar cu păreri bine ascunse sub cea mai desăvârșită politețe: „Je vois souvent Boutenieff, sa femme est très bien avec moi. Mais Boutenieff est un homme qui sous l’aspect de la plus grand

<sup>51</sup> Eadem, Neapole, 29 septembrie/8 octombrie 1839, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2 (321)/CLXXVI. Fragmentul în care se descria ceremonia inaugurării a fost scris de Elena.

<sup>52</sup> Jacques Godechot, *Histoire de l’Italie moderne (1770–1870)*, Paris, Hachette, 1971, p. 381.

<sup>53</sup> Elisabeta către Alexandru Dimitrie Ghica, Roma, 26 aprilie/7 mai 1842, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2(453)/CLXXVI.

<sup>54</sup> Eadem, Neapole, 16/28 ianuarie 1837, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2(206)/CLXXVI.

<sup>55</sup> Eadem, Neapole, 26 ianuarie/8 februarie 1837, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2(208)/CLXXVI.

<sup>56</sup> Eadem, Neapole, 13/25 martie 1837, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2(215)/CLXXVI.

<sup>57</sup> Eadem, Neapole, 5/17 iunie 1837, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2(227)/CLXXVI.

<sup>58</sup> Eadem, Neapole, 17/29 aprilie 1837, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2 (220)/CLXXVI.,

<sup>59</sup> Eadem, Neapole, Neapole, 15/27 martie 1837, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S2(271)/CLXXVI.

<sup>60</sup> Eadem, Neapole, 2/14 ianuarie 1837, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2(205)/CLXXVI.

<sup>61</sup> Eadem, <Neapole>, 7 februarie 1849, ANIC, *Fond personal Alexandru Dimitrie Ghica*, dos. 151, f.24.

<sup>62</sup> Eadem, Neapole, 3/15 august 1837, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2(237)/CLXXVI.

<sup>63</sup> Eadem, <Neapole>, 2/14 februarie (în scrisoare 15) 1849, ANIC, *Fond personal Alexandru Dimitrie Ghica*, dos. 152, f. 27.

douceur (ce qui ne lui coûte pas beaucoup car il est doux de son naturel) et excessivement caché et d'une finesse prodigieuse, de sorte qui il n'y a pas moyen de l'aborder sur l'article des Principautés"<sup>64</sup>.

Evenimentele europene erau urmărite de contesa van Suchtelen și comentate în scrisorile adresate domnitorului Ghica. Un astfel de episod era conflictul dintre Anglia și Regatul celor Două Sicilii referitor la extragerea sulfului din Sicilia. Producția de sulf, de a cărui extracție se ocupau în special întreprinzători britanici, crescuse exponențial, ducând la o criză de supraproducție, la scăderea dramatică a prețurilor, implicit la diminuarea salariilor și exploatarea inumană a păturilor sărace din insulă. Regele Ferdinand al II-lea a încercat să limiteze dezastrul social și economic, concesionând exploatarea sulfului unei companii franceze, printr-un contract ce lovea în interesele britanice. Londra a reacționat violent, în aprilie 1840 trimițând în apele siciliene o escadră navală, gata să intervină împotriva vaselor napoletane.

În acest context, contesa van Suchtelen relatează în scrisorile sale despre măsurile militare luate de Ferdinand al II-lea, care a trimis în Sicilia trupe conduse de generalul Carlo Filangeri, subliniind faptul că regele avea misiunea de a rezista în fața pretențiilor britanice<sup>65</sup>. Sub comanda amiralului Stafford, o parte a navelor britanice au înaintat în golful Neapole pentru a bloca porturile din zonă<sup>66</sup>, iar contesa scria că, la rândul său, regele avea armata masată în localitățile Baja, Pozzuoli, Neapole, avea și 17 tunuri, iar trupele arătau superb<sup>67</sup>. Spre sfârșitul lui aprilie 1840, contesa anunța despre medierea conflictului de către regele Franței și ridicarea embargoului<sup>68</sup>, iar în iulie prezenta decizia asupra diferendului anglo-napoletan: pentru că noul contract lezase interesele britanice, regele Ferdinand al II-lea urma să plătească 800 000 ducăți și să schimbe guvernul. În opinia contesei prevederile semănau mai mult cu un ultimatum decât cu un arbitraj<sup>69</sup>.

Un alt eveniment amintit de contesă în scrisorile ei este războiul pentru tronul Spaniei, între susținătorii lui Carol de Bourbon, fratele regelui Ferdinand al VII-lea, și cei ai infantei Isabella de Bourbon, fiica regelui. Ultima fiind minoră, regența i-a fost încredințată mamei sale, regina Maria Cristina de Bourbon, principesă a Regatului celor Două Sicilii. Elisabeta van Suchtelen scria că regina regentă a

<sup>64</sup> Eadem, <Neapole>, 1/13 ianuarie 1849, ANIC, *Fond personal Alexandru Dimitrie Ghica*, dos. 147, f. 16.

<sup>65</sup> Eadem, Neapole, 29 martie /11 aprilie 1840, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2(357)/CLXXVI.

<sup>66</sup> Martin Kohler, *Il ruolo della Gran Bretagna nella caduta del regno delle Due Sicilie*, [http://www.eleaml.org/e\\_book/martin\\_tesi\\_it.pdf](http://www.eleaml.org/e_book/martin_tesi_it.pdf).

<sup>67</sup> Elisabeta către Alexandru Dimitrie Ghica, Neapole, 13/25 aprilie 1840, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2 (360)/CLXXVI.

<sup>68</sup> Eadem, Neapole, 22 aprilie/2 mai 1840, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2 (361)/CLXXVI.

<sup>69</sup> Eadem, Neapole, 7/19 iulie 1840, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2 (372)/CLXXVI.

Spaniei își trăgea forța de la Dumnezeu și de la nepoata sa, regina Neapolelui (era vorba despre a doua soție a regelui Ferdinand al II-lea, Maria Tereza de Austria)<sup>70</sup>.

Elisabeta descria exaltarea războinică care domnea în Franța în legătură cu posibila intervenție de partea viceregelui Egiptului, Mehmed Ali: la Paris se strigă război, exclama contesa în scrisoarea din 5/19 septembrie 1840<sup>71</sup>. Însă evenimentele se vor fi calmat după încheierea Convenției de la Londra, semnată între Anglia, Austria, Rusia și Prusia, și în fața atitudinii guvernului francez, care a renunțat de a se amesteca în conflict.

Izbucnirea revoluției de la 1848 în Regatul celor Două Sicilii era de asemenea relatată de contesa van Suchtelen, care a fost martoră a violențelor declanșate în 15 mai la Neapole. Aici, în ziua fixată pentru deschiderea Camerelor convocate de rege, garda națională, constituită în majoritatea marilor orașe din regat, a ripostat în fața trupelor regale transformând capitala într-un adevărat câmp de bătălie. Contesa descria pagubele provocate palatelor, dispariția unor nobili napoletani în timpul luptelor. Armata regală se pregătea pentru sosirea revoluționarilor din Calabria, guvernul fusese înlăturat, iar în capitală se declarase starea de asediu<sup>72</sup>. După armistițiul cu Imperiul habsburgic, din august 1848, Regatul Sardiniei se pregătea de un nou conflict cu acesta; în noiembrie 1848 papa Pius IX a părăsit Roma, retrăgându-se la Gaëta; la începutul lui 1849 s-au proclamat republici în Roma și în Toscana.

Contesa van Suchtelen surprindea aceste schimbări și consecințele asupra Regatului celor Două Sicilii. În februarie 1849 scria despre posibilele schimbări din guvernul napoletan, despre șansele abilului Filangeri de a forma noul cabinet la Neapole. Auzise de la prințesa Volkonski că în Roma republicană ar exista trei grupări politice care-și disputau puterea: reacționarii, moderații și revoluționarii. Aceștia li se adăugau oportuniștii, care migrau dintr-un grup în altul. Își exprima opinia că suveranul pontif nu se va putea reîntoarce în Roma drept reprezentant al puterii temporale<sup>73</sup>. Marele duce al Toscanei fusese nevoit să se retragă în palatul său din Florența, pentru că nu semnase constituția și nu dorea să se afle în poziția ingrată a Papei: „Ici le monde tourbillonne en bals et plaisirs, au milieu des tourbillons politiques; et pendant tu m’annonces que l’on est à faire une belle part à Naples dans les arrangements d’Italie, Rome se constitue en République, la Toscane en fait autant. On prétendait même que le Grand Duc devait rejoindre le Pape à Gaëte; mais c’est une méchanceté de mauvais langage. Le Grand Duc de Toscane a été destitué pour ne pas avoir voulu signer la Constituante et s’est retiré dans son

<sup>70</sup> Eadem, Neapole, iulie-august 1840, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2 (374)/CLXXVI.

<sup>71</sup> Eadem, Neapole, BAR, *Fond corespondență Alexandru Dimitrie Ghica*, S 2(378)/CLXXVI.

<sup>72</sup> Eadem, <Neapole>, 18 <31> mai 1848, ANIC, *Fond personal Alexandru Dimitrie Ghica*, dos. 144, f. 11–12. Vezi anexa nr. 1.

<sup>73</sup> Eadem, <Neapole>, 1 <13> februarie 1849, ANIC, *Fond personal Alexandru Dimitrie Ghica*, dos. 150, f. 1–2. Vezi anexa nr. 2.

château près de Florence. Il n'aura pas voulu suivre l'exemple du Pape pour donner aux meneurs gain de cause, car ceux de Rome se sont appuyés sur cela pour dire au peuple que le départ du Pape procurait son abandon de la souveraineté temporelle. Dieu sait comment se soutiendra Charles Albert. Les séances des Chambres de Naples sont orageuses. Enfin Dieu sait comment tout cela va tourner. Les affaires de la Sicile se compliquent de nouveau, ce dont tu auras pu prévoir d'après le discours de la Reine Victoria<sup>74</sup>. La câteva zile distanță îi scria despre eforturile lui Ferdinand al II-lea de a pacifica Sicilia, trimițându-l la Palermo pe amiralul Charles Baudin cu un plan de reforme: „L'amiral Baudin s'en va à Palerme avec des propositions d'accommodement. Le Roi accorde à la Sicile une armée à part, un gouvernement à part, il ne conserve que la couronne. Si elle n'accepte pas toute cela, les puissances alliées le réalisant et laisseront aux siciliens de vider leurs contestations. Dans tout le cas je ne crois pas que l'escadre nous reste fort longtemps. Elle sera expédiée ou pour la Sicile ou bien pour Toulon<sup>75</sup>. Dacă oferta regală ar fi fost refuzată sicilienii urmau să fie amenințați cu războiul: „Les affaires de la Sicile s'arrangent dit-on. On leur accorde à peu près tout excepté une armée à part. Les amiraux Baudin et Parker vont aller en personne faire à Palerme la déclaration de cet ultimatum, après qui si la Sicile n'y consent pas, on la livre aux horreurs de la guerre, contre laquelle les bons allies lui ont donné tout le temps de se préparer et de se prémunir, grâce encore à leur bons offices<sup>76</sup>.

În iunie–iulie 1849 scrisorile contesei conțin informații referitoare la asedierea Romei republicane de către trupele franceze. Rezistența republicanilor a transformat Cetatea Eternă într-o fortăreață redutabilă. Contesa îl făcea responsabil pe Giuseppe Garibaldi de insuccesele francezilor, scriind că acesta răspândea teroare în întreg orașul. În timp ce Roma cunoștea ororile asediului, familia regală a Bourbonilor se reîntorcea în Neapole din exilul de la Gaëta<sup>77</sup>. În 14 iulie contesa scria despre pătrunderea francezilor în Roma, urmărirea lui Garibaldi și a trupelor sale, punerea lui Mazzini, Salicetti, Sterbini sub protecția britanică<sup>78</sup>.

Ultima referire la evenimentele anilor revoluționari datează din 19 septembrie 1849. Era ziua în care papa, înconjurat de cardinali, care îi aminteau contesei de ceasurile pline de teroare ale Inchiziției, binecuvânta mulțimea strânsă în fața palatului regal din Neapole. Sosirea regelui Ferdinand nu a fost întâmpinată cu un entuziasm: „quelques gens criaient Viva il Re ! Le Roi se fait attendre fort mala-

<sup>74</sup> Eadem, <Neapole>, 2/14 februarie (15 în scrisoare) 1849, ANIC, *Fond personal Alexandru Dimitrie Ghica*, dos. 152, f. 2-3.

<sup>75</sup> Eadem, <Neapole>, 5/17 (în scrisoare 21) februarie 1849, ANIC, *Fond personal Alexandru Dimitrie Ghica*, dos. 153, f. 1.

<sup>76</sup> Eadem, <Neapole>, 7 <19> februarie 1849, ANIC, *Fond personal Alexandru Dimitrie Ghica*, dos. 151, f. 23–24.

<sup>77</sup> Eadem, <Neapole>, 4 <16> iunie 1849, ANIC, *Fond personal Alexandru Dimitrie Ghica*, dos. 169, f. 51. Vezi anexa nr. 5.

<sup>78</sup> Eadem, <Neapole>, 14 <26> iulie 1849, ANIC, *Fond personal Alexandru Dimitrie Ghica*, dos. 174, f. 1. Vezi anexa nr. 7.

droitement, a paru conduit par deux cardinaux ; était fort pale, incertain et faisant une pauvre mine”<sup>79</sup>.

Scrisorile contesei conțin și referiri la evenimentele din Parisul revoluționar. Dacă în februarie 1849 se arăta îngrijorată de noile revolte din capitala Franței, unde se evidenția Ledru-Rollin<sup>80</sup>, în iunie acesta era văzut drept viitorul președinte al Franței, în condițiile în care sudul era frământat de tulburări și de holeră: „d’autre côté le midi de la France est plein de troubles. À Paris règne le choléra qui se répand dans les provinces. Pour le moment il faut rester sur place et attendre. Les nouvelles de France apportées hier par le paquebot de l’Etat sont fort alarmantes pour la tranquillité publique. On dit que les Rouges prennent le dessus, Ledru Rollin serait dit-on proclamer Président”<sup>81</sup>.

Scrisorile contesei van Suchtelen către Alexandru Dimitrie Ghica reprezintă o sursă inedită prin care surprindem modul în care au fost percepute evenimentele epocii de către o reprezentantă a aristocrației ruse, cu multiple contacte în rândul boierimii din Țara Românească, Rusia sau cu elita Regatului celor Două Sicilii. Pentru istoric sunt interesante în special scrisorile din anii 1848–1849, Elisabeta fiind martora frământărilor revoluționare din Neapole. Poziția sa promonarhică n-a împiedicat-o să se informeze și să prezinte, într-o manieră mai degrabă narativă decât analitică, desfășurarea evenimentelor, fără a uita să amintească reprezentanții tuturor grupărilor politice care animau scena politică a statelor italiene. De remarcat sunt și scrisorile în care prezintă conflictul anglo-napoletan referitor la exploatarea sulfului din Sicilia sau cele în care relatează domnitorului Ghica modul în care erau consemnate în presa occidentală evenimentele din Țara Românească.

Lectura scrisorilor ne dezvăluie o personalitate sensibilă, cultivată, cu un stil plăcut, captivant. Contesa van Suchtelen a fost marcată de idealismul epocii, o eroină romantică ce a jertfit efemerele bucurii materiale pentru găsirea unei împliniri sufletești purificate de sentimente și pasiuni puternice. Din păcate, scrisorile domnitorului Ghica nu le-am găsit, pentru a vedea dacă opiniile contesei au influențat deciziile acestuia. Putem intui însă, datorită profundelor sentimente care îi uneau, că părerile Elisabetei erau cel puțin receptate cu atenție de către ilustrul său corespondent. Prin prezentarea acestui fond de corespondență am dorit să reevaluăm personalitatea Elisabetei van Suchtelen, legătura specială a acesteia cu domnitorul Alexandru Dimitrie Ghica, ce ar putea fi analizată și din perspectiva noilor cercetări dedicate istoriei familiei sau ale statutului femeii. Coroborată cu alte izvoare, corespondența particulară dintre cei doi îmbogățește percepția istoricului asupra primei jumătăți a secolului al XIX-lea.

<sup>79</sup> Eadem, Neapole, 19 <1 octombrie> septembrie 1849, ANIC, *Fond personal Alexandru Dimitrie Ghica*, dos. 183.

<sup>80</sup> Eadem, Neapole, 7 <19> februarie 1849, ANIC, *Fond personal Alexandru Dimitrie Ghica*, dos. 151, f. 24–24.

<sup>81</sup> Eadem, Neapole, 4 <16> iunie 1849, ANIC, *Fond personal Alexandru Dimitrie Ghica*, dos. 170, f. 1.



## Anexa 1\*

<Naples, le> 18 mai 1848

<Elisabeta van Suchtelen către Alexandru Dimitrie Ghica>

Mon cher Alexandre,

Je prends la plume sous l'impression la plus affreuse du fameux 15 du courant, jour fixé pour l'ouverture des Chambres et qui d'un jour de solennité s'est transformé dans le plus horrible massacre. La Garde Nationale a malheureusement pris l'initiative contre la troupe qui a eu le dessus et a fait main basse sur tout ce qui elle a rencontré. Toledo<sup>82</sup> a été jonché des morts des deux partis, plusieurs maisons ont été incendiées et livrées au pillage ; les barricades préparées durant la nuit du 14 ou 15 se sont prolongées jusque passé notre Pont de la Sanità. La rampe de la Volpe jetée à bas pour une barricade au commencement de la rue, le Palais Gravina<sup>83</sup> a été brûlée, la Palais Cerino de même ; plus de Café de l'Europe : il est saccagé du fond en comble, la maison Rossi de même. Des familles entières massacrées ; jusqu'aux vieillards et aux enfants. La troupe est toujours encore sur les armes, car on entend les gens de Salerno<sup>84</sup>, les Calabres et autres provinces pour la réaction. La cause est toujours la même, anarchie complète et division entre tous les parties, les révolutionnaires et les constitutionnels ne s'entendant guère c'est le tour de Babel. Pierre<sup>85</sup> dit que la troupe italienne a très bien donné et que les Suisses se sont battus comme des lions. Tu peux te figurer mon état, pendant ton absence. Mais cette journée a été de plus imprévue et les plus cruelles. Des familles entières ont disparu de la face de la terre. Les Dentice<sup>86</sup> (frère et fils) ont été pris les armes à la main et comme la loi martiale a été déclarée, on s'entend à les voir exécuter et [a] voir bien d'autres subir la même sort. Le ministère est changé. St. Elena a pour commandant un major Suisse qui a reçu ordre de faire feu à la première apparition hostile des provinces. Le seul chemin qui soit laissé libre est celui de Capo di Monte. Car St. Elena aura soin de les recevoir, de sorte que monsieur Cangiano<sup>87</sup> que j'ai enfin revu aujourd'hui matin pour un quart d'heure, m'a dit qu'il ne fera pas bon de rester dans ma maisonnette. Et où aller, sans moyens et sans argent ? Je t'avais écrit l'avant avant-veille du fameux 15, pensant

\* Am considerat util să redăm în anexe fragmente din scrisorile Elisabetei van Suchtelen, care evocă evenimentele anilor 1848-1849 în Regatul celor Două Sicilii. Acestea sunt copii, care se găsesc în *Fondul personal Alexandru Dimitrie Ghica* de la ANIC.

<sup>82</sup> Stradă în Neapole.

<sup>83</sup> Palat renașcentist construit în secolul al XVI-lea, avariat în incendiul din 1848, astăzi sediul Școlii de arhitectură din Neapole.

<sup>84</sup> Oraș în provincia Campania, în sudul-vestul Italiei.

<sup>85</sup> Este vorba de fiul său Piotr.

<sup>86</sup> Familie nobiliară napoletană.

<sup>87</sup> Medicul ce o însoțea pe contesă.

t'envoyer ma lettre pour plus de sûreté par le bateau à vapeur le *Capri*, qu'on attendait. Je ne sais pourquoi il a tardé et n'est venu que le 15. La bagarre de Naples me le fit manquer le 16. La Princesse Obolensky s'est embarquée dessus et j'ai perdu l'occasion de te faire parvenir mon paquet. Cependant je te l'enverrai par un autre bateau à vapeur et ne l'aventurerai pas à tout hasard comme la présente, car sous son pli se trouve une lettre de Cangiano et les copies des lettres de change dont je l'ai fait depuis longtemps les premières : car personne ne veut ici les accepter ou les escompter. Je suis bien contente que tu ne sois pas trouvé avec nous dans ces moments de danger et de cet horrible drame. Que le bon Dieu te garde et te sauve de tout péril et de toute tristesse [...] On parle ici d'une déclaration de guerre entre la France et l'Autriche. La France veut-on dire, que le Roi se déclare pour l'une et l'autre puissance [...] J'oubliais de te dire que Naples est déclaré en état de siège. Je garde quelques balles ramassées dans notre allée [...]

ANIC, *Fond personal Alexandru Dimitrie Ghica*, dos. 144, f. 11–12.

## Anexa 2

1 février 1849

[note de la main du Prince] rép[ondu]: le 17 février 1849

<Aceiași>

[...] Nous sommes aujourd'hui au moment d'une grande décision. C'est l'ouverture des Chambres. Les uns craignent des mouvements perturbateurs, les autres disent que tout se passera tranquillement. On parle d'un changement de Ministère, et on nomme le fourbe Filangeri<sup>88</sup> à la tête des ministres. Cet homme est un véritable Cagliostro. Monté par ses viles bassesses, de garde en garde, jusqu'à une position des plus brillantes, il s'est enrichi de toutes les rapines imaginables ; maintenant il fomenté mille intrigues pour se mettre à la tête de ministère et se réhabiliter encore devant le public. Je suis fâchée que tu ne le connaisses pas ; ses yeux, si beaux sont remarquables par leur extrême vivacité et leur feu intelligent. Ils sont de toute beauté. Il a une tête remarquablement bien organisée et se fera un nom dans son administration, comme il s'en est fait un comme militaire. Tous les esprits sont fort préoccupés à cette heure de l'issue de l'ouverture des Chambres. On ne l'est pas moins des affaires de toute l'Italie et de ce que va faire la France. Les nouvelles qu'en reçoivent les français marins (?) sont bien tristes. Moi je suis préoccupée de ce qui advient de votre côté, dans votre pays, la Hongrie, la Galicie. Les journaux parlent d'une grande mésintelligence entre les autorités étrangères qui peuvent mener à la guerre. Est-ce oui ? Je n'ai guère de toute que les intrigues

<sup>88</sup> Carlo Filangeri, duc de Satriano (1784–1867), général et homme politique napolitain.

n'aillent un train du diable. Que t'en dis Catinca<sup>89</sup> ? Quelles nouvelles as-tu de son mari, des ses chers enfants, de Pulcherie<sup>90</sup> et de sa petite famille ? En as-tu aussi de Golesko<sup>91</sup> ? Que fait-il à Paris ? On prétend qu'il aide Callimachi à soutenir la bonne cause de sa patrie près du Président<sup>92</sup>. J'ai encore fait connaissance chez Mr. Chrépowitz, du comte Jenissen. Il a été Ministre de Bavière à Petersbourg, un homme âgé, mais charmant, grand amateur et connaisseur des beaux-arts, d'une conversation délicieuse et chaque fois que je le vois, je pense combien tu te plairais avec cet individu. Il part ce printemps pour l'Espagne [...] Elle, <princesse Volkonski>, dit que Rome est divisée en trois partis. Le parti réactionnaire qui claboude sourdement mais qui ébranle pourtant les esprits faibles. Les modérés qui sont en plus grand nombre mais qui n'osent pas se montrer et attendent le secours de l'étranger pour se déclarer. Les révolutionnaires qui sont vainqueurs en ce moment parce qu'on ne leur a pas fait de véritable oppositions. Enfin les malveillants de toute espèce et de toute nation qui passent des uns aux autres pour troubler plus encore les esprits. Je crois que le Pape<sup>93</sup> ne pourra plus pas revenir à Rome comme Souverain temporel [...]

ANIC, *Fond personal Alexandru Dimitrie Ghica*, dos. 150, f. 21 – 22.

### Anexa 3

<Naples, le> 30 avril/11 mai 1849,  
[note de la main du Prince] : rép[ondu] : le 28 mai  
<Aceiași>

Mon cher Alexandre

Encore un anniversaire de fête que nous allons passer en ton absence. Il m'est bien pénible de recourir à la plume pour te féliciter au lieu de te souhaiter la bonne fête de vive voix et t'offrir un bouquet des roses de notre petit jardin qui en est tout plein en ce moment et serait très digne que tu y fasses quelques pas. Je t'embrasse de tout mon cœur et me borne à t'envoyer quelques feuilles des roses. Nous manquons depuis deux semaines de vos nouvelles. Il y a retard pour les paquebots, qui nous évitent pour ne pas subir la quarantaine de sorte que ce n'est que le bâtiment de l'Etat qui fait le service, et il n'arrive que tous les dix jours, et si vos lettres ne tombent pas juste pour le jour du départ, elle restent à Marseille. Les

<sup>89</sup> Probabil se referă la cumnata domnitorului, soția fratelui său, Mihail, Catinca Facca (1809–1853).

<sup>90</sup> Este vorba despre sora lui Alexandru Dimitrie Ghica, Pulheria (1800–1879).

<sup>91</sup> Nicolae Golescu (1810–1877), om politic român.

<sup>92</sup> Louis Napoleon Bonaparte (1808–1873), președinte și apoi împărat al Franței sub numele de Napoleon al III-lea (1852–1870).

<sup>93</sup> Pius IX (1792–1878), cu pontificatul cel mai lung din istoria Bisericii catolice (1846–1878).

nouvelles de Rome sont incertaines, après l'échec des français on reste ce me semble dans l'inaction. Les français attendent des renforts. Le Roi de Naples<sup>94</sup> est à la tête de son petit détachement et se trouve à Albano. Le St. Père attend et s'afflige de provoquer à la guère à laquelle il s'était refusé pour délivrer même sa patrie de ses ennemis naturels. Le Grand Duc de Toscane est ici avec sa famille à prendre soin de son froid, son rhume et à se rassurer sur les prétentions de son pays. On le blâme de non pas s'y rendre. À Palerme le peuple se bat avec la garde nationale qui veut le désarmer. On y attend Filangeri. Naples est tranquille et enchantée du départ de l'escadre [...] Les affaires de Vienne semblent trop s'embrouiller du côté de la Hongrie, pour que la guerre ne finisse pas par s'allumer. Bedmar part vers le 23 pour Iassy [...]

ANIC, *Fond personal Alexandru Dimitrie Ghica*, dos. 166, f. 1.

#### Anexa nr. 4

<Naples, le> 4 juin 1849,  
[note de la main du Prince] rép[ondu] le 18  
<Aceiași>

Mon cher Alexandre

[...] Les affaires d'Italie sont bien loin d'être arrangées, et l'armée française qui grossit tous les jours les pacifie encore moins ; d'un autre côté le midi de la France est plein de troubles. À Paris règne le choléra qui se répand dans les provinces. Pour le moment il faut rester sur place et attendre. Les nouvelles de France apportées hier par le paquebot de l'Etat sont fort alarmantes pour la tranquillité publique. On dit que les Rouges prennent le dessus, Ledru Rollin<sup>95</sup> serait dit-on proclamer Président [...] Pourquoi Nicolas Golesko ne viendrait-il pas à Naples, plutôt que de rester à Paris ? Je comptais lui écrire par Pierre pour l'engager à lui vous venir avec mon fils et pensais t'en faire la surprise. Sa pauvre mère me fait une peine extrême. Par quelles mortelles inquiétudes ne doit-elle pas passer. Je pense qu'elle se serait cachée chez sa fille dans les montagnes de Kimpulunghi. Parle-moi je te prie des affaires d'Hongrie qu'on défigure ici de mille manières. Je ne puis comprendre pourquoi la Russie doit prendre fait et cause pour les autrichiens. On avait répandu le bruit comme si Lüders avait été rappellé et disgracié. Je viens de recevoir une longue lettre de sa femme qui n'en dit rien [...]

ANIC, *Fond personal Alexandru Dimitrie Ghica*, dos. 170, f. 1.

<sup>94</sup> Ferdinand al II-lea (1810–1859), rege al Regatului celor Două Sicilii (1830–1859).

<sup>95</sup> Alexandre Auguste Ledru-Rollin (1807–1874), om politic francez.

## Anexa 5

[note de la main du Prince] : expédie de Naples <le>4 juin 1849,  
répondu du Vienne, le 3 juillet  
<Aceiași>

[...] Les milles nouvelles de la guerre de Hongrie, des troubles de l'Allemagne, confondent ma tête [...] Cette guerre sera de plus longue durée qu'on ne pense ; elle sera opiniâtre ; elle serait terrible. On nous parle ici d'un grand succès de Dembinsk<sup>96</sup> remporté sous nos troupes près de Iablocenka et d'une autre par Bem<sup>97</sup> en Transylvanie. Pourquoi nous met on dans cette galère ? Mais enfin l'épée est tirée et jetée loin, loin [...] Les français n'ont pas le succès de Rome. On s'est battu durant trois jours et durant ces trois jours ils ont été toujours successivement repoussés. Rome est, dit-on, transformée en forteresse inexpugnable, tant il y a des barricades. On veut faire sauter St. Pierre si les française parviennent à y entrer. Garibaldi se reproduit partout et répand partout le feu et la terreur. Naples est parfaitement tranquille. Le Roi est rentré de Gaëte avec toute sa famille. Filangeri a été désavoué, dit-on, dans les arrangements de la Sicile, qui leur donnaient toutes les privilèges et toutes les droits que les siciliens voulaient conquérir. Filangeri a manqué donner sa démission pour ce désaveu. Mais tout s'est arrangé au moyen d'une lettre écrite de la main même du Roi et d'une autre de celle de la Reine et du Cordon de St. André de la Russie [...]

ANIC, *Fond personal Alexandru Dimitrie Ghica*, dos. 169, f. 51

## Anexa 6

<Naples, le>, 14 juin 1849, 6 heures du matin,  
[note de la main du Prince]: rép[onse] le 3 juillet  
<Aceiași>

Mon cher Alexandre

[...] Figure-toi que tu as l'air de répondre à mon impatience d'avoir des nouvelles des affaires de Hongrie. Ici tous les journaux prétendaient des défaites des russes sur tous les points du théâtre de la guerre, et toi tu me dis qu'ils sont en dehors du territoire hongrois. Je te prie, mon cher Alexandre de me porter autant que tu pourras tout ce que tu es à même de savoir à ce sujet, et tu as certes nouvelles de première main... Il y a vraiment une cargaison de diplomates dans ce pauvre endroit de Gaëte. On vient d'envoyer de France un nouvel agent diplomatique

<sup>96</sup> Henryk Dembinki (1791–1864), general polonez.

<sup>97</sup> Josef Bem (1795–1850), general polonez.

qui remplace Lesseps<sup>98</sup> et qui avait été à Rome pour engager le Pape à se rendre en France. On dit qu'il tient rancune à St. Père de lui avoir manqué de parole et fera son possible pour combattre ses prétentions de pouvoir temporel absolu, comme les Cardinaux s'acharnent à le demander et y insistent de toutes leurs forces [...] Je trouve que tu ferais bien d'engager Golesco à se rendre chez nous. Il n'y a aucun danger ici pour lui. Oh, comme je plains sa pauvre mère ! Madame Lüders m'écrit des 4 et 5 feuilles ! Ne pouvait-elle pas intervenir pour mad[ame] Golesco près de Tittoff<sup>99</sup>?

ANIC, *Fond personal Alexandru Dimitrie Ghica*, dos. 171, dos. f. 1–2.

### Anexa 7

<Naples, le> 14 juillet 1849

[note de la main du Prince]: rép[ondu] le 27

<Aceiași>

Mon cher Alexandre,

Il semble que vous attendez le départ des bateaux de l'état pour nous écrire de sorte que nous voici 14 jours sans vos nouvelles. J'en suis bien triste. Il me tarde d'apprendre ce que vous savez sur le compte de Pierre. J'ignore même où il se trouve. Ici on répand mille bruits pour ou contre notre armée. Celle des français s'est emparée de Rome et va encore être augmentée. On attend des nouvelles troupes pour remettre l'ordre, dit-on, et le maintenir. Baudin (Charles)<sup>100</sup> est chargé de la commission de réviser les dégâts faits à la Cité du Monde. Le Palais Farnese a horriblement souffert. En attendant, Sterbino (?) Sterbini<sup>101</sup>, Saliceti<sup>102</sup>, Mazzini<sup>103</sup>, se sont mis sous la protection des anglais. Garibaldi<sup>104</sup> se trouve entre Velletri et Albano, ou sont précisément les troupes françaises à le poursuivre sans pouvoir l'attendre. Ils sont tous trop préoccupé de la conversation des trésors précieux de Rome [...] La Princesse Sophie Wolkonsky ne s'est cependant pas démenti; et jusqu'aux derniers moments elle a été sur les barricades. À cette heure elle se sera mise sous la protection libérale des françaises. Pour nous autres tranquillement dans notre petit coin de Naples à contempler toutes les grandes comédies de

<sup>98</sup> Ferdinand de Lesseps (1805–1894), diplomate și antreprenor francez.

<sup>99</sup> Vladimir Pavlovici Titov, diplomate, consul al Rusiei la București (1839–1840).

<sup>100</sup> Charles Baudin (1784–1854), amiral francez.

<sup>101</sup> Probabil se referă la Pietro Sterbini (1795–1863), medic, deputat al Republicii romane din 1849.

<sup>102</sup> Aurelio Saliceti (1804–1862), a făcut parte din primul triumvirat al republicii romane (februarie–martie 1849)

<sup>103</sup> Giuseppe Mazzini (1805–1872), revoluționar italian.

<sup>104</sup> Giuseppe Garibaldi (1807–1882), revoluționar italian.

libéralisme et de désintéressement. Le jour où on les a proclamés a été le jour des Dupes. C'est bien triste pour les belles âmes qui ont vraiment rêvé la fraternité de l'Évangile [...]

ANIC, *Fond personal Alexandru Dimitrie Ghica*, dos. 174, f. 1.

THE CORRESPONDENCE BETWEEN ELISABETA VAN SUCHTELEN AND  
PRINCE ALEXANDRU DIMITRIE GHICA – AN UNPUBLISHED SOURCE  
FROM THE TIMES OF THE ORGANIC RULES

*Abstract*

Private correspondence represents a less valued historical source. The aim of this article is to investigate the letters sent by the Russian countess Elisabeta van Suchtelen to prince Alexandru Dimitrie Ghica. Our aim is to investigate the opinions of the countess, since 1834 in a voluntary exile in Naples, towards the ways and means the events in Wallachia were reflected by the Western European press. We also aim to investigate her eye-witness accounts on the 1848–1849 revolution in the Kingdom of the Two Sicilies. This article is based upon the unpublished correspondence held by the Manuscript Section of the Library of the Romanian Academy and also by the Al. D. Ghica personal fund from the Central National Historical Archives.

*Keywords:* private correspondence, epoch of the Organic Rules, Kingdom of the Two Sicilies, 1848 revolution.

## UN EVENIMENT EDITORIAL ÎN PRINCIPATUL MOLDOVEI ÎN ANUL 1853 – COLIBA LUI MOȘU' TOMA

MIRCEA-CRISTIAN GHENGHEA

(Facultatea de Istorie, Universitatea „Alexandru Ioan Cuza”)

În data de 12 ianuarie 1853, în „Gazeta de Moldavia” putea fi citit un anunț semnat de Teodor Codrescu, prin intermediul căruia publicul din principatul Moldovei era informat de traducerea în limba română a romanului *Coliba unchiului Tom*: „*Coliba Moșului Toma sau Vieața negrilor în Sudul Staturilor-Unite*. De D-na Henrieta Beeșer Stove. Traducere în 2 volume în 8-<sup>o</sup> de Col. M. Kogălniceanu și Comisul Teodor Codrescu, va eși în curând de sub teascurile tipografiei Buciumului Român. Scrierea aceasta, publicată în America, a câștigat un succes pe care nici o scriere n-a căpătat vre-odinioară. Aceasta-i săgetătura vie a sclaviei”. După ce sublinia importanța romanului și impactul pe care l-a cunoscut în lumea occidentală, menționând că „nu-i nici un jurnal, nici o revistă care să nu fi dat o critică, și un analis; nu este o casă în care să nu fi străbătut, nici un om, nici o femeie, nici un copil știind carte, care să nu o fi cetit”, Teodor Codrescu își exprima nădejdea ca și în Moldova lucrarea să se bucure de succes: „Dacă și în Moldova scrierea aceasta va afla o îmbrăçoșare, traducătorii făgăduesc că, ediția a doua o vor face cu stampe pe care înadins le vor aduce din Paris”<sup>1</sup>.

Autorul acestei înștiințări, comisul Teodor Codrescu, se făcuse deja cunoscut la Iași datorită unor activități specifice domeniului gazetăresc, printre care înființarea stabilimentului numit Tipografia Buciumului Român, ce ulterior avea să fie printre cele mai cunoscute din târgul Ieșilor. Inițiativa traducerii lucrării *Coliba unchiului Tom* i-a aparținut însă lui Mihail Kogălniceanu. În urma demersurilor efectuate de către Kogălniceanu<sup>2</sup>, aflat, spre sfârșitul anului 1852 la Paris, Teodor Codrescu s-a hotărât să traducă, în principatul Moldovei, romanul scris de Harriet Elisabeth Beecher Stowe. Deveniseră, deja, cunoscute atât deosebitul succes de public înregistrat, cât și dezbaterile și discuțiile provocate pe tema sclaviei în Statele Unite ale Americii, Anglia, Franța și în spațiul german.

În literatura noastră de specialitate este menționat faptul că traducerea lui Teodor Codrescu a fost efectuată pe filieră franceză. Într-adevăr, după cum se arată și pe paginile de gardă ale celor două volume apărute în 1853, Codrescu a avut la

<sup>1</sup> T. Codrescu, *Bibliografie*, în „Gazeta de Moldavia”, anul XXV, nr. 4, 12 ianuarie 1853, p. 13.

<sup>2</sup> Thomas Amherst Perry, *Passage to Romania. American Literature in Romania*, Iași-Oxford-Portland, The Center for Romanian Studies, 2001, p. 34–35.



dispoziție o traducere aparținându-i lui Léon Pilatte, apărută în Franța în decembrie 1852<sup>3</sup>. Acesta din urmă fusese ales ca traducător al romanului, în anul respectiv, pentru ziarul parizian „La Presse”, fiind considerat și un bun cunoscător al realităților specifice sudului Statelor Unite ale Americii, unde trăise timp de doi ani<sup>4</sup>.

Vestea despre traducerea în limba română și tipărirea la Iași a romanului scris de Harriet Beecher Stowe s-a răspândit repede, nu doar în Moldova, ci și în Țara Românească și în Transilvania, și a avut ecouri care au depășit așteptările ce fuseseră exprimate de Teodor Codrescu. Foarte active în ținerea la curent a lectorilor cu noutăți referitoare la procesul editorial s-au dovedit a fi publicațiile din Transilvania – „Gazeta de Transilvania”, „Telegraful Român” și suplimentul „Foaie pentru Minte, Inimă și Literatură”. Astfel, în „Telegraful Român” din 21 martie și în „Foaie pentru Minte, Inimă și Literatură” din 25 martie 1853 au fost reproduse înștiințarea și invitația la prenumerație a lui Teodor Codrescu, arătându-se că traducerea „va eși cel mult până la 15 Iunie. – Bani se plătesc acum pe giumătate sau și toți, de care spre asigurare va primi bilet de prenumarare”. Redacțiile ambelor publicații anunțau că primesc sumele necesare pentru achiziționarea lucrării<sup>5</sup>. S-au întocmit liste de prenumerații nu doar pentru Moldova, Țara Românească și Transilvania, ci și pentru români trăitori în afara acestor provincii, interesul stârnit de *Coliba unchiului Tom* fiind, pe bună dreptate, extraordinar<sup>6</sup>. Faptul ca atare a fost subliniat și într-o mai veche cercetare a lui Paul Cernovodeanu, care a arătat că a fost vorba de „un adevărat eveniment editorial”<sup>7</sup>.

Încă înainte de 15 iunie, toate cele trei gazete românești din Transilvania anunțau că „după înștiințarea ce am primit de la Iași «Coliba lui moșu' Toma» a ieșit de sub teasc, și se va trimite cât mai curând abonaților, și fiindcă dorința generală a fost ca această tare interesantă carte să se înavuțească și prin stampe,

<sup>3</sup> Paul Cernovodeanu, Ion Stanciu, *Imaginea Lumii Noi în țările române și primele lor relații cu Statele Unite ale Americii până în 1859*, București, Editura Academiei Republicii Socialiste România, 1977, p. 143.

<sup>4</sup> Claire Parfait, *Un succès américain en France: La Case de l'Oncle Tom*, în „E-rea. Revue électronique d'études sur le monde anglophone”, 7.2/2010, articol accesibil *online* la adresa <http://erea.revues.org/981>, consultat în data de 21 septembrie 2012.

<sup>5</sup> „Telegraful Român”, anul I, nr. 23, 21 martie 1853, p. 92: „Redacțiunea Telegrafului român primește prenumerațiune la această frumoasă carte”; R., *Literar*, în „Foaie pentru Minte, Inimă și Literatură”, anul XVI, nr. 11-12, 25 martie 1853, p. 88: „Redacțiunea primește cu toată bucuria prenumerațiunea la opul acest renumit”.

<sup>6</sup> O simplă parcurgere a listelor de prenumerații inserate la sfârșitul celui de-al doilea volum tradus de Teodor Codrescu ne arată că, la nivelul Moldovei, erau 666 de prenumerații, la care se adăugau 20 din București și 17 din Sibiu. Printre cei dornici de a avea lucrarea se numărau nu doar reprezentanți ai elitelor politice, economice și sociale ale vremii, ci inclusiv „țigani disrobiți abonați: Necul. Angheluță. – Iordachi Angheluță. – Gheorghii Barbu. – Irina Țiganca”. Vezi *Coliba lui Moșu' Toma sau Viața negrilor în sudul Statelor-Unite din America* de Mistress Harriet Beecher Stowe. Traducere de pe a lui Léon Pilatte, de T. Codrescu. Cu o ochire asupra Sclăviei de M. Kogălniceanu. Tomul II. Iași. Tipografia Buciumului Român. 1853, p. 389–396.

<sup>7</sup> Paul Cernovodeanu, Ion Stanciu, *op. cit.*, p. 142.

aceasta s-a și făcut însă prețul unui exemplar a crescut cu 1 fl. 4 cr. m.c.”<sup>8</sup>. În cursul lunii iulie, la București, „Vestitorul românesc” al lui Zaharia Carcalechi își anunța la rândul său abonații că „a ieșit de sub tipar *Coliba lui Moș Toma* în 2 vol. ilustrate”<sup>9</sup>.

Au existat însă și unele nemulțumiri legate de întârzierea distribuirii exemplarelor și de respectarea angajamentelor asumate de către editorii ieșeni. Astfel, în data de 15 iulie 1853 apărea, în „Foaie pentru Minte, Inimă și Literatură”, un articol semnat „Un amator de literatură națională”. După ce lauda inițiativa traducerii în limba română a romanului și sublinia ecourile favorabile ale acestuia în paginile gazetei „Augsburger Allgemeine Zeitung”, respectivul semnatar arăta: „Acest roman s-a tradus și pe română în Moldavia, și traducerea a și eșit de sub teasc. Prețul ei cu icoane stampate cu stampe de la Paris: e 3 fl. 6 cr. m.c. – Noi gratulând D. traducătoriu al acestui faimos roman, ne-am bucura dacă ni l-ar subministra cât mai curând celor ce voim a-l avea, sau ne-ar arăta calea cea mai facilă prin care ni l-am putea câștiga”<sup>10</sup>. În data de 9 septembrie 1853, în paginile „Gazetei de Transilvania” erau publicate rândurile trimise de un român trăitor la Viena, prin intermediul cărora acesta arăta că aștepta de mai bine de trei luni să-i parvină lucrarea pentru a cărei achiziție plătitise: „Încă în luna lui Mai primii înștiințare despre primirea prețului prenumerațiunei pentru *Coliba Moșului Toma*, totuși cu durere te înștiințies că cu cât mai setos o am așteptat cu atâta mai anevoie o căpătăm, ba și speranția mi-o am pierdut auzind, că a eșit și a treia edițiune, și noi totuși nu o căpătăm. Oare ce poate fi cauza?”<sup>11</sup>. Într-o notă atașată acestei semnalări din Viena, cei din redacția „Gazetei de Transilvania” arătau că lui Teodor Codrescu îi fuseseră deja trimise mai multe semnale pentru a nu întârzia expedierea exemplarelor necesare<sup>12</sup>.

În afara traducerii și a publicării romanului scris de Harriet Beecher Stowe, un alt aspect de interes este reprezentat de studiul introductiv al lui Mihail Kogălniceanu. Intitulat *Ochire istorică asupra sclaviei*, a fost considerat, pe bună dreptate, un adevărat „studiu de istorie socială”<sup>13</sup>, Kogălniceanu având un excelent pretext pentru a se referi la anumite realități ale timpului din principatul Moldovei –

<sup>8</sup> „Telegraful Român”, anul I, nr. 45, 10 iunie 1853, p. 177; *Novissimu*, în „Gazeta de Transilvania”, anul XVI, nr. 47, 13 iunie 1853, p. 179: „Coliba lui Moșu Toma a eșit de sub tipar, și că cu stampele ce sosiră de la Paris, se suie prețul cu 1 f. 4 cr. m.c. la esemp.”.

<sup>9</sup> *Bibliografie*, în „Vestitorul Românesc”, anul XVIII, nr. 57, 18 iulie 1853, p. 228.

<sup>10</sup> Un amator de literatură națională, *Literar*, în „Foaie pentru Minte, Inimă și Literatură”, anul XVI, nr. 28, 15 iulie 1853, p. 208. La sfârșitul rândurilor semnate de „amatorul de literatură națională” se află un paragraf între paranteze rotunde, aparținând probabil redacției: „(La aceste mai adăugăm pentru încunoscinițarea DDIlor prenumerați la opul acesta, ce s-a tradus prin Domnul *Teodor Codrescu* în Iași Moldaviei, cum că DDSale au de-a aștepta espeduirea exemplarelor prenumerate, de-a dreptul din Iași de la numitul Domn, fiind puse la cale din partea redacțiunei toate cele de lipsă spre a se primi numitul op; despre care sosind esemplare de vânzare și la libreria d-aici nu vom lipsi a avisa pe onoratul public la timpul seu.)”.

<sup>11</sup> „Gazeta de Transilvania”, anul XVI, nr. 72, 9 septembrie 1853, p. 279.

<sup>12</sup> *Ibidem*.

<sup>13</sup> D. Simonescu, *Un studiu necunoscut de istorie socială al lui Mihail Kogălniceanu, gătit de cenzură*, în „Studii. Revistă de Istorie”, anul VIII, nr. 5-6, septembrie-decembrie 1955, p. 138.

„Sclăvia la antici, șerbia din timpul de mizloc, Trata [tratamentul – n.n.] și soarta Negrilor în timpurile moderne, aceasta va fi sugetul tratatului nostru, cu un diosăbit capitol pentru țigani [îngroșat în text – n.n.], singurii sclavi ce o națiune cristiană mai are astăzi în Europa...”<sup>14</sup>. Astfel, este înfățișat lectorului un istoric al sclaviei din antichitatea greco-romană până în veacul al XVIII-lea. Însă, tocmai din cauza abordării aspectelor specifice principatelor, a trimerilor implicite ale lui Kogălniceanu la realitățile vremii, studiul a fost brusc întrerupt de cenzură exact la „expunerea evenimentelor din anul 1749 din Moldova, la jumătatea cuvântului «eman-cipație» (este vorba de opoziția boierilor la emancipatia vecinilor)”<sup>15</sup>.

În afara ediției pe care a îngrijit-o Teodor Codrescu, în Moldova a apărut încă o traducere a romanului, tot în anul 1853. Este vorba despre „*Bordeiul unchiului Tom seau Viața Negrilor în America* de Miss Harriet Beecher Stove. Tradus din franțuzește de Dimitrie Pop. Profesor”, ediție tipărită la Tipografia Institutului Albinei. Din câte se pare, varianta aceasta a intrat în circulație chiar înaintea celei a lui Codrescu – într-un anunț din „Gazeta de Moldavia” din data de 12 martie 1853 se arată că: „La Institutul Albinei s-a publicat *Bordeiul unchiului Tom Seau Vieța Negrilor în America* de Miss Harriet Beecher Stove tradus în limba română de D. Profesor Dimitrie Pop. Broșura I. Uvraj ilustrat cu 50 stampe, foarte frumos lucrate la Paris, și împărțite în broșure. Prețul subscrierei este de trei douzeci [lei – n.n.], plătiți la primirea fiecăriei broșure”<sup>16</sup>.

Această situație a fost confirmată ulterior. Astfel, într-un articol nesemnlat, apărut tot în „Gazeta de Moldavia”, la 28 mai 1853, dar identificat ca aparținându-i lui Gheorghe Asachi<sup>17</sup>, intitulat sugestiv *Bordeiul unchiului Tom și Coliba Moșului Toma*, după ce sublinia importanța aparte a romanului pentru realitățile vremii, redactorul „Gazetei de Moldavia” se referea și la chestiunea traducerii și a tipăririi celor două ediții în limba română, precizând care a fost ordinea apariției și trasând, apoi, o interesantă paralelă cu situația existentă în principatele extracarpatice: „*Unchiul Tom* cel întâi a ieșit din bordeiul său, nu târziu s-a arătat *Moșu Toma* la ușa colibei sale, ca niște străini unul de altul și numai întâlnindu-se în a lor cale, și împărțându-și istoria lor se vor recunoaște că sânt gemeni a unei mame, cu atâta deosebire numai, cât natura, în a ei capriții, a întipărit tutulor creațiilor sale și acelor de artă, a nu fi în lume doă perfect ecvale [egale – n.n.]. Istorisirile *Unchiului* cât și a *Moșului*, sânt atât de noă [noi – n.n.], interesante, variate și sentimentale, că nu le putem de agiuns admira și lăuda, dorind ca de plăcerile lor să se împărțesească tot Românul, ce se onorează cu titlul de filantrop și de favoritor literaturii naționale, spre a căpăta despre o parte cetitorul un nutreț moral, ear despre alta ca DD.

<sup>14</sup> M. Kogălniceanu, *Ochire istorică asupra sclăviei*, în *Coliba lui Moșu' Toma sau Viața negrilor în sudul Statelor-Unite din America* de Mistress Harriet Beecher Stowe. Traducere de pe a lui Léon Pilatte, de T. Codresco. Cu o ochire asupra Sclăviei de M. Kogălniceanu. Tomul I. Iași. Tipografia Buciumului Român. 1853, p. XIV.

<sup>15</sup> Dan Simonescu, *op. cit.*, p. 138–139.

<sup>16</sup> *Bibliografie*, în „Gazeta de Moldavia”, anul XXV, nr. 21, 12 martie 1853, p. 88.

<sup>17</sup> A se vedea, pentru aceasta, Gheorghe Asachi, *Opere*, vol. II, București, Editura Minerva, 1981, p. 636–637, 881.

traducători să afle o recompensă a ostenețelor sale [corect *lor* – n.n.], mai ales că Moldo-Românul va afla în unele epizoade, o nenorocită asemănare între soarta Negrilor din America și acelor de la noi. Adevăr este că, de consfințeau talentul lor la două deosebite lucrări, familia noastră literară, până acum cam stearpă, pre lângă Moș și Unchi, s-ar fi împoporat și de niscai nepoți giuni, cari în asemănarea Apostolilor, au menire a răspândi prin lumea Română, sămânța cea mântuitoare a evlaviei, a cunoștințelor pozitive, a patriotismului și respectul legilor, a cărora practică asigură fericirea publică și cea individuală”<sup>18</sup>.

Apariția, în spațiul românesc, a lucrării *Coliba unchiului Tom* s-a produs în timpul ultimei faze a dezbaterii publice referitoare la necesitatea dezrobirii țiganilor<sup>19</sup>. Este de la sine înțeles că, în planul moral și al sensibilităților publice, a constituit un argument de o anumită greutate, pe care susținătorii emancipării nu s-au sfiit să-l utilizeze, cea mai bună dovadă în acest sens fiind constituită chiar de studiul introductiv al lui Mihail Kogălniceanu, menționat anterior. Cu toate acestea, în ciuda numeroaselor raționamente de ordin social și umanitar, pliate pe discursul modernizării imperative a structurilor societății românești, au existat și personalități care, fără a se lăsa impresionate de pledoariile partizanilor dezrobirii și de proiecții literare precum *Coliba unchiului Tom*, au manifestat rezerve, uneori destul de serioase, referitor la beneficiile sociale și economice ale unei asemenea decizii. Printre cele mai cunoscute voci în această privință au fost prințul Nicolae Suțu, postelnicul Manolachi Drăghici și spătarul/publicistul Nicolae Istrati. Reticențele lor, exprimate atât prin viu grai, cât și în scris, vizau, după cum s-a arătat deja în literatura de specialitate de la noi, aproape exclusiv partea practică a chestiunii și nu incriminau esența pozitivă a actului în sine<sup>20</sup>. Astfel, era reliefată lipsa unei viziuni de perspectivă, care să treacă de viitorul imediat, fiind implicit adusă în discuție dificultatea unei integrări ulterioare armonioase în societatea românească a robilor eliberați<sup>21</sup>. Se adăugau, la aceste aspecte, opiniile conform cărora o parte destul de importantă dintre robii țigani erau totuși mulțumiți cu statutul lor social și nu erau deloc pregătiți pentru un viitor în care, deși liberi, nu aveau nici o perspectivă economică și socială clară<sup>22</sup>. Desigur, tuturor acestor rezerve mai mult

<sup>18</sup> *Bordeiul Unchiului Tom și Coliba Moșului Toma*, în „Gazeta de Moldavia”, anul XXV, nr. 42, 28 mai 1853, p. 169. Totodată, într-o notă explicativă a titlului articolului, Asachi a arătat următoarele: „Moș și Unchi în limba Română [sunt] cuvinte sinonime și înseamnă un titlu familiar ce un giune dă altei persoane mai anuoase [vârșnice – n.n.]: Moș Ioane, Uncheșule vino încoace! – De asemenea sânt sinonime Coliba și Bordeiul, cea întâi de origine grecească, a doua de cea romană”.

<sup>19</sup> După cum se arată în studiul cercetătoarei Raluca Tomi, această ultimă fază ar fi debutat în anul 1850, „când în Țara Românească domnitorul Barbu Știrbey decide ca robii particularilor să fie răscumpărați de către stat și că nici o familie de țigani nu mai putea fi despărțită prin «dar sau prin vânzare»” – Raluca Tomi, *Mișcarea abolitionistă din principate și impactul ei asupra legislației de dezrobire (1849–1856)*, în „Revista Istorică”, tom XXI, nr. 1–2, 2010, p. 65.

<sup>20</sup> *Ibidem*, p. 70–71.

<sup>21</sup> *Memoriile Principelui Nicolae Suțu mare logofăt al Moldovei 1798–1871*, București, 1997, p. 238–239.

<sup>22</sup> O situație elocventă pentru acest aspect a fost descrisă de Vasile Alecsandri, care a relatat astfel modul în care au reacționat robii săi țigani de la Mircești atunci când le-a comunicat că sunt

sau mai puțin întemeiate, care porneau de la realități ale vremii, trebuie să le alăturăm vechile rivalități politice și criticile care, în 1855–1856, contribuiau la acuzarea lui Grigore Ghica pentru faptul că a ignorat procedurile normale de discutare și de adoptare a legii, ca un adevărat „dictator” și „autocrator”<sup>23</sup>.

Însă asupra chestiunilor legate de necesitatea emancipării țiganilor exista, în acea perioadă, și o altă perspectivă, specifică în primul rând anumitor cercuri din apusul Europei, ulterior însușită și promovată și printre partizanii autohtoni ai emancipării, perspectivă mai puțin cunoscută și reliefată în literatura noastră de specialitate. Astfel, diferite personalități, precum Élias Regnault și Paul Bataillard, efectuau o interesantă paralelă între aspirațiile naționale ale românilor și situația în care se găseau robii țigani. În vreme ce Bataillard arăta, în 1849, că țiganii puteau fi considerați „negrii acestui ținut” (*les nègres de cette contrée*), iar Moldova și Țara Românească erau singurele țări din lume în care țiganii aveau condiția de robi<sup>24</sup>, Élias Regnault se referea nemijlocit, cu puțin timp înainte de actele de emancipare din 1855 și 1856, la perspectiva menționată anterior: „Moldo-Valahii cer Europei să fie repuși în posesia drepturilor lor. Au dreptate fără îndoială. Dar pentru a merita libertatea, trebuie să redea libertatea celor născuți pe același pământ cu ei”<sup>25</sup>.

liberi: „Surprinderea lor s-a manifestat printr-o exclamare sălbatică și bucuria lor printr-o mie de sărituri deșănțate, ca oamenii mușcați de tarantela. Vreo trei bătrâni au început a plânge și a-mi zice: «Stăpâne, stăpâne cu ce ți-am greșit noi să ne urgisești astfel, păcătoșii de noi! Ne faci slobozi? Cine o să se îngrijească, cine o să ne îmbrace, cine o să ne cunune, cine o să ne îngroape?»” (Octav Gh. Lecca, *Istoria țiganilor*, Caransebeș, 1998, p. 84–85, apud Raluca Tomi, *op. cit.*, p. 68–69).

<sup>23</sup> Manolache Drăghici, *Istoria Moldovei pe timp de 500 de ani până în zilele noastre*, vol. II, București, 1999, p. 347–348: „Spre a-și face numele nemuritor, după cum zicea Măria Sa, a dispus emanciparea robilor boierilor, nu prin Adunarea și consfătuirea obștească a proprietarilor mici sau mari, așa după cum era obiceiul din vechime pentru desființarea unor astfel de privilegii, ci printr-un Decret hotărât de dânsul ca un dictator, prin care se ridica dreptul de proprietate. Această măsură a provocat o mare nemulțumire în rândul nobilei obști, mai ales din cauza modului în care a fost adoptată această măsură care a lovit în ambiția aristocrației care era întotdeauna măgulită de către stăpânitori în asemenea împrejurări, precum și în îndemânarea și gospodăria lor. Eliberându-i dintr-odată pe toți oamenii curții, boierilor nu li s-a mai dat timp pentru a se reorganiza fiecare cu chibzuință și în interesul său gospodăresc. Ori dacă aceste măsuri se luau prin participarea boierilor, milioane de obligații nu ar fi împovărat Statul, pentru că atrași de bunăvoința lui vodă și de libertatea de a hotări fiecare după chibzuința sa, ar fi deliberat asupra acestui proiect de binefacere, ajungând negreșit la o proșorât generoasă, căci așa este caracterul românului”.

<sup>24</sup> Paul Bataillard, *Nouvelles recherches sur l'apparition et la dispersion des Bohémiens*, Paris, A. Franck, 1849, p. 21: „La Valachie et la Moldavie réunies contiennent environ deux cent cinquante mille Bohémiens. Tous y sont esclaves, ou du moins l'étaient-ils il y a dix ans, à l'exception d'une classe indisciplinée et peu nombreuse (celle des *Netots*), qui ne s'est répandue, dit-on, dans les deux principautés qu'à une époque toute moderne. Il faut ajouter qu'on n'y jamais connu d'autres esclaves qu'eux; c'étaient les nègres de cette contrée. De plus, la Moldavie et la Valachie sont les seuls pays du monde où les Bohémiens aient été réduits en esclavage”.

<sup>25</sup> Élias Regnault, *Histoire politique et sociale des Principautés danubiennes*, Paris, 1855, Paulin et Le Chevalier, p. 345: „Les Moldo-Valaques demandent à l'Europe à être remis en possession de leurs droits. Ils ont raison sans doute. Mais pour mériter la liberté, ils doivent rendre la liberté à des hommes nés sur le même sol qu'eux, possesseurs du sol avant eux et qui, plus qu'eux, ont droits à une indemnité pour toutes les afflictions de la servitude”.

Traducerea și publicarea romanului *Coliba unchiului Tom* au avut, însă, și alte urmări, anume în planul așa-zisei literaturi de imitație de la noi. Un singur exemplu aici – sub influența ideilor cuprinse în această lucrare, un scriitor precum V.A. Urechia a oferit publicului romanul *Coliba Măriucăi*, în care descrie destinul unui rob, Vasile Țiganul. Cu oarecare mândrie locală și un dram de vanitate personală, V.A. Urechia arăta, în cel dintâi volum al *Opereilor complete*, apărut în 1883: „Marele resunet ce avu în lume coliba lui Oncle Tom, de dna Becherstown m-a îndemnat să scriu Romanul de Țigani al lui Vasile sau Coliba Măriucăi. [...] lectura «*Colibeii Măriucăi*» mi-a valorat laude de la însuși reposatul neuitat Domn al Moldovei M.S. Grigorie Ghica... Cine știe dacă la actul cel mare al Emancipării robilor, al gloriosului domn, nu va fi contribuit cât de puțin și lectura nedreptăților suferite de bietul Vasile Țiganul, din Coliba Măriucăi?”<sup>26</sup>.

Indiscutabil, publicarea romanului *Coliba unchiului Tom* în limba română, în anul 1853, a avut un impact aparte la nivelul mentalităților din spațiul românesc al vremii. Atât în principatele extracarpătice, cât și în Transilvania, trebuie avut în vedere nu doar contextul social de atunci, ci și perspectiva națională la care se făcea în subsidiar trimitere, în condițiile în care Moldova și Țara Românească se aflau sub protectorat rusesc, iar românii transilvăneni cunoșteau rigorile absolutismului austriac și continuau lupta pentru menținerea și afirmarea reperelor identitare naționale.

Se mai făcuseră destule traduceri până atunci în Moldova și Țara Românească, precum și în Transilvania, mai fuseseră difuzate lucrări cu un anumit impact la nivelul unor segmente ale publicului cititor. Însă niciodată până în anul 1853 nu s-a înregistrat un asemenea interes față de o carte care, fără puțință de tăgadă, a avut un rol al său în planul discuțiilor și interogațiilor privind realitățile sociale ale vremii și, de ce nu, în răscolirea unor conștiințe.

#### AN EDITORIAL EVENT IN THE PRINCIPALITY OF MOLDAVIA IN 1853 – *UNCLE TOM'S CABIN*

##### *Abstract*

The translation and the publication of the novel written by Harriet Elisabeth Beecher Stowe, *Uncle Tom's Cabin*, in Moldavia in 1853 had a special echo and an important impact on the mentalities of the time within the entire Romanian space. The significations of this enterprise were both literary and social, political, and national. Thus, the American writer's work led, to a certain extent, to an increase of the public debate regarding the necessity of the Gypsies' emancipation in Moldavia and Wallachia, but it also implied some references to the situation that the Romanians had to endure at that time – the two extra-Carpathian principalities were under Russian protectorate and the Romanians in Transylvania were trying to continue their fight to maintain and to affirm their national identity.

*Keywords:* editorial event, the Principality of Moldavia, Mihail Kogălniceanu, emancipation of the Gypsies.

<sup>26</sup> V.A. Urechia, *Opere complete. Novele, Cugetări, Foiletoane, Bibliografii, Varia*. Seria E. Tomul I, București, Tipografia Curții Regale, 1883, p. 412–413.

## TRAVELLERS AND READERS: EDMUND VON BERG REVIEWED BY SAINT-RENÉ TAILLANDIER

BOGDAN POPA  
(*Institutul de Istorie „Nicolae Iorga”*)

The purpose of this paper is to investigate 19<sup>th</sup> century travel writings (also known as “travelogues”) under a new perspective. My interest resides neither in the analysis of the information provided by a certain author, nor in the connections which may be established with other local or foreign sources. Thus, I shall not approach travel writings as sources as such, e.g. compensating for absent or incomplete internal documents, and also not from the point of view of “the history of the other”. I aim to investigate here the response of contemporary reviewers towards a certain work.

In order to do so, I have chosen a case-study: the extensive study published by Saint-René Taillandier in “*Revue des Deux Mondes*” in October 1861<sup>1</sup> concerning Edmund von Berg’s *Aus dem Osten der österreichischen Monarchie. Ein Lebensbild von Land und Leuten*<sup>2</sup>. Saint-René Taillandier himself used the term “study” (*etude*)<sup>3</sup> in order to describe the article in which he analysed Edmund von Berg’s work on Banat. The extent of the article – printed one year after the book was published – suggests more than a simple review or cordial reading recommendation, as it was the case with the writings of several other authors in *Zeitschrift für Allgemeine Erdkunde* (Berlin, 1860), *Wolfgang Menzel’s Literaturblatt* (Stuttgart, 1860), and *Forstliche Blaetter* (Berlin, 1863).

Both the author (Edmund von Berg) and the reviewer (Saint-René Taillandier) belong to the category of political thinkers which advocated the need of internal reform within the Habsburg monarchy. Thus, the thesis of this contribution is that, even if the condition of the Romanians from Banat was a key element in Edmund von Berg’s work, their status in the province was politicised in order to enforce the views of both author and reader.

<sup>1</sup> Saint-René Taillandier, *Un voyageur allemand dans l’Autriche Orientale*, in „*Revue des Deux Mondes*”, XXXI année, tome XXXV, Paris, 1861, p. 957–979.

<sup>2</sup> Edmund von Berg, *Aus dem Osten der österreichischen Monarchie. Ein Lebensbild von Land und Leuten*, Dresden, G. Schoenfeld’s Buchhandlung (C.A. Werner), 1860. An annotated partial translation into Romanian is available in *Călători străini despre țările române în secolul al XIX-lea*, new series, VII, București, Editura Academiei Române, 2012, p. 469–515.

<sup>3</sup> Saint-René Taillandier, *op. cit.*, p. 978.

In order to demonstrate this thesis, which places the review at the crossroad between scientific criticism and politics, I shall first present short biographies of Edmund von Berg and Saint-René Taillandier, and second analyse the study of the French academic and journalist as part of his wider concern with the German speaking world and the internal situation of the Habsburg monarchy.

### I. AUTHOR AND REVIEWER

Edmund von Berg (1800-1874) was already an established scientist, author, and politician, by the time when the account of his travel in Banat was printed. After studying in Meiningen and Göttingen, he dedicated his life to the science of forestry, as a professor (since 1821) and author (he travelled extensively in different parts of Germany, Switzerland and Northern Europe and wrote numerous scientific contributions). In 1845, Edmund von Berg was appointed director of the Academy of Forestry in Tharandt and royal counsellor. The 1859 journey took Edmund von Berg, together with his two sons, through the Austrian province of Galitia, Hungary, and Banat. As a result, the Saxon scientist wrote a well-documented book, combining own observations with thoroughly collected statistical data. He retired in 1866 for health reasons, but continued to travel and write on the science of forestry<sup>4</sup>.

The greater part of Edmund von Berg's work was dedicated to the science of forestry. In *Die Staatsforstwirtschaftslehre. Ein Handbuch für Staats- und Forstwirthe*, Edmund von Berg depicted the forests as key elements in the economy and demography of the German states, but also as a formative element of the "national character"; this idea was also pursued during his travels in the eastern provinces of the Austrian Empire<sup>5</sup>.

René Ernest Gerard Taillandier (1817–1879) took the pen-name of Saint-René Taillandier in order to imitate his professor, Saint-Marc Girardin, a well-known supporter of the Romanians<sup>6</sup>. After completing his studies in Heidelberg and München, he taught French literature in Strasbourg, Montpellier and later French eloquence at the Sorbonne. Like Edmund von Berg, he also pursued a political path, becoming secretary-general of the Ministry of Education, before being elected at the French Academy in 1873. Saint-René Taillandier's career was

<sup>4</sup> *Allgemeine Deutsche Biographie*, II, Leipzig, 1875, p. 360–361 (voice by W. Löbe).

<sup>5</sup> Published in Leipzig, F.A. Brockhaus, 1850. See also Jeffrey K. Wilson, *The German Forest: Nature, Identity, and the Contestation of a National Symbol, 1871–1914*, University of Toronto Press, 2012, p. 42.

<sup>6</sup> Saint-Marc Girardin's biography and travel account were published in *Călători străini despre țările române în secolul al XIX-lea*, new series, III (1831–1840), p. 521–539.



deeply linked with the “Revue des Deux Mondes”, where he first published many of his writings<sup>7</sup>.

Despite his knowledge of the historical, national, and political issues surrounding the young Moldo-Wallachian state (he was familiar with the works of J.D.F. Neigebauer, Siegfried Kapper, Jean Vaillant, Edgar Quinet, and Ion C. Brătianu)<sup>8</sup>, Saint-René Taillandier’s interest for the Romanians was minor. This attitude differentiated between him and the other French intellectuals, who supported to the Romanians (including his mentor, Saint-Marc Girardin). Most of these authors have written their contributions after a longer or shorter stay in the Romanian principalities<sup>9</sup>.

Whilst the political struggles of the Romanians were not high on Saint-René Taillandier’s agenda, he wrote extensively on Bohemia, Hungary<sup>10</sup> and Serbia<sup>11</sup>. The latter work was the only one to be mentioned in the bibliographies concerning the French-Romanian relations, compiled by Georges Bengesco (Gheorghe Bengescu)<sup>12</sup>. However, in a footnote to his modern history of the Balkan states, Nicolae Iorga characterised this widely cited work as a “simple compilation”<sup>13</sup>, discretely underlining the importance of travel as a scientific method. One might say that, though praising Edmund von Berg’s work – who wrote after thoroughly voyaging in a less known province of the Habsburg monarchy –, Saint-René Taillandier was not following a similar scientific method.

Yet, Saint-René Taillandier was not completely ignored by the Romanian cultural milieus. Aurel C. Popovici was familiar with his analyses of the relations between Czechs, Austrians and Hungarians within the Habsburg monarchy<sup>14</sup>.

An enthusiast supporter of the German-speaking world – after all, “Revue des Deux Mondes” had an important role in bridging between the French and German cultures<sup>15</sup> – Saint-René Taillandier was among the first intellectuals in France to

<sup>7</sup> Pierre Larousse, *Grand Dictionnaire Universel du XIXe siècle*, XIV, Paris, 1875, p. 1401; see also the obituary published by “Le Figaro”, February 25, 1879, p. 1.

<sup>8</sup> Saint-René Taillandier, *La littérature historique et la Question d’Orient*, in „Revue des deux mondes”, XXVII année, tome IX, Paris, 1857, p. 639, 650–651.

<sup>9</sup> Nicolae Isar, *Publiciști francezi și cauza română*, București, Editura Academiei Române, 1991, p. 7–27.

<sup>10</sup> Saint-René Taillandier, *Tchèques et magyars. Bohême & Hongrie XV<sup>e</sup> siècle – XIX<sup>e</sup> siècle. Histoire – littérature – politique*, Paris, Librairie Académique Didier et Cie, 1869.

<sup>11</sup> Saint-René Taillandier, *La Serbie. Kara-George et Milosch*, Paris, Librairie Académique Didier et Cie, 1872.

<sup>12</sup> Georges Bengesco, *Essai d’une bibliographie sur la Question d’Orient Européen 1821–1897*, Bruxelles, Paris, 1897, p. 172.

<sup>13</sup> Nicolae Iorga, *Histoire des états balcaniques jusqu’à 1924*, Paris, J. Gamber, 1925, p. 168.

<sup>14</sup> Aurel C. Popovici, *Stat și națiune. Statele-Unite ale Austriei mari. Studii politice în vederea rezolvării problemei naționale și a crizelor constituționale din Austro-Ungaria*, București, Albatros, 1997, p. 14.

<sup>15</sup> Lilian R. Furst, *Counterparts. The Dynamics of Franco-German Literary Relationships 1770–895*, London, Methuen, 1977, p. 109–111.

advocate the necessity of a strong, yet reformed and confederate Austrian Empire, in order to oppose the rise of Prussia to the helm of the German world<sup>16</sup> and the influence of Russia on the Slavic populations<sup>17</sup>.

Thus, Saint-René Taillandier's concern with the issues of the Banat may be explained rather by his long-term interest in the reformation of the Habsburg monarchy after the revolutions of 1848–1849.

## II. THE WORK AND THE REVIEW

Though overshadowed by Francesco Griselini's widely influential work on the region of Banat<sup>18</sup>, and less familiar to the Romanian historians, Edmund von Berg's account may be inscribed into a dominant pattern of the modern travel writing: the "illusion of the un-discovered"<sup>19</sup> corner of the Europe. In Edmund von Berg's vision, Banat was supposed to play a major role in the future of the continent, besides both Hungary and the Danubian Principalities<sup>20</sup>. After all, at the moment the travel in this *terra ignota*<sup>21</sup> took place, and the account subsequently published, the Austrian economy was growing<sup>22</sup>, and the penetration of modern industry in the area occupied an important place in the work of the Saxon scientist and politician.

From the point of view of the present day Romanian historical writing, Edmund von Berg was a "foreign traveller"<sup>23</sup>. However, the author's own view on his enterprise was somehow different. Edmund von Berg described his contribution as a "scientific book". His travels were not mere leisure activities, but a way to document for his profession (e.g., forestry) and also his philosophical approach towards mankind, economy and social conditions. Saint-René Taillandier was not the only reviewer to appreciate this point of view<sup>24</sup>. The short anonymous notice in

<sup>16</sup> Saint-René Taillandier, *Tchèques et magyars*, p. VI-VII. See also Dany Deschênes, *French Intellectuals and the Image of Austria-Hungary in France: Prelude to the Break-Up of Historic Hungary*, in "Hungarian Studies Review", XXXIII, 1–2, 2006, p. 104.

<sup>17</sup> Jacques Droz, *Saint-René Taillandier et la double monarchie*, in „Études Danubiennes”, V, 2, 1989, p. 10.

<sup>18</sup> A Romanian version was published by Costin Feneşan: Francesco Griselini, *Încercare de istorie politică și naturală a Banatului Timișoarei*, Timișoara, Facla, 1984.

<sup>19</sup> Cf. Carl Thompson, *Travel Writing*, London, New York, Routledge, 2011, p. 5.

<sup>20</sup> Edmund von Berg, *op. cit.*, p. 3.

<sup>21</sup> As defined by Saint-René Taillandier, *Un voyageur allemand dans l'Autriche Orientale*, p. 957.

<sup>22</sup> John Komlos, *The Process of Industrialization in Austria: A Long-Run View*, in „Études danubiennes”, IV, 2, 1988, p. 172–173.

<sup>23</sup> On the definition of the concept and its nuances, see our previous article: Bogdan Popa, *Contribuții la definirea conceptului „călător străin”. Observații preliminare*, in „Studii și Materiale de Istorie Modernă”, XXV, 2011, p. 77.

<sup>24</sup> Saint-René Taillandier, *Un voyageur allemand dans l'Autriche Orientale*, p. 958.

“Zeitschrift für Allgemeine Erdkunde” praised this particular way of travelling in a foreign land in order to conclude that “this book is a brick, not a construction”<sup>25</sup>.

Alexander von Humboldt, whose travel account in South America was published in an official German version in 1859-1860, described himself as a “scientific traveller”<sup>26</sup>. Edmund von Berg was an adept of the Prussian naturalist hence he considered that the character of the populaces was essentially shaped by their stance towards nature and environment<sup>27</sup>. The above mentioned definition of the “travel” applies well to Edmund von Berg’s *Aus dem Osten der österreichischen Monarchie*.

Further: Alexander von Humboldt believed himself that the “bewildering of the peoples” was a catastrophic consequence of poor administration, due either to despotism or a foreign conquer; Europe itself, though based on manufacture and commerce, was not subject to general prosperity without peace and the end of Ottoman dominance in its Eastern parts<sup>28</sup>.

This is an unsurprising resemblance with subject-matters on which Edmund von Berg and Saint-René Taillandier, whom both wrote from a Western European perspective, agreed. The social, economic and cultural conditions in Banat offered to the two faithful supporters of the Austrian monarchy the chance to advocate the change within the monarchy itself.

The inefficient, corrupt bureaucracy of the province was one of the key points of Saint-René Taillandier’s writing on Edmund von Berg. But both made use of this issue in order to stress upon Austria’s general administrative problems<sup>29</sup>.

A similar point of view may be depicted from another review, published by “Wolfgang Menzel’s Literaturblatt”. Making use of the term *Naturvölker* (and thus hinting on Alexander von Humboldt’s theoretical stance), this particular point of view insisted upon the “positive” depiction of the Romanians in order to underline both Austria’s political, administrative, and cultural errors and the need to correct these – but without applying improper policies, such as the rash industrialisation, the free press and Northern-German, protestant, type of education<sup>30</sup>.

Edmund von Berg described the Romanian orthodox clergy in an unfavourable manner<sup>31</sup> and Saint-René Taillandier followed this point of view. He had re-told the stories Edmund von Berg had claimed he had heard from locals or witnessed in person, in order to conclude that the backwardness of the Romanian

<sup>25</sup> “Zeitschrift für Allgemeine Erdkunde”, IX, Berlin, 1860, p. 254.

<sup>26</sup> Alexander von Humboldt, *Reise in die Aequinoctial-Gegenden des neuen Continents*, I, Stuttgart, J.G. Cotta’scher Verlag, 1859, p. III.

<sup>27</sup> Edmund von Berg, *op. cit.*, p. 4.

<sup>28</sup> Alexander von Humboldt, *Reise in die Aequinoctial-Gegenden des neuen Continents*, IV, Stuttgart, J.G. Cotta’scher Verlag, 1860, p. 399.

<sup>29</sup> Edmund von Berg, *op. cit.*, p. 76–77; *Călători străini despre țările române...*, VII, p. 475; Saint-René Taillandier, *Un voyageur allemand dans l’Autriche Orientale*, p. 964–965.

<sup>30</sup> “Wolfgang Menzel’s Literaturblatt”, No. 43, May 30, 1860, p. 171–172.

<sup>31</sup> Edmund von Berg, *op. cit.*, p. 124–126; *Călători străini despre țările române...*, VII, p. 491.

population in the area was also a consequence of the lack of a strong elite<sup>32</sup>. As an opposite, the depiction of the Romanian women, as compared to men, was highly sympathetic in Edmund von Berg's travel account: subsequently, Saint-René Taillandier shared this point of view<sup>33</sup>.

Though very important for Edmund von Berg's work in itself, the emerging industry of the Banat and the colonies of German or Czech workers were not of a major concern for Saint-René Taillandier<sup>34</sup>. He was more interested by the visit Edmund von Berg paid to the Ottoman pasha at Ada-Kaleh. Saint-René Taillandier translated into French much of the respective fragments, as he held these as much more than a mere "mirror-image" of the decay of the Empire. To Saint-René Taillandier, both the Ottoman succession and Austria's role in this were key-issues. It actually gave the French academic and journalist the possibility to warn against a similar "long agony" of Austria, similar to that of the Ottomans<sup>35</sup>.

The reviewer, Saint-René Taillandier, depicted the author, Edmund von Berg, in very favourable colours. He underlined the faith the Saxon scientist and politician had in a good fate for Austria, his goodwill and constructive criticism towards the post-1849 regime. In Saint-René Taillandier's understanding, Edmund von Berg was "a German Tory", devoted to Austria, a keen observer and yet, not a writer<sup>36</sup>. Therefore, *Aus dem Osten der österreichischen Monarchie* was not meant to please the readers, but to prevent Austria from becoming "a kind of Turkey in the middle of the Christian society"<sup>37</sup>.

To Edmund von Berg, the situation of the Romanians was of interest due to their predominance in the Banat region. Their poor living, moral, and cultural conditions served as a mean to criticise the post-1848 Austrian authorities for a failing to accomplish their civilising mission in the "Orient"<sup>38</sup>. As a solution, the Edmund von Berg offered the forgotten institution of the *missi dominici*. Whilst Saint-René Taillandier was sharing this point of view, he used it in order to strengthen his own views in favour of the Czechs and Hungarians. The solution to the structural crisis of the Austrian Empire, as revealed by the 1848–1849 revolutions, was to offer a confederate status to the Slavs and Magyars<sup>39</sup>.

The situation of the Danubian Principalities in itself was incidentally discussed and presented by the Edmund von Berg, simply as a conversation with an anonymous co-traveller. Thus, the reign of Alexandru Ioan Cuza, and the French and Russian influence in the region, were simply mentioned in a negative

<sup>32</sup> Saint-René Taillandier, *Un voyageur allemand dans l'Autriche Orientale*, p. 967–970.

<sup>33</sup> Edmund von Berg, *op. cit.*, p. 104–105; *Călători străini despre țările române...*, VII, p. 483–484; Saint-René Taillandier, *Un voyageur allemand dans l'Autriche Orientale*, p. 970.

<sup>34</sup> Saint-René Taillandier, *Un voyageur allemand dans l'Autriche Orientale*, p. 971–972.

<sup>35</sup> *Ibidem*, p. 978.

<sup>36</sup> *Ibidem*, p. 964, 966, 975.

<sup>37</sup> *Ibidem*, p. 979.

<sup>38</sup> Edmund von Berg, *op. cit.*, p. 130; *Călători străini despre țările române...*, VII, p. 493.

<sup>39</sup> Saint-René Taillandier, *Un voyageur allemand dans l'Autriche Orientale*, p. 978.

manner<sup>40</sup>. Neither Saint-René Taillandier, nor the other reviewers of the book have shown an interest in these aspects. Moreover, despite his obvious knowledge of the literature concerning the Principalities, the journalist from the “Revue des Deux Mondes” mistook the German term *Donaufuerstenthuemern* for *province autrichienne du Danube*<sup>41</sup>.

In dealing with this particularly interesting region of the Austrian monarchy, Edmund von Berg made a number of references to his other travels, and especially those in Northern Europe<sup>42</sup>. The short review published by “Zeitschrift für allgemeine Erdkunde” praised this particular aspect<sup>43</sup>.

### III. THE REVIEW BETWEEN CRITICISM AND POLITICS

The short notice on Edmund von Berg’s travel account, which was published in “Forstliche Blätter” in 1863, recommended the book to the readers, despite the fact that it was not dedicated solely to forestry and the political views of the reviewer (Julius Theodor Grunert) were different than those of the author<sup>44</sup>.

But there were precisely these political views and not the situation of the forests, nor that of the industry in Banat, which made Saint-René Taillandier to pay a special attention to Edmund von Berg’s work. Among the reviewers, who wrote about *Aus dem Osten der österreichischen Monarchie*, the French academic and journalist holds a particular position, due to the peculiarities and strength of his political opinions concerning the Habsburg territories. Even if Saint-René Taillandier mentioned, among other interesting topics, demography, bureaucracy, Catholicism, and industry, the main goal of his study was to draw attention to the national, political and moral issues of the Habsburg monarchy. Starting from Edmund von Berg’s descriptions, provided data and opinions, Saint-René Taillandier continued to advocate his pro-Czech and rather anti-Hungarian opinions, while ignoring the Romanians.

This case-study highlights the multiple meanings of the written texts, by arguing that, for the available cases, the opinions of the contemporary reviewers should be also taken into consideration. Therefore, in the case of the travel accounts one should also consider measuring the impact of these particular types of sources on their contemporaries and also investigate the author-reviewer/author-reader relationships.

<sup>40</sup> Edmund von Berg, *op. cit.*, p. 82-86; *Călători străini despre țările române...*, VII, p. 475-476.

<sup>41</sup> Saint-René Taillandier, *Un voyageur allemand dans l’Autriche Orientale*, p. 959.

<sup>42</sup> Edmund von Berg, *op. cit.*, p. 90; *Călători străini despre țările române...*, VII, p. 477-478.

<sup>43</sup> “Zeitschrift für allgemeine Erdkunde”, IX, 1860, p. 255.

<sup>44</sup> “Forstliche Blätter. Zeitschrift für Forst- und Jagdwesen”, Fünftes Heft, Berlin, 1863, p. 220-221.

TRAVELERS AND READERS:  
EDMUND VON BERG REVIEWED BY SAINT-RENÉ TAILLANDIER

*Abstract*

The aim of this paper is to study 19<sup>th</sup> century travelogues under a new perspective: the impact of a certain writing as it may be depicted from available reviews. It is a case-study based on Edmund von Berg's *Aus dem Osten der österreichischen Monarchie. Ein Lebensbild von Land und Leuten* (Dresden, 1860) as seen through available contemporary reviews, mainly that written by Saint-René Taillandier for "Revue des Deux Mondes". The paper also highlights the role review, between scientific criticism and political instrumentation.

*Keywords:* travel account, review, Banat, Edmund von Berg, Saint-René Taillandier.

## ISTORIOGRAFIA ACTUALĂ DESPRE REVOLUȚIA ROMÂNĂ DE LA 1848. EVALUARE ORIENTATIVĂ\*

ALEXANDRU MAMINA  
(*Institutul de Istorie „Nicolae Iorga”*)

Pentru societățile europene contemporane revoluțiile reprezintă evenimente cu o semnificație istorică aparte. Ele nu sunt „fapte” pur și simplu, precum o bătălie sau schimbarea unei dinastii în antichitate ori în evul mediu, ci momente originare, fondatoare într-un fel sau altul ale societății contemporane<sup>1</sup>. Din această perspectivă, problematica revoluționară își prelungește cumva actualitatea până astăzi, chiar dacă nu întotdeauna explicit, în sensul acreditării istorice a unui tip de stat și de societate. Revoluțiile constituie așadar o miză simbolică, în subtextul căreia se regăsesc opțiuni și interese contemporane. Nu o dată polemicile prezentului sunt transpuse în „oglină” trecutului, iar revoluțiile, prin actualitatea lor problematică, sunt primele vizate.

Atâta timp cât este practică în mod liber, istoriografia nu se supune la fel ca politica „legii” de interpretare instrumentală a trecutului (evident, cu excepția lucrărilor teziste, care își propun nu să *explice*, ci să *demonstreze* ceva)<sup>2</sup>. Există anumite reguli ale meseriei care individualizează epistemic istoriografia, conferindu-i o anumită autonomie în raport cu influența factorilor din afara câmpului profesional. Totuși, în calitatea lor de membri ai unei societăți, istoricii rezonează inevitabil cu preocupările acesteia. Ei privilegiază așadar anumite teme și direcții de cercetare în funcție de tendințele din câmpul lor profesional, dar și în funcție de contextul social. Profilul istoriografiei la un moment dat are astfel o valoare simptomatică, atât pentru zona teoretică a cunoașterii, cât și pentru cea practică a spațiului public. Cu atât mai mare este relevanța istoriografiei consacrate revoluțiilor, dată fiind semnificația prezentă a acestora.

În cele ce urmează încercăm o evaluare a studiilor actuale privind revoluția română de la 1848, prin care să desprindem câteva concluzii referitoare la stadiul

\* Conferință susținută în cadrul colocviului „Anul 1848 la români. Istoriografie și memorie culturală”, organizat de Facultatea de Istorie a Universității „Alexandru Ioan Cuza”, la 14–15 noiembrie 2008.

<sup>1</sup> Modelul fondator prin excelență îl oferă Revoluția franceză. Vezi François Furet, *Reflecții asupra Revoluției franceze*, București, Humanitas, 1992, p. 17–18.

<sup>2</sup> Un exemplu elocvent de tezism îl întâlnim de pildă la Alain Besançon, care caută cu tot dinadinsul să acrediteze identitatea tipologică dintre iacobism și leninism. Vezi Alain Besançon, *Originile intelectuale ale leninismului*, București, Humanitas, 1993.

cercetării românești, precum și la contextul social în care se desfășoară ea. Ne referim la articolele și volumele publicate după 1990, întrucât se subsumează unei etape calitativ noi în istoriografia română, în care demersul științific nu mai este supus rigorilor ideologiei oficiale (ceea ce nu vrea nicicum să însemne că tot ce s-a scris în perioada comunistă a fost fals sau viciat). Lucrările apărute după 1990 exprimă în mod genuin concepția autorilor, fiind deci susceptibile să ofere o imagine autentică asupra nivelului cercetării contemporane.

Într-un atare demers evaluator, constrângerile obiective ale documentării au impus inevitabil o selecție. Din numărul mare de reviste, practic imposibil de consultat de o singură persoană într-un interval de timp acceptabil (adică suficient de repede încât să nu apară mereu altele înainte de terminarea documentării), am ales publicațiile academice și universitare de la București, Iași și Cluj-Napoca. După părerea noastră, decamdată cel puțin, acestea sunt centrele care „dau tonul” în istoriografia română – centrele cu specialiști consacrați și cu un „capital simbolic” preeminent în ansamblul cercetării. Nu este vorba aici de un fel de „imperialism cultural” care să excludă *de plano* posibilitatea unor contribuții valoroase ale istoricilor din alte orașe, ci de constatarea unui prestigiu profesional-instituțional aparte, datorat inclusiv vechimii mai mari a centrelor respective.

Chiar și între revistele de la București, Iași și Cluj-Napoca am operat o selecție, în sensul că le-am păstrat numai pe cele consacrate, apărute sub egida instituțiilor academice și universitare ca atare, renunțând la revistele mai noi, ale seminarelor sau centrelor specializate din cadrul acestora. Soluția este imperfectă, deoarece implică riscul pierderii din vedere a câtorva articole. Totuși, membrii acelor seminare sau centre au publicat și în revistele principale ale instituțiilor, astfel că pierderea este mai mult statistică decât substanțială.

În cazul volumelor, mai puțin numeroase decât revistele, alegerea a privit tematica, nu locul de proveniență. Am înregistrat astfel toate titlurile de care am avut cunoștință, indiferent de locul apariției sau de notorietatea autorului. Criteriul a fost ca lucrarea să se refere propriu-zis la revoluție – în ansamblu sau la anumite aspecte ale acesteia. Nu am inclus aici contribuțiile documentare, reeditările sau volumele de sinteză care conțin capitole despre revoluție. În general autorii acestora din urmă au elaborat și studii de sine stătătoare despre 1848, așa încât punctul lor de vedere a fost consemnat.

În măsura în care nu se întemeiază pe o repertoriere exhaustivă a materialelor, evaluarea noastră are un caracter orientativ, deschis amendărilor. Se întemeiază însă pe *suficiente* materiale pentru a putea emite aprecieri cu valoare generală. Nu ne propunem o prezentare monografică a istoriografiei problemei, ci numai surprinderea *tendințelor* sale caracteristice. În acest sens, nu analizăm calitatea intrinsecă a studiilor, conținutul lor informațional și interpretativ. Urmărim domeniile de interes, mai exact temele tratate și metodele de abordare aferente. Este vorba prin urmare de o evaluare „structurală”, care privește direcțiile fundamentale ale cercetării, constitutive pentru identitatea ei intelectuală.



În revistele institutelor și universităților din București, Iași și Cluj-Napoca am identificat 39 de articole care se referă efectiv la revoluția de la 1848<sup>3</sup>.

În „Revista Istorică”, a Institutului de Istorie „Nicolae Iorga” din București, au apărut următoarele:

1. Nicolae Marinică, *Activitatea revoluționară a lui Al. Papiu-Ilarian între martie și septembrie 1849* (Nr. 9–10, 1991);

2. Ștefan Delureanu, *Români și „Germania” Adunării Naționale de la Frankfurt* (Nr. 11–12, 1993);

3. Nicolae Liu, *Mentalitate revoluționară și cultură modernă. Contacte și consonanțe româno-franceze la 1848*;

4. Paul Abrudan, *Rolul ziarelor românești în timpul revoluției de la 1848–1849*;

5. Eugen Glück, *Ecoul revoluției de la 1848 din principatele române în presa norvegiană*;

6. Anastasie Iordache, *Din memoriile generalului Henryk Dembinski. Despre relațiile dintre români și unguri la 1848–1849*;

7. Nicolae Bocșan, *Legalism și revoluție în evenimentele din 1848–1849 la românii din Transilvania* (Nr. 5–6, 1994);

8. Anastasie Iordache, *Caracterul și scopul revoluției de la 1848 în principatele române* (Nr. 5–6, 1998);

9. Apostol Stan, *Revoluție și legalitate în 1848 în principatele române*;

10. Alexandru Mamina, *O evaluare a conceptului de „revoluție burgheză”. Exemplul românesc la 1848*;

11. Raluca Tomi, *Rapoarte consulare italiene despre revoluția de la 1848* (Nr. 5–6, 1999);

12. Adrian-Silvan Ionescu, *Momentul 1848 în plastica documentaristică*.

În „Studii și Materiale de Istorie Modernă”, revista aceluiași institut, a apărut:

13. Raluca Tomi, *Români și italieni în timpul revoluției de la 1848–1849* (Vol. XI, 1997).

În „Anuarul Institutului de Istorie A.D. Xenopol”, de la Iași, am consemnat:

14. Dumitru Ivănescu, *Contribuții privind activitatea Comitetului revoluționar de la Cernăuți (1848)* (Nr. XXXIX–XL, 2002–2003).

În „Anuarul Institutului de Istorie din Cluj Napoca”<sup>4</sup> au fost publicate următoarele:

15. Gelu Neamțu, *„Gazeta de Transilvania” în revoluția de la 1848–1849* (Nr. XXXV, 1996);

16. Ela Cosma, *Intervenția rusă în Transilvania la 1849. Imaginea rușilor în presa săsească*;

17. Gelu Neamțu, *Aspecte ale delațiunii în documentele revoluției de la 1848 din Transilvania* (Nr. XXXVI, 1997);

<sup>3</sup> Se mai adaugă două publicate de istoricul maghiar Spira Gyögyi în revista institutului de la Cluj-Napoca, pe care nu le-am inclus aici deoarece ne interesează numai istoricii din România.

<sup>4</sup> Din 2001 apare sub numele „Anuarul Institutului de Istorie George Bariț din Cluj-Napoca”.

18. Stelian Mândruț, *Die Rumänischen Abgeordneten aus Sibenbürgen zu den ungarischen Landtagen zwischen 1848–1849 (Vorstellungsfähigkeit, Beziehungen und Ergebnisse)* (Nr. XXXVII, 1998);

19. Gelu Neamțu, *Revoluția de la 1848–1849. Bibliografie selectivă și cronologia revoluției de la 1848–1849 din Transilvania*;

20. Idem, *O încercare necunoscută de a-l captura pe Avram Iancu în vara anului 1848* ) (Nr. XXXVIII–XXXIX, 1999–2000);

21. Dumitru Garoafă, *Refugiați transilvăneni în județul Vâlcea în timpul revoluției de la 1848–1849* (Nr. XL, 2001);

22. Gelu Neamțu, *Maghiari alături de revoluția de la 1848–1849 din Transilvania* (Nr. XLI, 2002);

23. Teodor Pavel, *Laic și ecleziastic în revoluțiile de la 1848 din Europa centrală* (Nr. XLII, 2003);

24. Nicolae Bocșan, Rudolf Gräf, *Din memorialistica revoluției de la 1848*;

25. Liviu Botezan, *Acțiuni ale țărănimii din comitatul Cluj pentru desființarea iobăgiei în primăvara anului 1848*;

26. Idem, *Participarea țărănimii din comitatul Turda la revoluție în primăvara anului 1848 pentru desființarea iobăgiei* (Nr. XLIII, 2004);

27. Alexandru Roz, *1848–1849 – eroi fără morminte în Țara Zarandului*;

28. Gelu Neamțu, *18 iunie 1848 – „Duminica Sfintei Treimi”, ziua oficială a desființării iobăgiei în Transilvania*;

29. Liviu Botezan, Ioana Botezan (jr.), *Forme de manifestare și specificul acțiunilor țărănești din scaunele secuiești în primăvara anului 1848* (Nr. XLIV, 2005);

30. Gelu Neamțu, Viorel Cîmpean, *Aspecte ale revoluției de la 1848 în părțile Sătmăruului*;

31. Gelu Neamțu, *Preotul Ioan Bucur Pop din Budiu de Câmpie, erou și martir la 1848–1849*.

Tot la Cluj-Napoca, în „Studia Universitatis Babeș-Bolyai. Historia”, au apărut articolele:

32. Nicolae Bocșan, *Revoluție și revoluționar la românii din Transilvania în 1848 (martie–august)* (Nr. 1, 1990);

33. Liviu Maior, *Options programatiques roumaines au printemps de l'année 1848*;

34. Gelu Neamțu, *Le programme revolutionnaire de la troisième assemblée nationale de Blaj (15–28 septembre 1848)*;

35. Idem, *Avram Iancu și evenimentele de la Mihalț din vara anului 1848* (Nr. 1–2, 1992);

36. Melinda Ildikó Mitu, *Imaginea revoluției de la 1848 în Transilvania în opera lui Kövöry László* (Nr. 1–2, 1995);

37. Ion Cârja, *Aspecte privind mentalitatea moșilor în revoluția de la 1848*;

38. Camil Mureșan, *The spirit of 'fourty eight'* (Nr. 1–2, 1998);

39. Petre Din, *Mitul „bunului împărat” în Transilvania la 1848–1849* (Nr. 1–2, 2000).

În privința volumelor, am înregistrat 18 lucrări consacrate problemelor revoluției, pe care le enumerăm potrivit ordinii publicării:

1. Aurelia Florescu, *Dacoromânia. Idealul național al tuturor românilor în revoluția de la 1848*, Craiova, Editura Oltenia, 1992;
2. Apostol Stan, *Revoluția română de la 1848*, București, Editura Albatros, 1992;
3. Ioan Cipu, *Revoluția de la 1848–1849 în zona Făgărașului*, Românești, Mănăstirea „Izvorul Miron”, 1993;
4. Gh. Platon, *Moldova și începuturile revoluției de la 1848*, Chișinău, Universitas, 1993;
5. Liviu Maior, *1848–1849. Români și unguri în revoluție*, București, Editura Enciclopedică, 1998;
6. Florian Tucă, Nicolae Ionescu, *O flacăra străbate veacurile. Revoluția română de la 1848–1849*. București, Editura Sylvi, 1998;
7. Aurel Vaida, *Revoluția de la 1848–1849 în nordul Transilvaniei*, București, Editura Academiei Române, 1998;
8. Marcela Frântu, *Revoluția de la 1848 și Râmnicul*, Râmnicu-Vâlcea, Editura Adrianso, 1999;
9. Simona Nicoară, *Mitologiile revoluției pașoptiste românești. Istorie și imaginar*, Editura Presa Universitară Clujeană, 1999;
10. Ilarie Gh. Opreș, *Sângeorgiu de Mureș. 150 de ani de la revoluția din 1848–1849*, Editura Pax-Historica, 1999;
11. Camil Mureșan, Nicolae Bocșan, Ioan Bolovan (coordonatori), *Revoluția de la 1848–1849 în Europa centrală. Perspectivă istorică și istoriografică*, Editura Presa Universitară Clujeană, (2000);
12. Virgil Birou, *Revoluția de la 1848 în Caraș*, Timișoara, Editura Mirton, 2002;
13. Ela Cosma, *Presa săsească și revoluția în Transilvania la 1848–1849*, Presa Universitară Clujeană, 2002;
14. Paul-Emanoil Barbu, *Revoluția de la 1848 în Oltenia*, Craiova, Editura Alma, 2003;
15. Gelu Neamțu, *Fața necunoscută a revoluției de la 1848–1849 din Transilvania*, (Cluj-Napoca), Argonaut, 2004;
16. Gelu Neamțu, Ioan Bolovan, *The Revolution of 1848–1849 in Transilvania. Contributions to the History of Mentalities and the Social Imaginary*, Cluj-Napoca, 2004;
17. Gelu Neamțu (coordonator), *Biografiile pașoptiste*, București, Editura Academiei Române, 2006;
18. Joseph Kaufmann și Joseph Berkovitz, *Evreii în revoluția din 1848*, (București), C.S.I.E.R., f.a.

Dintre cele 39 de articole, 25 sunt tratări ale revoluției în termeni evenimential-expozitivi, iar 14 – în termeni problematic-analitici. În prima categorie se numără studiile lui Nicolae Marinică, Eugen Glück, Anastasie Iordache (două – nr. 6 și 8), Apostol Stan, Raluca Tomi (două – nr. 11 și 13), Adrian-Silvan Ionescu, Dumitru Ivănescu, Gelu Neamțu (șapte – nr. 15, 19, 20, 22, 28, 31, 34 și 35), Ela

Cosma, Dumitru Garoafă, Nicolae Bocșan și Rudolf Gräf, Liviu Botezan (două – nr. 25 și 26), Alexandru Roz, Gelu Neamțu și Viorel Cîmpean, Liviu Maior; în a doua categorie, cele ale lui Ștefan Delureanu, Nicolae Liu, Paul Abrudan, Nicolae Bocșan (două – nr. 7 și 32), Alexandru Mamina, Gelu Neamțu (nr. 17), Stelian Mândruț, Teodor Pavel, Liviu Botezan și Ioana Botezan (jr.), Melinda Ildikó Mitu, Ioan Cârja, Camil Mureșanu, Petre Din.

În privința cărților, avem 11 volume evenimential-expozitive și 7 problematic-analitice. În prima categorie intră volumele scrise de Apostol Stan, Ioan Cipu, Florian Tucă și Nicolae Ionescu, Aurel Vaida, Marcela Frântu, Ilarie Gh. Opreș, Virgil Birou, Ela Cosma, Paul-Emanoil Barbu, Gelu Neamțu (coordonator) (nr. 17), Joseph Kaufmann și Joseph Berkovitz; în a doua, cele scrise de Aurelia Florescu, Gheorghe Platon, Liviu Maior, Simona Nicoară, Camil Mureșanu, Nicolae Bocșan și Ioan Bolovan (coordonatori), Gelu Neamțu (nr. 15), Gelu Neamțu și Ioan Bolovan. În cazul volumelor, distincția dintre evenimential-expozitiv și problematic-analitic este mai puțin riguroasă. Lucrările evenimentiale conțin măcar câteva considerații problematice de ordin general, iar în cele problematice analiza pornește inevitabil de la evenimente. Aici nu avem însă în vedere tabla de materii a fiecărei cărți, ci perspectiva prioritară de interpretare.

În cadrul fiecărei categorii putem discerne alte subgrupe, potrivit planului pe care se desfășoară cercetarea. Astfel, studiile evenimential-expozitive se împart în tratări ale revoluției la nivel general (al principatului sau principatelor), la nivel local (al regiunii) sau la cel al unei chestiuni circumstanțiate prezentate în logica narativă. În prima subgrupă intră 15 articole și 5 volume: articolele lui Anastasie Iordache (nr. 6 și 8), Apostol Stan, Raluca Tomi (nr. 11 și 13), Dumitru Ivănescu, Gelu Neamțu (nr. 15, 19, 20, 22, 28 și 34), Ela Cosma, Nicolae Bocșan și Rudolf Gräf, Liviu Maior; volumele lui Apostol Stan, Florian Tucă și Nicolae Ionescu, Aurel Vaida, Ela Cosma și Gelu Neamțu (coordonator) (nr. 17). În a doua subgrupă se numără 5 articole – ale lui Dumitru Garoafă, Liviu Botezan (nr. 25 și 26), Alexandru Roz, Gelu Neamțu și Viorel Cîmpean –, respectiv 4 volume – ale lui Ioan Cipu, Marcela Frântu, Virgil Birou, Paul-Emanoil Barbu. Pentru a treia identificăm de asemenea 5 articole – autori Nicolae Marinică, Eugen Glück, Adrian-Silvan Ionescu, Gelu Neamțu (nr. 31 și 35) – și numai două volume – de Ilarie Gh. Opreș, Joseph Kaufmann și Joseph Berkovitz.

În ceea ce privește studiile problematic-analitice, acestea pot fi împărțite în studii referitoare la aspectele instituționale, sociale și mentale (prin aspecte mentale înțelegând, din rațiuni de sinteză, tot ceea ce ține de mentalitățile propriu-zise, de reprezentările sociale și de ideile politice). Pentru problemele instituționale identificăm așadar două articole – al lui Ștefan Delureanu, respectiv al lui Stelian Mândruț. Pentru problemele sociale există un articol – de Liviu Botezan și Ioana Botezan (jr.), un volum – de Gheorghe Platon, și o parte din volumul coordonat de Camil Mureșanu, Nicolae Bocșan și Ioan Bolovan. Cele mai multe se ocupă de aspectele mentale ale revoluției: 11 articole – de Nicolae Liu, Paul Abrudan, Nicolae Bocșan (nr. 7 și 32), Alexandru Mamina, Gelu Neamțu (nr. 17), Teodor Pavel, Melinda

Ildikó Mitu, Ion Cârja, Camil Mureșanu, Petre Din – și 6 volume – de Aurelia Florescu, Liviu Maior, Simona Nicoară, Camil Mureșanu, Nicolae Bocșan și Ioan Bolovan (coordonatori), Gelu Neamțu (nr. 15), Gelu Neamțu și Ioan Bolovan.

Pe lângă tematică, materialele mai pot fi sistematizate după centrele de cercetare unde au fost publicate. Se înregistrează astfel 13 articole apărute la București, 1 la Iași și 25 la Cluj-Napoca. În privința volumelor, 6 au apărut la București (cu o rezervă în cazul cărții lui Joseph Kaufmann și Joseph Berkovitz, care nu are indicat orașul), nici unul la Iași, 5 la Cluj-Napoca, 7 în alte localități. Trebuie precizat însă că volumele sunt mai puțin relevante din punctul de vedere al locului publicării, din două considerente. Primul este că lucrările istoricilor dintr-un centru pot să apară în alt centru. Așa se întâmplă în cazul cărții lui Gheorghe Platon de la Iași, apărută la Chișinău, sau al cărților lui Liviu Maior și Gelu Neamțu (coordonator) (nr. 17) de la Cluj-Napoca, apărute la București. Al doilea considerent este acela că printre autori se pot număra și oameni care nu activează propriu-zis în câmpul profesional din centrul respectiv de cercetare, ca de pildă Florian Tucă și Nicolae Ionescu, a căror lucrare a fost publicată la București. În aceste circumstanțe, remarcăm ponderea mai mare a istoricilor de la Cluj-Napoca printre interpreții revoluției române de la 1848.

În evaluarea pe care o încercăm, primul aspect de remarcat este numărul mai mare de articole și volume evenimential-expozitive față de cele problematic-analitice (25–14). Faptul certifică preponderența preocupărilor și a metodei pozitivistice în istoriografia română consacrată secolului al XIX-lea, în tradiția interpretativă xenopoliană – am spune noi. Este vorba de interpretarea fenomenului istoric prin prisma evenimentelor care l-au constituit, în contextul de asemenea factologic al epocii: revoluția română în relație cu alte revoluții sau cu intervenția puterilor străine. Cauzele structurale sunt precizate, presupuse ca eficiente de-a lungul întregului demers, dar nu tratate ca atare, nu formează obiectul principal al studiului. Accentul cade, prin urmare, pe chestiunile legate de *participarea* la revoluție, fie că se referă la conducători, fie la mase. Abordarea narativă prevalează în raport cu cea conceptuală.

Între studiile evenimential-expozitive, constatăm că cele mai multe sunt istoriile revoluției la nivelul general al principatului sau principatelor (20, față de 9 istorii locale și alte 7 consacrate unor chestiuni circumstanțiate). Situația este explicabilă în contextul modelului pozitivist, care, orientat către factorul politic, tinde să se intereseze prioritar de puterea centrală, în calitatea sa de manifestare supremă a politicii. Din această perspectivă, istoriile regionale sunt mai puțin interesante, întrucât par să se subsumeze oarecum de la sine cadrului politic general.

Preponderența istoriilor evenimentiale, și mai ales a celor generale, indică o anumită întârziere teoretico-metodologică a istoriografiei române față de alte istoriografii europene. Nu este vorba aici de a minimaliza importanța istoriilor evenimentiale, în sensul cvasipeiorativ al termenului *histoire bataille*. Orice interpretare, pentru a nu deveni speculație artificială, trebuie să se întemeieze pe cunoașterea faptelor. Dar în condițiile în care faptele sunt cunoscute în liniile lor

esențiale, în care noutățile nu mai intervin decât în chestiuni de detaliu sau de nuanță, a rămâne la nivelul evenimential sugerează mai degrabă inapetența pentru înnoirea modelului interpretativ, decât necesitatea cunoașterii factologiei.

Pe un plan mai larg, o atare inapetență relevă implicit o lacună de substanță a istoriografiei române, și anume lipsa de interes pentru teoretizare, pentru lucrul cu conceptele. Mai mulți istorici, inclusiv dintre cei cu prestigiu profesional consolidat, fie nu practică, fie chiar desconsideră teoretizarea, pe care o echivalează reprobator cu „eseistica” (de parcă eseistica – adică interogația creatoare – ar fi ceva reprobabil!). Faptul nu rămâne fără urmări. În măsura în care istoricii autentici se recuză de la un demers teoretic, inclusiv asupra naturii epistemologice a istoriografiei ca atare, lasă loc liber marginalilor domeniului sau chiar veleitarilor din afara câmpului profesional, care ajung să se exprime cu titlu de autoritate asupra unor probleme de specialitate, culminând cu aceea a posibilității cunoașterii istorice. Atâta timp cât nu sunt contracarați de o critică teoretică profesionistă, evaluările lor eronate sau superficiale, vehiculate prin *mass media*, se impun ca adevărate în conștiința publicului, și încă mai grav – în conștiința autorităților care gestionează cercetarea și învățământul.

Studiile problematic-analitice interpretează revoluția din perspectiva cadrului structural – instituțional, social și mental – în care s-au desfășurat evenimentele. Ele presupun o cauzalitate obiectivă (extrinsecă evenimentului și supraindividuală), cognoscibilă în mod conceptual și susceptibilă să lămurească evoluția lucrurilor. Identitatea fenomenului rezidă așadar în circumscrierea sa generală, care, prin identificarea unor constante și tendințe, conferă semnificație istorică factologiei. În consecință, accentul cade pe *determinările* subiacente ale revoluției, mai mult decât pe participare.

Între studiile problematic-analitice, majoritatea absolută o alcătuiesc cele consacrate aspectelor mentale ale revoluției (17, față de două referitoare la chestiuni sociale, la care se adaugă o parte dintr-un volum colectiv despre mental în principal, și două privind chestiuni instituționale). Decalajul denotă interesul precumpănitor pentru resorturile „interioare” ale fenomenului, în sensul rafinării observației științifice, care nu se limitează la datele empirice. Un interes în care putem întrevedea, totodată, și o tentativă „programatică” de racordare la direcțiile de cercetare din istoriografia occidentală (istoria mentalităților, antropologia culturală, istoria intelectuală). Completarea interpretării materialiste cu factorii „interiori” (credințe, valori ș.a.m.d.) reprezintă un imperativ intelectual, dar și o manifestare compensator-recuperatorie postcomunistă. Este o manifestare benefică în măsura în care urmărește eliberarea de anumite „canoane”, dar care conține riscul producerii altora noi – a se vedea aici moda „mitizărilor” și „demitizărilor” pentru efectul de public.

Surprinzător este însă numărul mic de studii care tratează problemele sociale și instituționale. În primul rând, pentru că lucrările istoricilor din „școala de la Annales”, care au impus la nivel european preocuparea pentru structurile sociale pe „durată lungă”, sunt cunoscute și apreciate în România din anii 1980. În al doilea rând, deoarece într-o țară ex-comunistă, în care materialismul istoric a fost proclamat ideologie oficială, era de așteptat ca istoricii să fie mai familiarizați cu

analiza relațiilor sociale. Preponderența modelului pozitivist a limitat însă substanțial interesul pentru social și pentru metodele de inspirație sociologică. În mod autentic, în istoriografia română nu există nici măcar o tradiție marxistă de interpretare, cu atât mai puțin una de altă orientare teoretică. (Lipsă accentuată și de dificultățile inerente pe care le presupune o cercetare de istorie socială, solicitantă și ca atare nu foarte atrăgătoare).

Influența pozitivismului este recognoscibilă și în numărul mic de studii referitoare la chestiunile instituționale. Factorul politic este perceput și apreciat în expresiile sale evenimentțiale, nu în calitate de structură organizațională a existenței societății. Nici grila sociologică (sociologizantă) nu este deosebit de utilă sub acest aspect, întrucât interpretează politicul doar ca epifenomen al relațiilor sociale, lipsindu-l astfel de o identitate proprie și, implicit, de relevanță cauzală în analiza istorică. În istoriografia română consacrată secolului al XIX-lea, cel puțin, nu există încă o direcție de cercetare a politicului ca atare, pentru sine – dacă putem spune așa, cu instituțiile, raționalitățile și mobilizările sociale care îl constituie și prin care se individualizează în existența societății.

Tematica și metodologia sunt așadar relevante pentru stadiul actual al istoriografiei. Se evidențiază preponderența modelului pozitivist, interesat mai ales de evenimentțial, în detrimentul abordărilor structurale. Dacă în privința analizei mentalului se observă totuși o preocupare mai bine precizată, analiza socialului și a politicului este încă insuficientă.

Pe lângă o atare evaluare de conținut, tratarea revoluției de la 1848 permite și o evaluare a contextului social al cercetării. În acest sens, este simptomatică împărțirea studiilor după centrele din care provin autorii. Faptul că cele mai multe au fost publicate de istoricii de la Cluj-Napoca denotă mai marea actualitate a problematicii de la 1848 în Transilvania, în comparație cu Muntenia și cu Moldova. În condițiile în care statutul provinciei, relațiile interetnice și responsabilitățile istorice preocupă încă publicul din Transilvania, cercetarea revoluției satisface o cerere socială, mai puțin resimțită la București și la Iași. Semnalăm, în context, faptul că în „Analele Universității București. Seria Istorie”, după 1990 nu s-a mai publicat nici un articol despre 1848.

Interesul limitat al unei părți a cercetării față de tema revoluției corespunde și unei indiferențe sau chiar unei neîncrederi cu privire la *ideea revoluționară* în sine. Dispariția comunismului, care se revendica de la ideea revoluționară, a antrenat criza acesteia, a compromis interesul pentru revoluție ca modalitate de transformare instituțională. Chiar dacă, datorită deficitului de spirit teoretic, în România nu există o contestare politico-istorică articulată a ideii revoluționare, aceasta nu mai reține atenția la fel de mult ca înainte de 1945 sau decât sub regimul comunist. De aici frecventarea mai rară a temei, precum și caracterul convențional al tratării din unele lucrări, conform unei scheme devenite loc comun.

Tendința de a „demitiza” revoluțiile se înscrie în același climat de neîncredere față de calea schimbării sociale pe care o propun ele, mai precis față de radicalism și ideea egalitară. Reduse la condiția unor proiecții imaginare anistorice, revoluțiile

pierd din semnificația și prestigiul asociate realității, necesității și voluntarismului care le-au constituit. Ca atare, sunt lovite de nerelevanță axiologică și compromise, totodată, în cultura politică a publicului.

Sub acest aspect, situația din România corespunde celei din Occident, unde se manifestă o anumită modă antirevoluționară. Miza acesteia nu este absolut dezinteresată, adică exclusiv intelectuală. Ea privește valorizarea principiului democratic materializat de revoluții, în contextul disputei simbolice dintre liberalii elitiști și liberalii democrați de astăzi. Cu cât sunt mai depreciate revoluțiile, cu atât este mai compromisă egalitatea democratică – o ipostază cu implicații foarte concrete în planul legitimării și exercitării puterii în societatea contemporană.

Istoricii nu se pot abstrage total din contextul lor social, recognoscibil cel mai evident în alegerea unor subiecte susceptibile să intereseze publicul. Dacă la București, de pildă, se pune accentul pe modificările politice de la 1848, la Cluj-Napoca se discută mai mult despre chestiunea națională și despre violența revoluționară. În timp ce în primul caz chestiunea națională este mai degrabă presupusă, în cel de-al doilea constituie elementul central al reflecției.

O atare influență a socialului, care privește preferința pentru o anumită temă, nu denaturează prin ea însăși interpretarea. Denaturarea intervine numai atunci când istoricul își propune să servească sau să orienteze într-un fel socialul, așadar atunci când se preocupă mai puțin de studierea problemei după regulile meseriei, și mai mult de relevanța și efectele studiului în societate. În această variantă, referențialul nu mai este „adevărul” cunoașterii, ci părerea publicului larg – o categorie esențialmente extraprofesională. În ultimă instanță, aici se face diferența fundamentală între istoricii profesioniști, oricare ar fi valoarea lor, și „politrucii” istoriografiei.

## L'HISTORIOGRAPHIE ACTUELLE SUR LA RÉVOLUTION ROUMAINE DE 1848. EVALUATION ORIENTATIVE

### *Résumé*

L'article s'applique aux recherches concernant la révolution roumaine de 1848, menées à Bucarest, Iassy et Cluj-Napoca après 1990. On constate alors la prépondérance des approches événementiels envers ceux plutôt analytiques, dans une tradition narrative qui date depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle. On voit toujours plusieurs études avec un trait théorique marqué, surtout dans le domaine des mentalités, qui certifient la tendance de rattachement aux grands courants de l'historiographie contemporaine.

*Mots-clés:* historiographie actuelle, révolution de 1848.



## CRIZA ECONOMICĂ ȘI CERCETAREA UMANISTĂ

Răspund prof. univ. ZOE PETRE (Facultatea de Istorie, Universitatea București),

ADRIAN-PAUL ILIESCU (Facultatea de Filosofie, Universitatea București),

ALEXANDRU-FLORIN PLATON (Facultatea de Istorie, Universitatea „Alexandru Ioan Cuza”)

### I. Care credeți că sunt principalele consecințe ale crizei economice asupra cercetării științifice?

**Zoe Petre:** În întreaga lume afectată de criză, una dintre primele victime sacrificate este cercetarea științifică în genere și cea umanistă în special. Nu mă voi referi la cercetarea științifică aplicativă, care are un alt statut, intrând în categoria activităților potențial profitabile, dar atât cercetarea fundamentală, cât și cea umanistă în sens larg, adică afectând măcar în parte și domeniul atribuite științelor sociale, este considerată un lux și deci tot mai puțin finanțată. Desigur, asta și în relație cu paucitatea crescândă a susținerii învățământului superior în aceste direcții. Să dau câteva exemple: în Marea Britanie, statul nu mai finanțează deocamdată cu nici un penny studiile umaniste, lăsându-le să se susțină integral din mijloace private. În Italia, există intermitent propuneri de eliminare a studierii istoriei anterioare *Risorgimento*-ului din licee, ceea ce evident afectează dramatic învățământul universitar de profil. În Franța, tratamentul diferitelor ramuri ale științei pare mai echitabil, câtă vreme toate sunt supuse regulii după care, din două posturi bugetate vacante, se ocupă doar unul; nu din șapte, ca la noi, dar oricum...

Adaug un punct de vedere cu totul personal, dar pe care îl susțin de mult și cu multe argumente: această sărăcire asumată nu este doar efectul crizei economice, care e folosită mai ales ca pretext pentru aplicarea unor politici ostile cercetărilor de caracter umanist și cunoașterii în genere. Practicismul steril al actualelor generații de decidenți europeni, hipnotizați de succesul american, tinde către înlocuirea savanților cu experți și a cunoașterii cu informația și „competența”.

**Adrian-Paul Iliescu:** Nu mă simt, din păcate, pregătit să fac o evaluare globală a principalelor consecințe ale crizei – nu mi-am focalizat atenția asupra acestora, nu am examinat toate aspectele relevante și nu am reflectat sistematic asupra chestiunii.

Inevitabil, însă, am sesizat anumite lucruri, între care măcar unul este demn de notat. Pe lângă blocajele și întârzierile pe care, evident, criza le generează din belșug și pe care toți suntem îndreptățiți să le deplângem, șirul de șocuri produse de ea începând din 2008 are și un efect benefic, iar acesta este nu pur și simplu important, ci de o inegalabilă importanță: criza a zdruncinat profund suficiența ideologiilor curente, a pus ideile *mainstream* – neoliberalismul, neoconservatorismul, consensul de la Washington și mai ales componenta fundamentalismului pieței ce se regăsește în multe versiuni la modă – într-o poziție defensivă, și a redeschis terenul pentru dezbaterile autentice *de fond* asupra economiei, instituțiilor, aranjamentelor normative și (mai ales) intervenției statale.

Aberațiile ideologice familiare, gen Fukuyama, care insinuuă că modelele economice, politice sau morale influente sunt pe cale de a se eterniza erau luate în serios cu numai câțiva ani în urmă, pentru ca azi, la cinci ani de la declanșarea crizei, să sune de-a dreptul ridicol. Suferințele economiilor dezvoltate au proiectat în prim-plan lacunele și mistificările fundamentalismului pieței, dar în același timp cauzele crizei și programele de urgență impuse de aceasta au împins la suprafață carențele sistemelor politice moderne, ce permit grupurilor de influență (din sfera capitalului bancar, a corporațiilor, a complexului militar-industrial stigmatizat de Eisenhower, sau a lumii marilor manipulatori *media* ai opiniei publice) să își fixeze și amplifice canceros acțiunea antisocială malignă.

Nimic din ceea ce părea de maximă onorabilitate (libera inițiativă, reducerea birocrăției și a imixtiunii guvernamentale etc.) nu mai apare azi într-o lumină imaculată: criza a scos la lumină mult din ceea ce constituie adâncurile infestate ale mașinăriei economico-politice moderne. Multe acuze sau suspiciuni discutabile, ce puteau părea tendențioase, au devenit repede chestiuni aproape de domeniul evidenței. Nimeni nu se mai îndoieste că politicienii sunt cumpărați, că politicile publice sunt frecvent comandate de grupuri de interese speciale, inavuable, că acțiunile aparent nobile au dedesubturi murdare și adeseori criminale. Ceea ce a putut fi mult timp tratat de „expresie a conspiraționismului”, se dovedește acum un adevăr de neololit: cum spune laureatul premiului Nobel, Paul Krugman (care nu este un ideolog, sau un fanatic politic, ci un mare economist), „există o uriașă conspirație de dreapta. Cu alte cuvinte, există un set de instituții interconectate care răspund în ultimă instanță unui mic grup de oameni care îi recompensează colectiv pe cei loiali și îi pedepsește pe disidenți. Aceste instituții asigură politicienii obedienți cu resurse pentru a câștiga alegerile, adăposturi sigure în caz de înfrângere și oportunități lucrative pentru cariere după expirarea mandatelor. Ele garantează o prezență favorabilă în presă pentru politicienii care urmează linia partidului, hărțuindu-i și subminându-i pe opoziții. Și care susțin o mare armată de intelectuali și activiști de partid” (*Conștiința unui liberal*).

Faptul că criza a adus aceste realități la lumină este, poate, cel mai important efect benefic al ei.

**Alexandru-Florin Platon:** Dacă scara de referință a acestei discuții este România, mi se pare evident faptul că actuala criză economică nu reprezintă decât *un* factor, printre mulți alții, care impietează asupra cercetării științifice în domeniul umanioarelor. Altfel spus, doar un „vârf al aisbergului”. Lipsa de resurse financiare sau mediocritatea lor (care constituie una din expresiile acestei crize) trebuie așezate într-un context mai larg, dominat, după părerea mea, de ceea ce aș numi un deficit de prestigiu al umanioarelor în lumea contemporană. Aici, nu am în vedere numai România. Pretutindeni, în Europa contemporană, cultura umanistă nu mai exercită atracția din deceniile precedente, ceea ce se vede – pentru a da numai câteva exemple – în statutul academic din ce în ce mai precar al umanioarelor, în concepția „antreprenorială” despre conducerea universităților (ca instituții aducătoare de profit) și chiar în limbajul cotidian prin care descriem valorile culturale, dominat din ce în ce mai vădit de termeni economici („produs”, „investiție”, „rentabilitate”, „competitivitate” etc.). Criza economică nu face decât să adâncească deprecierea culturii umaniste, în condițiile în care soluțiile întrevăzute pentru ieșirea din ea sunt – mai este cazul să o spun? – pur economice și concepute pe termen scurt, în timp ce efectele scontate ale politicilor culturale și educaționale se înscriseră, invariabil, în „durata lungă”.

## 2. Cum apreciați capacitatea de rezistență la criză a sistemului academic și universitar românesc?

**Z. P.:** Sistemul academic românesc era extrem de fragil și fără criză. Pe de altă parte, generațiile succesive de universitari și cercetători au încă experiența supraviețuirii în condiții de maximă restrângere a mijloacelor materiale, au dobândit oarece experiență în utilizarea resurselor externe, așa că mai ales rezistența nervoasă a persoanelor angajate este victima acestei stări de lucruri.

**A.-P. I.:** Întrebarea este, bănuiesc, puțin ironică. Sistemul nostru academic și științific este atât de slab organizat, pregătit și înzestrat, atât de haotic structurat, reglementat și condus, ca urmare a interminabilei serii de improvizații făcute de toți nechemații bine conectați politic, încât el nu face față nici în condiții favorabile, cu atât mai puțin în condiții de criză.

Și aici însă pot semnala un element pozitiv, chiar dacă el este, paradoxal, consecința stărilor negative din sistem. Ravagiile produse de criză sunt, cred, la noi mai mici decât la alții, nu pentru că am avea cine știe ce atu-uri, ci, dimpotrivă, pentru că lucrurile stăteau odicuri atât de prost încât nici criza nu le mai poate agrava prea mult. Suntem, din acest punct de vedere, ca o țară primitivă, lipsită de infrastructură și pe care, în consecință, bombardamentele nu o afectează atât de mult pe cât pot ele afecta o țară cu infrastructură impecabilă: dacă oricum nu prea ai drumuri, craterele rămase de la

explozii nu blochează prea mult circulația și nu modifică prea mult terenul deja foarte accidentat și oricum nepregătit pentru transportul modern.

Concret: oricum foarte mulți cercetători români lucrează în virtutea unui eroism profesional personal, și sunt obișnuiți să se descurce fără resurse oficiale sau fără sprijin instituțional – fac rost de cărți și articole pe căi private, participă la schimburi academice și manifestări științifice pe banii altora (ai colegilor sau ai gazdelor academice din alte țări), fură timpul de cercetare așa cum pot (pentru că în universități nici azi nu beneficiem de un an, sau măcar de un semestru sabatic, care să fie dedicat cercetării) și așa mai departe. De aceea, acolo unde alții – obișnuiți cu un sprijin academic instituțional adecvat, cu resurse, facilități și timp liber asigurate instituțional fără greș – ar capota, stupefiați de carențe, noi mergem înaintea prea puțin tulburați. Nu eram oare deja obișnuiți cu condițiile primitive, cu penuria, cu absența suportului instituțional?

Și mai e ceva, la fel de paradoxal, dar la fel de încurajator. Și când există resurse mai vaste, oricum ele sunt alocate preferențial, pe criterii străine de cele inspirate de performanța științifică. Funcțiile instituționale pe care le ai, poziția pe care o ocupi, influența politică sau administrativă, „pe cine cunoști” și „cine te știe”, sau „cu cine ai contact”, totdeauna au determinat la noi accesul la resurse mai mult decât valoarea academică sau științifică. Ați întâlnit vreun caz în care ministrul X, directorul Y, rectorul W, decanul Z sau alt șef administrativ, ori cutare personalitate publică generos mediatizată, să nu obțină acces la resurse, în timp ce un cercetător simplu, dar performant, să îl obțină? Probabil că nu. *La noi, accesul la resurse și beneficii academice sau de cercetare depinde în principal de „foncție”, nu de performanță, exact așa cum boierii de odinioară depindeau și ele de dregătorii, nu de „sângele albastru” sau de merite.* E un alt aspect al României eterne: orice cutare, îndată devenit șef, îndată dotat cu funcție, devine automat și cel mai respectat cercetător, așa că resursele se îndreaptă spre el cu prioritate. Oamenii s-au obișnuit cu asta și își văd de treabă, fără să se mai consume din cauza penuriei create de criză.

**A.-F. P.:** Evident, nu pot să o apreciez decât ca fiind mediocră. În circumstanțe ca cele pe care le traversează astăzi economia mondială, educația și cultura sunt, mai ales în țări ca a noastră, cele dintâi care pierd. Dar, în ceea ce ne privește, nu este vorba numai de efectele crizei economice. Infinit mai mult, sistemul academic românesc (atât învățământul, cât și cercetarea) suferă de o lipsă acută de viziune și de politizare, ambele responsabile pentru instabilitatea cronică a sistemului. Alfel spus – și pentru a cita o celebră replică shakespeariană –, „nu în stele, ci în noi înșine sălășluiește vina”.

### 3. Cum evaluați abordarea problematicii crizei în cercetarea umanistă din România?

**Z. P.:** Nu sunt îndeajuns de familiarizat sau cu cercetările economiștilor pentru a putea să răspund serios la această întrebare, cel puțin în latura ei aplicată. Teoretic, cred că suntem încă năuciiți de evenimente foarte departe de orizontul nostru de așteptare. Chiar și așa însă, nu e nevoie nici măcar să fii istoric pentru a ști, de pildă, că marea criză din 1929–1933 a provocat în întreaga Europă o gravă derivă a democrațiilor parlamentare și o periculoasă escaladare a naționalismelor extreme. Or, în opinia mea, aceste riscuri nu sunt suficient conștientizate în prezent, iar democrațiile tradiționale din Europa nu se simt prea bine. Criza de încredere a politicienilor în opțiunile cetățenilor se întâlnește cu criza de încredere a cetățenilor în capacitatea politicienilor de a le apăra cu adevărat interesele.

România a fost izbiți destul de conțent de aceste contradicții, abia ce au constatat că li se contestă dreptul democratic la contestare, și rezultatele nu au cum să fie prea încurajatoare.

**A.-P. I.:** Negativ, desigur. Pe de o parte, băieții care dețin controlul (instituțiilor, ONG-urilor și *think tank*-urilor bine orientate, rubricilor permanente în reviste, ziarelor și emisiunilor TV care modelează opinia publică) merg înainte netulburați, propagând aceleași locuri comune insuportabile, aceiași stereotipii obositoare și aceleași dogme pe care dreapta neoliberală și neoconservatoare le-a transformat în adevăruri sacre, în tabu-uri, deoarece ele apără intelectual *establishment*-ul atât de profitabil pentru beneficiarii săi. Pe de altă parte, oamenii care gândesc, văd la distanță și judecă echilibrat, constată dificultățile colosale ale situației, impedimentele obiective și subiective nemăsurate,

incertitudinile reale, uriașa forță de rezistență a acelei conspirații de care vorbea Paul Krugman și, adesea, cedează descurajării, deprimării, disperării. Urmăriți un specialist ca Ilie Șerbănescu (dat afară de la revista „22” pentru că nu spunea ce trebuie!): din toate reacțiile lui decurge lipsa oricărei speranțe. Nu există o rețetă universală de ieșire din criză, pe care s-o studiem și să o aplicăm mecanic. Soluțiile trebuie căutate cooperativ, supuse unei dezbateri sincere și oneste, testate cu bună credință și evaluate critic obiectiv. Numai de aici poate reieși o rezolvare a problemelor (și nici măcar nu e sigur că va mai reieși, după tot ce s-a petrecut în România în ultimele două decenii). Or, nimic din toate acestea nu se poate face într-o țară ca a noastră, în care politicienii sunt așa cum sunt și acționează așa cum acționează, în care serviciile speciale joacă un rol disproporționat de mare, în care anumite instituții au devenit instrumente de execuție politică, de șantaj și manipulare, în care ziaristii „bine orientați” fac jocurile unei propagande toxice, interesate, iar anumite „centre”, *think tank*-uri sau „institute” execută misiuni de dezinformare, mistificare și manipulare, dinainte și de alții fixate – pentru perpetuarea confuziei care s-a dovedit atât de benefică pentru profitorii de diverse tipuri. Adăugați la asta un mare număr de persoane cu un nivel de pregătire și gândire elementar, un nivel intelectual și moral redus, și veți constata imediat că șansele unui proces deliberativ de căutare a soluțiilor sunt infime. Iată, așadar, un ultim paradox: poate că numai o agravare și mai mare a situației, o dezorientare și panică și mai puternică, o lipsă și mai acută de speranțe, vor putea genera energiile, dar din păcate și tensiunile ce apar în asemenea cazuri, care să disloce *establishment*-ul și pe profitorii săi, netezind drumul către o căutare efectivă, reală, de tip deliberativ, a soluțiilor crizei. Să sperăm doar că nu va fi o agravare însoțită de violențe și victime.

**A.-F. P.:** Din păcate, nu observ transformarea crizei într-un subiect de studiu pentru istorici sau, în general, pentru cercetarea umanistă. De altfel, îmi este greu să înțeleg cum ar putea actuala criză economică să constituie, în nemijlocirea sa, o temă aptă de a fi explorată de către alți specialiști în afara economiștilor, desigur. Pentru istorici, „criza” constituie un subiect care are nevoie să fie situată într-un orizont mai amplu și într-o durată mai lungă. Din perspectiva „sistemului mondial modern”, tematizată, printre alții, de Immanuel Wallerstein după modelul braudelian, aș spune că ne aflăm în plin proces de reasezare a ierarhiilor economice în lume, care va mai dura, însă, decenii bune până să se încheie.

Între 18–19 ianuarie 2013 s-a desfășurat la Colegiul Noua Europă, în organizarea Grupului de Reflecție asupra Istoriei Politice și Sociale a secolelor al XVIII-lea și al XIX-lea și a Facultății de Științe Politice a Universității din București, atelierul *Revoluții, reforme, modernități în lungul secol al XIX-lea*. Au participat specialiști în istorie, științe politice și sociologie din București, Iași, Cluj-Napoca, Craiova și Sibiu. În total, au fost prezentate aproape douăzeci de lucrări pe teme diverse, reflectând fie preocupări de lungă durată ale cercetătorilor implicați, fie proiecte noi, aflate în diverse stadii de lucru.

Remarcăm comunicarea susținută de Pál Judit, *Elita politică din Transilvania în a doua jumătate a secolului al XIX-lea*, o prezentare a unui proiect amplu, de realizare a unei baze de date, instrument de lucru util, privind evoluția profesională și personală a reprezentanților elitei politice maghiare din Transilvania. Bazată pe numeroase documente inedite, de arhivă, a fost și comunicarea Nicoletei Roman, intitulată *Pentru sănătatea celor mici: politici și practici medicale referitoare la copiii din Țara Românească (1800–1860)*, în care autoarea a analizat problema vaccinării împotriva vărsatului de vânt. Interesantă a fost și contribuția Ralucăi Alexandrescu, *Imaginea cetățeanului între legitimitatea istorică și legitimitatea politică în reflecțiile politice ale perioadei post '48*, cu un discurs concentrat asupra unui gânditor de orientare liberală astăzi mai puțin cercetat, Emanoil Chinezu. Un proiect interesant a fost propus de Andrei Florin Sora, *Avatarurile unei instituții de învățământ particular: Școala Superioară de Științe de Stat, 1871–1948*, dedicat studierii unei instituții practic necunoscute.

Concept foarte popular în ultimele decenii, însă mai degrabă invocat decât practicat, interdisciplinaritatea s-a regăsit în întregime în discuțiile generate de comunicări. Perspectivele diferite (istorice, politologice, sociologice) asupra evenimentelor din secolul al XIX-lea românesc nu pot fi conciliate decât prin dialoguri și renunțarea la pretenția corectitudinii absolute, a dominației unei științe asupra celeilalte.

Bogdan Popa

În data de 19 aprilie 2013, la Institutul de Istorie „Nicolae Iorga” s-a desfășurat colocviul cu tema *Războiul modern: dimensiuni culturale și politice*, în cadrul „Atelierului pentru studiul ideilor politice contemporane”. Gândit dintr-o perspectivă istorică și antropologică în egală măsură, colocviul și-a propus să abordeze relația de întrepătrundere și condiționare existentă între modul de purtare a războiului, pe de o parte, respectiv mentalul colectiv și acțiunea politică, pe de altă parte. Orizontul de timp avut în vedere a fost cuprins între secolele al XVI-lea – al XX-lea, de la afirmarea armelor de foc până la războiul tehnologizat contemporan.

Amintim, pentru perioada de început a fenomenului, comunicarea lui Claude Karnouh, *La originile războiului modern: Marignan, 1515*, consacrată modului în care armele de foc – tunurile și arcebuzele – au modificat nu numai desfășurarea efectivă a luptelor, dar întregul sistem militar, de la componența și pregătirea armatelor, până la codul moral de purtare a războiului. În acest sens, autorul a remarcat importanța tehnicii și implicit a pregătirii științifice, care s-au substituit tot mai mult forței fizice și curajului pur și simplu ca argumente ale victoriei, precum și eficiența sporită a bancherilor care asigurau sumele pentru plata soldelor și logistică, invers proporțională cu angajamentul cavaleresc medieval, specific sistemului suzerano-vasalic.

Pentru secolul al XX-lea, menționăm comunicarea lui Laurențiu Constantin, „*Străns uniți în jurul partidului*” – *războiul și mobilizarea sovietică în anii 1930*, ilustrativă pentru morfologia și

impactul războiului în epoca industrială, cu nevoia organizării producției pentru apărare și a pregătirii de masă a populației. În context, s-a evidențiat rolul reprezentărilor imaginare în precizarea consensului social negativ (teama comună de străinătate), reprezentări întreținute în particular prin intermediul aparatului de propagandă.

Problematica războiului modern este așadar una complexă, care depășește limita fronturilor și angajează material și simbolic întreaga societate. În aceste condiții, tratarea sa interdisciplinară ni se pare o necesitate metodică.

*Alexandru Mamina*

Din cea mai recentă apariție a „Revistei Istorică”, nr. 1–2, 2012, amintim articolul semnat de Sorin Radu, de la Universitatea „Lucian Blaga” din Sibiu, intitulat *Tovarăși de drum: Frontul Plugarilor și Partidul Comunist în anii 1944–1947*. Expozitiv și fără prea mare profunzime analitică, acesta are totuși meritul că, pe baza documentației de arhivă, înlătură prejudecata propagandistică a subordonării depline dintotdeauna a Frontului Plugarilor față de Partidul Comunist. Se remarcă astfel nu numai căutările organizatorice și politice ale Frontului, devenit foarte rapid o formațiune de masă la nivel național, ci și disputele din interiorul său, între susținătorii unei orientări autonome (Miron Belea, Romulus Zăroni, Mihail Ghelmegeanu), respectiv adepții urmării necondiționate a liniei comuniste (Constantin Agiu, Stanciu Stoian, Nichifor Stere).

Dincolo de contextul avut în vedere și de atitudinile personale mai mult sau mai puțin oportuniste, deși autorul nu remarcă acest lucru, problemele Frontului Plugarilor sunt simptomatice pentru orice mișcare țărănească într-o societate preponderent rurală în curs de modernizare, în care „agrarienii” încearcă să formuleze un model social și de acțiune în relație cu provocările industrializării și ale procesului electoral. Este o direcție de gândire inaugurată de către Vasile Kogălniceanu, continuată de Virgil Madgearu, până la Mihail Ghelmegeanu.

Semnalmă, de asemenea, textul postum al Florentinei Căzan, *Originele Crăciunului*, referitor la credințele precreeștine și ritualurile care se regăsesc asimilate și prelucrate în tradiția Nașterii, cum ar fi mitologia solară sau concepția regenerării periodice a naturii. Remarcăm îndeosebi principiul metodic pe care îl afirmă articolul, și anume că reprezentările mitico-religioase nu sunt realmente inteligibile decât în logica lor specifică, ce scapă în multe privințe modelului interpretativ de factură științifică.

În chestiunea particulară a Crăciunului o abordare bogată în semnificații și sugestii o mai oferă psihologia analitică, susceptibilă să clarifice apariția în spații culturale diferite a unor personaje arhetipale precum Died Moroz – la slavi, sau bătrânul cu barbă albă din noaptea lui Jol – la germanici, corespunzătoare lui Moș Crăciun ca „duh protector al familiei”. Aceasta nu vrea să însemne că psihologizăm în esență religia sau gândirea mitică, ci numai că observăm corespondențele dintre ele și structurile inconștiente ale minții omenеști.

*Alexandru Mamina*

„Annales. Histoire, sciences sociales”, n° 2, 2013, tratează chestiunea existenței cotidiene în timpul regimurilor comuniste din Europa de Est. Sunt analizate în acest context mai multe aspecte, de la accesul la instrumentele de comunicare (poștă, telegraf, telefon) și structurarea ierarhiilor publice, până la fenomenul cerșetoriei.

Un articol interesant este publicat de Małgorzata Mazurek, *Morales de la consommation en Pologne (1918–1989)*, care plasează problema abordată într-o durată mai lungă, accentul căzând totuși pe ceea ce s-a întâmplat după 1945. În sinteză, autoarea urmărește evoluția și semnificațiile relației tensionate dintre etica unui consum egalitar și practicile comerciale speculative, sesizabile cel mai evident în așa-numita economie paralelă, care generau inegalitate și nemulțumire în societate. Se constată cum etica unui consum egalitar a beneficiat de sprijinul clasei muncitoare, cum partidul comunist a încercat să utilizeze etica respectivă inițial împotriva burgheziei, iar mai apoi pentru a canaliza nemulțumirea populației de la nomenclatură către vânzători și speculanți, pentru ca în cele din urmă principiile egalitare să se întoarcă împotriva regimului, considerat vinovat de lipsurile materiale și de noua inechitate socială. În 1980–1981, sindicatul „Solidaritatea” a militat pentru libertate politică și suveranitate națională, dar în chestiunile economice a susținut mai degrabă idei egalitare, în acord cu nemulțumirea consumatorilor față de sistemul de aprovizionare.

Problema satisfacerii consumului apare așadar ca fundamentală pentru înțelegerea parcursului statelor comuniste, și în special pentru înțelegerea crizei finale a sistemului, care nu a reușit să asigure majorității un nivel de trai comparabil cu cel din Occident. Rezultatul a fost erodarea consensului social, oricum destul de relativ, până la izolarea puterii în raport cu societatea.

Alexandru Mamina

Ultimul număr din revista Asociației Internaționale de Istorie Culturală – „Cultural History. Journal of the International Society for Cultural History”, volume 2, number 1, 2013, confirmă orientarea pe care această publicație, încă foarte tânără, a adoptat-o de la primele sale apariții. Din punctul de vedere al tematicii, preocuparea comitetului editorial este de a ilustra orientările actuale ale istoriei culturale, așa cum se manifestă aceasta mai ales în mediul anglo-saxon. Ca structură, și acest număr urmărește modelul stabilit încă de la lansarea revistei, publicând în deschidere (secțiunea *Cultural History Now*) materiale cu o conotație teoretică pronunțată, urmate de studii de caz, recenzii și note de lectură.

Articolul lui Avner Ben-Zaken, de la Ono College, *Cultural History: Difficulties and Possibilities*, lansează teoria, demnă de luat în considerare, a schimbării paradigmei interpretative în științele umane după un model determinist, influențat de descoperirile și teoriile din științele mai aplicate, de tipul neuroștiințelor, geneticii, lingvisticii. Revenirea la modelul determinist de explicație, care fusese caracteristic societăților premoderne, a modificat concepția asupra culturii, care poate fi văzută, mai ales de către publicul larg, drept o manifestare a factorilor de mediu și a trăsăturilor innăscute în corpul uman. În aceste condiții, în care totul pare predeterminat de caracteristici fizice și psihice, de gene și de influențe climatice, rolul liberului arbitru, al responsabilității umane în general, este diminuat. Autorul articolului încearcă să arate că practicanții istoriei culturale actuale sunt printre puțini care încearcă să reziste acestui curent determinist dominant, analizând felul în care indivizii și comunitățile acționează și reacționează, adesea în moduri care nu pot fi explicate doar prin factori fizici, psihici ori de mediu. Cultura ar trebui deci să rămână definită în termeni istorici, argumentele aduse de Avner Ben-Zaken pornind în special de la experiențele indivizilor și comunităților care s-au desprins de mediul de origine, care le-ar fi determinat o serie de caracteristici culturale, dar au continuat, în medii noi, uneori radical diferite, să acționeze în conformitate cu vechile lor caracteristici culturale. Desigur, aceste personaje au fost capabile în același timp să se adapteze, luând în considerare diferențele dintre obiceiurile lor innăscute și practicile culturale din noul mediu.

Concluziile autorului sunt nuanțate. Se arată, pe de o parte, că practicanții istoriei culturale nu pot ignora ca desăvârșire descoperirile științifice prin care se argumentează influența unor factori genetici sau de mediu asupra indivizilor și culturii în care aceștia se mișcă. Pe de altă parte, Avner Ben-Zaken insistă asupra dimensiunii simbolice a culturii, care transcende practicile cotidiene, condițiile fizice sau spațiul natural. El consideră, și cred că putem fi de acord cu această idee, că în condițiile globalizării culturile locale sunt continuu reinterpretate, dar sunt și puse în situația de competiție pentru dobândirea unor elemente cu validitate universală.

Următoarea secțiune a revistei, dedicată studiilor de caz, se deschide cu articolul semnat de Anastasia Filippopouliti, Democritus University of Thrace, „*What a scene it was, that labyrinth of strange relics of science*”: *Attitudes towards Collecting and Circulating Scientific Instruments in Nineteenth-Century England*. Pornind de la un aspect în aparență minor, anume colecționarea de instrumente științifice, autoarea analizează cu finețe constituirea și difuzarea spiritului științific modern în Anglia revoluției industriale. Motivațiile colecționarilor se dovedesc a fi fost extrem de variate, de la interesul de a deține instrumente utilizabile în practică (în special cele astronomice intră în această categorie), până la preocuparea pentru valoarea istorică, dată de vechime, sau estetică, a unor asemenea artefacte. Metodologia folosită de autoare este interdisciplinară, inspirată de studiile privind cultura materială, muzeologie și istoria culturală a științei.



Se conturează o foarte interesantă radiografie a lumii colecționarilor de instrumente științifice, cu relațiile formale și informale constituite în interiorul acesteia, cu moda care conduce la colecționarea unor anumite tipuri de instrumente și la neglijarea altora, cu practicile de vânzare, donație, împrumut (și uneori de apropiere) ale unor instrumente. Efectul final este muzeificarea colecțiilor de instrumente științifice în diferite instituții ale Imperiului britanic. Anastasia Filippopoliti conchide convingător asupra mutațiilor de rol și de identitate suferite de aceste instrumente, totodată și asupra semnificațiilor sociale și culturale pe care le-a avut circulația lor în cadrul unei elite extinse.

Theresa Barnard, de la University of Derby, semnează articolul „*The Midnight and Poetic Pageant*”: *An Evening of Romance and Chivalry*, dedicat unei reprezentații artistice organizate pe domeniul unui gentleman englez în 1789. Autoarea încearcă în permanență să sublinieze semnificațiile unei reprezentații teatrale romantice, având chiar unele caracteristici gotice, specifice perioadei și spațiului englez. Biografiile participanților și ale autorilor piesei de inspirație medievală tind să evidențieze complexitatea relațiilor sociale și cultural-artistice țesute în societatea engleză de calitate a sfârșitului de secol XVIII. Reprezentația fusese pusă la cale de Sir Brooke Boothby of Ashbourne Hall în Derbyshire, un aristocrat cu preocupări literare, pe domeniul colonelului Richard St. George – erou al războiului din coloniile americane –, cu ajutorul poetesei Anna Seward, în scopul de a-i face o surpriză și de a-l amuza pe, cunoscutul în epocă, pictor Henry Fuselly.

Analiza detaliată, uneori poate chiar prea detaliată, a elementelor biografice ale principalilor eroi ai evenimentului, precum și a caracteristicilor creațiilor literare sau artistice ale acestora, tinde să sublinieze unele aspecte ale definirii unei identități britanice bine conturate pentru o aristocrație confruntată cu nevoia stabilirii unor repere de tip tradițional, în contextul revoluțiilor în desfășurare. Demersul autoarei este convingător, în această privință, ceea ce am fi așteptat ar fi fost o mai clară explicare a recursului la teme gotice în literatura secolului al XVIII-lea și a mișcării de reînviere a tradițiilor medievale, care avea să se concretizeze în așa-numitul *Gothic Revival*, din perioada imediat următoare. Suntem însă de acord cu ipoteza Theresei Barnard, care consideră că inspirația gotică poate ascunde anxietățile culturale ale unor tipuri umane tradiționale confruntate cu o lume în schimbare, și care reacționează prin întoarcerea la valori și simboluri validate prin vechimea lor.

Al treilea articol din această secțiune, semnat de Ariane Knüsel, de la Universitatea din Zurich, este dedicat tot unor realități britanice. *British Conservatives, the Red Menace and Antiforeign Agitation in China, 1924–1927* analizează felul în care presa britanică conservatoare s-a folosit de temerile suscitane de avansul comunismului în Rusia sovietică și în China, pentru a lovi în Partidul Laburist britanic, deși acesta nu era subordonat Cominternului, după cum era acuzat. Campaniile de presă desfășurate în perioada analizată de autoare au condus la întărirea unei identități britanice bazată pe valorile tradiționale, din care socialiștii și comuniștii erau excluși.

Analiza istorică este pertinentă, sursele folosite sunt plasate în contextul cultural și politic larg, necesar înțelegerii manierei în care a fost posibilă declanșarea a ceea ce autoarea numește „isteria anticomunistă”. Din perspectiva unui cititor care a experimentat pentru o bună parte a existenței sale realitatea unui regim comunist, bazat pe valorile promovate de Rusia sovietică și de China, subtila condamnare de către autoare a propagandei anticomuniste în Anglia suscită interogații de tipul istoriei contrafactice, cu o concluzie, personală, de tipul rolului istoric pozitiv pe care l-a avut această isterie anticomunistă în conservarea unui regim democratic. Dincolo însă de neaderența noastră la ideile politice pe care (doar) bănuim că le are autoarea, articolul este o convingătoare demonstrație a felului în care poate fi abordată perioada contemporană din perspectiva istoriei culturale.

Erin Sullivan, de la University of Birmingham, analizează în *The History of the Emotions: Past, Present, Future* patru lucrări recente pe care le consideră importante în definirea unei direcții moderne de cercetare, aceea a istoriei emoțiilor. Lynn Enterline, *Shakespeare's Schoolroom: Rhetoric, Discipline, Emotion*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2012, Ute Frevert, *Emotions in History – Lost and Found*, Budapest and New York, Central European University Press, 2011, Susan J. Matt, *Homesickness: An American History*, Oxford and New York, Oxford University Press, 2011 și Richard Strier, *The Unrepentant Renaissance: From Petrarche to Shakespeare to*

*Milton*, Chicago and London, University of Chicago Press reprezintă, în viziunea autoarei articolului, dincolo de diferențele notabile de metodologie și orientare, demersuri care au în comun analiza vastului domeniu al emoțiilor și sentimentelor umane. Încercând să precizeze conturul emoțiilor într-o varietate de momente istorice, locuri, culturi și contexte, cele patru opere analizate sunt considerate dovezi ale așa-numitului *affective turn* care ar fi avut loc în ultima vreme. Concluzia lui Erin Sullivan este că, anunțat drept o necesitate încă de către Friedrich Nietzsche în 1882, domeniul istoriei emoțiilor s-ar fi conturat în sfârșit ca un câmp disciplinar specific, în variate direcții.

Numărul se încheie cu recenzii, note de lectură și o prezentare de expoziție, care ilustrează toate vivacitatea istoriei culturale pe plan mondial, precum și multitudinea de aspecte care fac obiectul cercetărilor din acest domeniu.

*Ecaterina Lung*

VLAD BOȚULESCU DE MĂLĂIEȘTI, *Scrieri I. Viața lui Scanderberg tradusă din italiană de Vlad Boțulescu Mălăiești în 1763*, ediție critică, București, Editura Univers Enciclopedic Gold, 2013, 284 p + 4 pl.

Cunoscut istoricilor și filologilor români de la sfârșitul secolului al XIX-lea, Vlad Boțulescu de Mălăiești – „personajul versatil, cu existență curioasă”, după opinia lui Nicolae Iorga (p. 27) – rămâne un „cărturar” prea puțin cunoscut în afara cercurilor de strictă specialitate. Opera logofătului (traduceri din limbile italiană și germană) a cărui soartă a fost hotărâtă de fidelitatea față de Radu și Constantin Cantacuzino (p. 24) a rămas în manuscris (fiind păstrată la Arhivele de Stat din Veneția) și vede pentru prima oară lumina tiparului.

Îngrijitorii ediției, Emanuela Timotin (preocupată mai ales de partea filologică) și Ovidiu Olar (autor al biografiei lui Vlad Boțulescu de Mălăiești) reușesc să clarifice, prin analize deopotrivă istorice și lingvistico-filologice, aspecte privind o biografie prea puțin cunoscută („nimic nu e sigur”, p. 18), dar și o activitate de traducător în mod tragic marcată de o detenție la Castelul Sforza din Milano începută în 1746 și încheiată, cel mai probabil, o dată cu moartea logofătului.

În serviciul lui Radu Cantacuzino, un impostor dovedit (p. 20), a cărui dorință de a ocupa tronul Țării Românești l-a împins la a crea ordine cavaleresti, diplome și genealogii fanteziste, Vlad Boțulescu și-a folosit cunoștințele dobândite la Academia Domnească din București (p. 15) pentru a eluda, prin afirmarea unei nobleți fictive, originea sa, cel mai probabil umilă (p. 22).

Un moment interesant al vieții lui Vlad Boțulescu este implicarea sa în schimbul de informații secrete dintre Casa de Habsburg, Spania și Portugalia în anul 1738 (p. 24).

Pe baza analizelor lingvistice, editorii înclină spre teoria lui Alexandru Mareș, potrivit căruia acel Mălăiești din titlul de pretins cavaler al logofătului s-ar fi aflat în județul Prahova (p. 61). Analiza filologică și diplomatică indică faptul că manuscrisele ce au stat la baza ediției sunt copii pe curat ale traducerilor realizate în detenție (p. 40–41). Traducerea propriu-zisă vădește cunoștințe temeinice de limbă italiană, dobândite atât la București, cât și în timpul exilului (p. 54). Interesantă este încercarea Emanuelei Timotin de a explica această activitate a lui Vlad Boțulescu de Mălăiești prin analiza condiției deținuților în secolul al XVIII-lea (p. 46).

Un glosar de termeni din secolul al XVIII-lea, folosiți de Vlad Boțulescu de Mălăiești în traducerea *Vieții lui Scanderbeg*, precum și un indice de nume și locuri încheie ediția de față. Ilustrația volumului include și reproduceri ale armeriilor fanteziste folosite atât de Cantacuzini, cât și de logofătul lor.

Ediția operelor lui Vlad Boțulescu de Mălăiești reprezintă, pe de o parte, un exemplu de bună de colaborare interdisciplinară, iar pe de altă parte, o contribuție esențială pentru completarea istoriei traductologiei românești.

Bogdan Popa

FLORIN BANU (editor), „*Amorsarea*” revoluției. *România anilor '80 văzută prin ochii Securității*, Cetatea de Scaun, <2012>, 398 p.

Volumul îngrijit de Florin Banu, care cuprinde 141 de rapoarte ale Ministerului de Interne din perioada 12 martie 1980 – 19 decembrie 1989, reprezintă o contribuție documentară importantă pentru istoria ultimului deceniu comunist în România. Prin problematica la care se referă, sau mai

„Studii și materiale de istorie modernă”, vol. XXVI, 2013, p. 121–126

exact prin *evoluția* problematicii respective, acestea reflectă într-adevăr procesul de „amorsare” a revoluției conform poate celor mai avizate surse ale timpului. Se consemnează astfel agravarea progresivă a lipsurilor materiale, creșterea nemulțumirii populației în toate mediile sociale, pentru a culmina cu manifestările cele mai clare ale degradării crizogene a regimului, anume autoînșelarea conformistă și abandonarea eticii „oficiale” chiar și de către funcționarii săi. Menționăm în această privință documentul 83 – din 28 octombrie 1988 –, despre declararea unor date false în legătură cu realizarea planului de export la întreprinderea Laminorul Brăila (p. 287–289), precum și documentul 87 – din 30 decembrie același an –, în care se avertiza împotriva „sustragerilor, dosirilor și vânzărilor preferențiale” de produse agroalimentare inclusiv în beneficiul cadrelor Ministerului de Interne (p. 294–295).

Culegerea servește, evident, în primul rând celor care se ocupă de regimul comunist, cu o atenție specială acordată mecanismelor de supraveghere și control. Este însă utilă tuturor celor care studiază sistemul instituțional și fenomenul revoluționar în secolele al XIX-lea și al XX-lea, întrucât se deschide către chestiuni mai cuprinzătoare precum degenerarea birocratică, asigurarea consensului social sau raportul dintre coordonatele materiale și cele culturale în schimbarea politică. Sunt aspecte care se degajă numai implicit din volumul de față, dar care îi confirmă o dată în plus utilitatea ca instrument de lucru.

Ca semnificație generală amintim, spre exemplu, preocuparea autorităților față de influența contraculturilor subversive hippy, rock și punk în rândul tinerilor (p. 94–96, 151–152), preocupare ce trimite la chestiunea reprezentărilor colective, sau altfel spus a hegemoniei culturale, în pregătirea mentală a revoluției. O situație analoagă s-a înregistrat *mutatis mutandis* în epoca pașoptistă, când valorile și atitudinile *bonjuriștilor* au generat finalmente proiectul României moderne.

FELICIA WALDMAN, ANCA CIUCIU, *Istории și imagini din Bucureștiul evreiesc*, București, Noi Media Print, 2011, 143 p.

Literatura dedicată Bucureștiului se îmbogățește constant cu lucrări de valori diferite, dedicate mai cu seamă marilor transformări din secolele al XIX-lea și al XX-lea. Cartea Feliciei Waldman și a Ancăi Ciuciu se deosebește prin restrângerea, fericită, la un subiect puțin cunoscut (p. 9): prezența, rolul și moștenirea evreiască a capitalei României. Lucrarea este structurată în patru capitole („Prezența evreiască în București. Repere istorice”, „Imaginea Bucureștiului evreiesc în literatură și presă”, „Istории din Bucureștiul evreiesc. Povești despre câteva personalități evreiești”, „Bucureștiul evreiesc ieri și astăzi”) și este completată de o bibliografie selectivă, precum și de numeroase ilustrații (fotografii de arhivă sau realizate în zilele noastre).

Istoria comunității evreiești din București a început în secolul al XVI-lea (p. 11). Accentul prezentării istorice cade pe secolul al XIX-lea, în care comunitatea evreiască se distinge prin dinamism și structuri sociale bine conturate. Remarcăm răspândirea comunității în oraș – evidentă prin numărul de case de rugăciune și sinagogi, iar după jumătatea secolului și prin numărul de școli. Viața economică și culturală (notăm primele spectacole de teatru din anul 1877, p. 30) se bucură de asemenea de atenția autoarelor. Se vorbește însă prea puțin despre secolul al XX-lea, marcat de contradicțiile perioadei interbelice, dar și de cele ale epocii comuniste.

Capitolul despre imaginea comunității bucureștene reunește trei fragmente literare (reportajul lui F. Brunea-Fox despre Purimul anului 1930), amintirile lui Isac Peltz despre geneza romanului *Calea Văcărești* (reluând un reportaj din 1974), precum și un articol din 1935 despre transformarea comerțului în zona străzii Lipscani după marea criză economică din 1929–1931.

În amplul capitol „Bucureștiul evreiesc de ieri și de azi”, Anca Ciuciu analizează apariția cartierelor evreiești ale orașului și demonstrează existența unui tip aparte de habitat urban, diferit de ghetou și ștetl (p. 88). Excelent ilustrată, bine documentată și edificatoare pentru cititor este partea dedicată „Contribuției evreiești la urbanizarea și modernizarea” Bucureștiului (p. 124–139).

Deosebit de interesante sunt paginile dedicate personalităților evreiești, în fapt scurte biografii ale lui Cilibi Moise, Maria Ventura, Iosif Berman, Clara Haskil, Marcel Iancu, Isac Peltz, N. Stroe (partenerul lui Vasilache), Oscar Lemnare, Jules Perahim și, evident, Mihail Sebastian. Cimitirele evreiești și Monumentul Holocaustului (ridicat recent într-o poziție mai degrabă ascunsă) sunt prezentate prin imagini ce vorbesc de la sine despre înflorirea, decăderea și renașterea comunității evreiești (p. 68–80). Un repertoriu de „firme și magazine evreiești” și o listă de străzi ce poartă nume ale unor membri marcanți ai comunității (începând cu Iuliu Barasch și terminând cu Liviu Librescu) completează fericit lucrarea.

Meritul incontestabil al lucrării semnate de Felicia Waldman și Anca Ciuciu este de a demonstra cât de puțin cunoscută este componenta evreiască a Bucureștiului.

*Bogdan Popa*

**CONSTANTIN ARDELEANU, *Gurile Dunării – o problemă europeană. Comerț și navigație la Dunărea de Jos în surse contemporane (1829–1853)*, Brăila, Editura Istros a Muzeului Brăilei, 2012, 226 p.**

După semnarea tratatului de pace de la Adrianopol din 1829, regiunea Dunării de Jos a cunoscut un nou început. Libertatea comercială a țărilor române, revenirea portului Brăila la țară, precum și nivelarea cursului fluviului, în vederea realizării navigației, au făcut ca aceste teritorii să devină profitabile, lucru ce a atras rapid atenția occidentalilor. Chiar și sub protectorat rusesc, în scurtă vreme, grânele românești au fost recunoscute pe piețele internaționale, iar negustorii străini au început să caute porturile Dunării maritime pentru a face comerț.

Importanța acestei zone reiese nu numai din negoțul din ce în ce mai intens, practicat la gurile bătrânului fluviu. Marile puteri au început să acorde o atenție sporită acestei regiuni, iar problema Dunării, cu tot ceea ce însemna ea, a devenit către mijlocul secolului al XIX-lea una europeană.

Apărută în 2012, lucrarea de față este rezultatul colaborării cercetătorului Constantin Ardeleanu la volumele colecției de *Călători străini în țările române în secolul al XIX-lea*, precum și interesului manifestat de către acesta pentru istoria economică și rolul gurilor Dunării în context european.

Analiza este de o deosebită importanță deoarece oferă, așa cum însuși autorul afirmă în introducere (p. 8), o perspectivă contemporană asupra multor aspecte importante, și anume: libertatea navigației pe întregul fluviu, evoluția exportului românesc, cantitatea, valoarea și în special destinația lui, dezvoltarea celor două orașe-porturi de la Dunărea maritimă, Brăila și Galați, chestiunea Sulinei etc.

Lucrarea este foarte bine documentată. Sursele lucrării sunt de ordin narativ și provin din note și ghiduri de călătorie ale celor veniți pe teritoriile românești (călători, jurnaliști etc.), din ghiduri maritime și de navigație și nu în ultimul rând din articolele apărute în presa vremii din străinătate. Au fost lăsate la o parte, în mod voit, sursele arhivistice, istoriografice și cele diplomatice, tocmai pentru a surprinde cât mai bine percepția pe care occidentalii de atunci o aveau asupra Țărilor Române.

Cartea este structurată în cinci capitole, primul dintre ele fiind dedicat navigației pe Dunăre, la bordul vaselor cu aburi. Autorul și-a îndreptat atenția, în această primă parte a lucrării, asupra călătoriilor pe apă, pe distanța cuprinsă între Viena și Constantinopol, călătorii care, conform surselor citate, au devenit în scurt timp, preferate de către peregrini, în comparație cu cele de pe uscat.

Deși Dunărea ar fi trebuit să însemne o mare oportunitate economică și „să pună Europa Centrală în comerț cu Marea Neagră și cu Orientul”, după cum afirma A.L. Joanne (p. 14), până după primul sfert al secolului al XIX-lea relieful fluviului a reprezentat o piedică în realizarea navigației în sectorul Porților de Fier. Dar cum „un căpitan îndrăzneț... a făcut încercarea într-o zi și alții l-au urmat” (George William Frederik Howard, p. 24), precum și lucrările realizate au făcut ca Dunărea să devină, cel puțin periodic, navigabilă, iar comerțul la gurile fluviului să crească simțitor în numai câțiva ani.

În capitolul al doilea al lucrării este analizat comerțul exterior al Țărilor Române prin marile lor debușee, porturile Brăila și Galați. Sigur că și de această dată au fost lăsate deoparte seriile statistice și documentele diplomatice, atenția autorului fiind îndreptată asupra surselor narative, a mărturiilor peregrinilor ce au trecut prin aceste regiuni în perioada studiată, precum și asupra articolelor de presă.

Țările române aveau la 1829 o agricultură rudimentară, concentrată în principal pe cultivarea grânelor. Un deceniu mai târziu însă, cerealele Munteniei le egalau pe cele de la Odessa și erau preferate celor de la Taganrog, după cum scria diplomatul francez E. Thouvenel (p. 53). Îmbunătățirea calității acestor produse a reprezentat premisa comerțului exterior românesc în prima parte a secolului al XIX-lea, pentru ca mai târziu, negoțul cu cereale să devină tradiție pentru România.

Dacă urmărim destinația exportului, după tratatul de la Adrianopol, se observă o ușoară orientare a țărilor române către Occident, astfel încât, la 1850, 56,07% din grâul exportat prin portul Galați avea ca destinație porturile britanice (p. 57).

În ceea ce privește importul românesc, pe calea apei veneau tot felul de mărfuri industriale, de la țesături, până la mirodenii și obiecte de modă.

Problema carantinei dunărene, impuse de Rusia și legiferată prin Regulamentele Organice, este de asemenea analizată în finalul acestui capitol.

În partea a treia a lucrării, autorul și-a îndreptat atenția asupra evoluției urbanistice a așezărilor de la mal de Dunăre. Dezvoltarea comerțului, așa cum este lesne de înțeles, a atras după sine creșterea celor două orașe, atât din punct de vedere demografic, cât și edilitar. Mărturiile călătorilor străini ce au trecut prin zonă sunt contradictorii. Astfel, o parte dintre peregrini vorbesc despre frumusețea celor două orașe, o altă parte se rezumă numai la noroiul și mizeria de pe străzi. Un lucru este cert: la mijlocul veacului al XIX-lea, atât Brăila, cât și Galații, chiar dacă mai aveau mult până a ajunge să semene cu niște orașe europene, se aflau în plină epocă de modernizare și construcție.

Navigația la Dunărea de Jos, abordată de autor în capitolul cu numărul patru, se făcea foarte greu în perioada supusă cercetării. Și asta deoarece intenția Rusiei, prezentă la gurile fluviului, era de a boicota comerțul efectuat prin porturile românești, în favoarea creșterii ponderii porturilor rusești de la Marea Neagră, în special Odessa. Pentru obținerea acestui lucru, puterea de la Sankt Petersburg s-a folosit atât de cursul sinuos și aluviunile Dunării, depuse pe brațul Sulina, cât și de regimul strict de carantină impus în această regiune, pentru mărfurile ce veneau din imperiul otoman. Elocventă pentru acest lucru este opinia vicontelui Palmerston care afirma că „Rusia nu era îndreptățită să instituie vreun fel de carantină pe Dunăre, care, sub pretextul de a apăra sănătatea, urmărea de fapt și cu adevărat să stânjenească negoțul” (p. 137).

În ultima parte a lucrării, autorul se concentrează asupra problemei Sulinei, precum și a rezolvărilor, cel puțin ipotetice, ale acestei chestiuni. Astfel, în prima jumătate a secolului al XIX-lea se vorbește pentru prima dată în cercurile occidentale despre canalul Dunăre-Marea Neagră, ca soluție de evitare a amestecului Rusiei în privința liberei navigații. Dar până acolo, au început să fie încheiate tot felul de tratate, unele funcționabile, altele nu, tratate prin care se încurajau navigația și comerțul la Dunărea de Jos. Acordul austro-grec încheiat în 1835, cel austro-britanic din 1838 și cel ruso-austriac din 1840 sunt detaliate de către autor pe parcursul acestui capitol.

Lucrarea lui Constantin Ardeleanu mai conține o bibliografie atent elaborată, un rezumat în limba engleză și un indice. Constituie totodată dovada că ghidurile maritime și mărturiile călătorilor străini în Țările Române sunt deosebit de utile pentru clarificarea anumitor probleme și, în mod clar, pot fi folosite ca surse istorice.

Cercetarea se oprește la anul 1853, odată cu izbucnirea războiului Crimeei și debutul unei alte epoci pentru zona Dunării de Jos. Problema libertății fluviului devenise la jumătatea secolului al XIX-lea, una de o importanță majoră pentru puterile europene.

ROGER SCRUTON, *Vestul și restul. Globalizarea și amenințarea teroristă*, București, Humanitas, (2004), 154 p.

Eseul lui Roger Scruton se ocupă de o problematică foarte actuală: relația dintre civilizația occidentală și cea islamică în contextul globalizării. Sub acest aspect, el oferă o privire precumpănitor antropologică, încercând să deceleze valorile și atitudinile specifice fiecăreia, cu expresiile politice aferente.

În esență, Roger Scruton consideră că Vestul se întemeiază pe statul-națiune, ca sistem al loialității și jurisdicției teritoriale pozitive, care separă proiectul instituțional de profesiunea de credință, în timp ce Islamul reprezintă o comunitate suprastatală cu vocația absolutului, pentru care credința nu este un element al existenței sociale alături de altele, ci sursa și finalitatea oricărei legiferări. De aici dificultatea asimilării emigranților islamici în sistemul politic occidental, a cărui legitimitate le apare inferioară dacă nu chiar opusă celei implicite în religia lor, dar și instabilitatea structurală a regimurilor laice din țările musulmane, unde imperatiile administrative și fiscale seculare se lovesc de preceptele religioase și de solidaritățile prepolitice. Așa se explică inclusiv faptul că rezistența împotriva dictaturilor laice se manifestă cel mai adesea nu în numele democrației de tip occidental, ci pe calea revendicărilor islamiste.

Autorul optează evident în favoarea modelului occidental, însă nu condamnă civilizația islamică în maniera în care se grăbesc să o facă fundamentalistii creștini. Nu ezită să considere trădătoare poziția musulmanilor care, trăind într-un stat occidental și beneficiind de libertatea de acolo, aleg să îl atace cu armele, dar nu le contestă dreptul la propriul mod de viață în țările lor. Remarcă de asemenea responsabilitatea Occidentului în alimentarea adversității musulmane, prin reglementările de liber schimb ruinătoare, prin agresiunea culturală – de pildă prin stilul arhitectonic uniformizant al clădirilor moderne – și prin lipsa de atenție față de cutumele din societățile islamice. Din această perspectivă, evlavia tradiționalistă și ritualismul apar ca reacții de apărare sufletească explicabile împotriva occidentalizării mercantile invazive, întrucât conferă credinciosului sentimentul liniștitor al apartenenței la o comunitate fraternală în acord cu voința divină (p. 96).

Pentru cercetătorii modernității, lucrarea este utilă mai ales în partea consacrată originilor statului-națiune, în care autorul insistă asupra solidarității teritoriale, civismului și națiunii (p. 56, 58, 61). Roger Scruton împărtășește opinia potrivit căreia modernizarea a echivalat cu secularizarea politicii, sesizând totodată și modul în care creștinismul a favorizat apariția jurisdicției statale, pe de o parte prin separarea legii Cezarului de legea lui Dumnezeu, iar pe de altă parte prin virtutea iertării, care a creat condițiile morale pentru renunțarea la violența retributivă de inspirație tribal-sectară (p. 40–41). Un rol important în același sens a revenit formelor de sociabilitate civile (cluburi, asociații, echipe etc.), prin intermediul cărora oamenii și-au descoperit legături și loialități teritoriale independente de confesiune, transferând astfel opțiunea religioasă din câmpul public în cel privat (p. 50).

Poate surprinde echivalarea statului modern cu o „persoană colectivă” (p. 123–124), câtă vreme definirea loialității teritoriale presupune conceperea concetățenilor ca străini. Tocmai în această concepere particulară a celui alt rezidă – în viziunea autorului – sursa mentală a modernizării, întrucât pornind de la ea oamenii au început să caute un teren comun, formalizat și neutru, pentru a negocia și a-și rezolva disputele. „Personalitatea” statului modern nu decurge dintr-o solidaritate familială sau comunitară pe care ar exprima-o, ci din caracterul său reprezentativ, care face ca deciziile puterii să fie asimilabile de către fiecare cetățean drept ale lui.

Prin amintirea moștenirii politice creștine a Occidentului, autorul se plasează în răspăr cu modernismul conceput ca necesarmente anticlerical; prin valorizarea principială și funcțională a statului-națiune, se opune comunitarismului și „corectitudinii politice”, respectiv elaborării supra-statale a Uniunii Europene. El consideră „corectitudinea politică” o formă de teologie atee constrângătoare intelectual și social (p. 76–78), iar Uniunea Europeană o echivalează cu un „nou

imperiu” antidemocratic, în care birocrăția decidentă nu mai dă socoteală în fața nimănui (p. 136). Sunt evaluări care pot fi puse cu ușurință pe seama euroscepticismului specific britanic, dar care corespund unei discuții mai ample, despre ce înseamnă modernitatea și postmodernitatea.

Observațiile lui Roger Scruton îndeamnă așadar la reflecție, politologică și istorică în egală măsură. Cei unsprezece ani care au trecut de la prima apariție a lucrării, nu au făcut decât să-i accentueze actualitatea.







ISSN 0567-6320